

JONATHAN GOFORTH



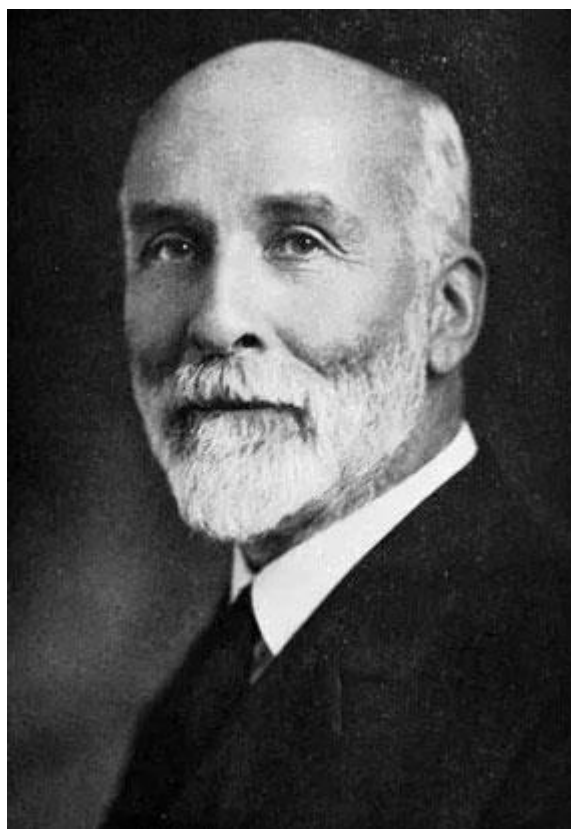
# PAR MON ESPRIT !

" LE RÉVEIL EST UN MOUVEMENT DE  
REPENTANCE ! "

PUBLICATION [WWW.BIBLE-FOI.COM](http://WWW.BIBLE-FOI.COM)

# Par mon Esprit !

*Jonathan Goforth*



*© Reproduction gratuite autorisée, pourvu qu'elle soit intégrale, et que les sources soient indiquées.*

*Traduit par Madame Arthur Blocher - Numérisation Yves Petrakian*

*Mise en page & publication [www.bible-foi.com](http://www.bible-foi.com)*

## Table des matières

[Avant-Propos](#)

[Préface](#)

[Chapitre I – Introduction](#)

[Chapitre II – Préparation intensive](#)

[Chapitre III – Le début du mouvement en Mandchourie](#)

[Chapitre IV – Autres triomphes de l'esprit en Mandchourie](#)

[Chapitre V – Repentance et confession dans le Shansi](#)

[Chapitre VI – Une pluie de bénédictions sur Changthefu](#)

[Chapitre VII – La présence et la puissance du seigneur dans les annexes de Changtehfufu](#)

[Chapitre VIII – La défaite des esprits malins les démons chassés \(en Honan\)](#)

[Chapitre IX – Interdits balayés par le Saint-Esprit en Chilhi](#)

[Chapitre X – Autres exemples de la puissance du Saint-Esprit en Chilhi](#)

[Chapitre XI – L'œuvre de dieu parmi la jeunesse du Shantung](#)

[Chapitre XII – Le réveil dans les écoles de Kiangsu](#)

[Chapitre XIII – Conclusion : les conditions indispensables du réveil](#)

## Avant-Propos

Une conscience chargée est le fardeau le plus lourd qu'un être humain ait à porter sur la terre, et le châtement le plus terrible qui l'attende dans l'Au-delà. *Dieu pardonne* : c'est la Bonne Nouvelle. Il pardonne gratuitement, entièrement, immédiatement, quiconque se repent et croit à la vertu rédemptrice du sang répandu au Calvaire.

Ce sang n'est pas seulement expiatoire : *il sanctifie* ceux qui ont confessé devant la croix leur impuissance absolue à vaincre le péché, et leur désir ardent d'en être affranchis. « Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché ». Ainsi est exaucée la prière de ce grand pécheur, David, qui fut aussi un grand saint : « Purifie-moi avec l'hysope, et je serai pur... (l'hysope : il faut., pour comprendre cette allusion, se reporter au Lévitique (14.1-7)... Lave-moi, et je serai plus blanc que la neige » (Psaume 31.9).

Mais le pardon et la sainteté ne peuvent s'obtenir qu'à la condition d'une sincérité absolue chez le pécheur repentant ; et cette sincérité se montre par le désir ardent, irrésistible, que le Saint-Esprit crée en lui, de *confesser* son péché. Confesser, cela veut dire avouer, et la conséquence de cet aveu, c'est *la réparation*.

L'aveu doit être fait à celui ou à ceux qui ont été lésés par la faute commise : à Dieu, d'abord, car c'est Lui, toujours, le premier offensé ; puis aux hommes à qui nos péchés ont nui, ou ont pu nuire.

Tout mouvement de Réveil est un mouvement *de* repentance, et donne lieu, souvent sans qu'on le *désire* spécialement, à des confessions et à des réparations. « Confessant leurs péchés, ils se faisaient baptiser par lui (Jean) dans le fleuve du Jourdain » (Matthieu 3.6). — « Plusieurs de ceux qui avaient cru venaient confesser et déclarer ce qu'ils avaient fait. Et un certain nombre de ceux qui avaient exercé les arts magiques, avant d'apporter leurs livres, les brûlaient devant tout le monde : on en estima la valeur à cinquante mille pièces d'argent » (Actes 19.29). Voilà des signes non équivoques d'une véritable conversion

On remarquera qu'il ne s'agit pas, dans ces deux textes, d'une contrainte venant du dehors. Ces confessions et ces réparations étaient spontanées ; elles se produisaient, pour ainsi dire, d'elles-mêmes ; le Saint-Esprit obligeait les âmes sincères à un acte humiliant, qu'aucun homme n'aurait eu le droit d'exiger d'elles. Et le Saint-Esprit, en les poussant à cette action, leur donnait aussi le langage qu'il fallait, et l'absolution divine qu'ils désiraient. On le voit, rien de commun entre ces explosions de la conscience réveillée, et la confession imposée par l'Église romaine.

Le Réveil en Chine, dans les années 1906 et suivantes, fut marqué par une véritable marée de confessions spontanées, non seulement de jeunes Yens et de nouveaux convertis, mais aussi de membres dirigeants de l'Église indigène, pasteurs anciens, diacres, et même de missionnaires. Les résultats de ce mouvement, on le verra, furent extraordinaires.

On peut se demander si, l'état social de l'Europe et celui de la Chine étant si différents, des faits analogues à ceux racontés dans ce livre pourraient se produire chez nous. À cela nous répondons : plutôt à Dieu que nous, chrétiens d'Occident, fussions tous innocents des grands péchés : meurtres, vols, adultères !... Même alors, il resterait à nous juger à la lumière de l'Évangile, qui appelle meurtrier l'homme qui hait son frère, et adultère l'homme qui convoite une femme, même par le seul regard... C'est le Saint-Esprit qui révèle à chacun son état véritable ; c'est à Lui que nous laissons le soin d'utiliser le présent ouvrage pour la conversion réelle, profonde et définitive des pécheurs, et la sanctification des croyants.

Ce livre a Réédité en anglais par le journal *The Life of Faith*, organe du mouvement dit de Keswick, en Angleterre. Il nous a été signalé par un ami : « C'est un livre très remarquable », nous écrivait-il ; « on devrait le traduire immédiatement en Français, et le publier à un prix aussi modique que possible. On ne peut exagérer la valeur du message que ce livre contient ». Et dans une lettre subséquente : « La publication de « Par mon Esprit » me paraît si importante, je suis si convaincu que notre défaite, comme celles racontées en Josué 7.1-11, est causée par le manque de sainteté (*unholiness*) de l'Église protestante ; si sûr, aussi, que ce livre peut être en bénédiction à l'Église du Christ en France, que je vous offre de participer aux frais de cette publication pour la somme de... ». Nous ne donnons pas le chiffre ; il est suffisant pour couvrir environ un tiers des frais d'impression. Celui qui rend à nos Églises ce généreux service descend d'une famine chassée de France, lors de la Révocation de l'édit de Nantes. Il n'est pas le premier de ceux qui, enfants des huguenots exilés pour leur foi, ont conservé pour la France un amour profond, et ont travaillé au bien spirituel de ce pays qui sera toujours pour eux la mère-patrie. Que Dieu bénisse ces fils de la Réforme française, étrangers de langue et de domicile mais qui sont nos frères en la même foi et la même espérance !

R. Saillens

P. S. — Nos remerciements vont aussi à notre ami, le Rédacteur en chef du *Life of Faith*, et aux éditeurs, MM. Marshall, Morgan and Scott, pour l'autorisation qu'ils nous ont gracieusement accordée. Nous avons écrit à l'auteur, actuellement en Chine ; mais notre lettre n'a pu l'atteindre avant que cette publication soit achevée. Nous sommes sûrs d'avance de son approbation.

**Dernière heure.** Ce livre a été revu, et les épreuves en ont été corrigées, au fort d'une très grande douleur. Le pasteur Arthur Blocher a été retiré de ce monde, le 30 novembre 1929, après une très courte maladie. Il avait fort goûté cet ouvrage, et désiré vivement qu'il fût traduit en français. Nos lecteurs sympathiseront avec nous, et demanderont à Dieu pour nous, la consolation et la force que donne le Saint-Esprit.

Madeleine Blocher . J. et R. Saillens

## Préface

Madame Goforth était prête à sortir ; son chapeau, sa jaquette étaient posés sur un fauteuil.

Elle attendait l'auto qui devait la mener à la clinique ; car elle devait être mise en observation sous les soins du chirurgien. On craignait pour elle une opération qui semblait devoir être grave. Elle-même se sentait faible et fatiguée, ce 28 janvier. À ce moment, la sonnerie du téléphone retentit et le timbre de la porte d'entrée carillonnait en même temps. En sorte qu'au même moment, Madame Goforth s'approcha du téléphone tandis que son mari, le docteur Goforth, ouvrait la porte d'entrée, et un employé lui remit un télégramme.

Le chirurgien téléphonait qu'il ne pourrait recevoir la malade, sa chambre ne devant être libre que dans quelques jours.

Le télégramme priait le docteur Goforth de revenir immédiatement en Chine pour être l'aumônier de l'armée du général chrétien Feng.

Comme Madame Goforth raccrochait les écouteurs, son mari lui tendit la dépêche.

— Je me demande, dit-il, ce que je dois répondre.

— Ce que tu dois dire ? répondit-elle, sans la moindre hésitation ; que Dieu soit loué, Lui de qui descendent toutes les bénédictions.

— Nous sommes bien d'accord, dit le mari, mais une question sérieuse se pose. Puis-je m'en aller en Chine, te laissant malade en Amérique avec une grave opération en perspective ? — Tu n'auras pas à me laisser, répondit-elle doucement, car je t'accompagne en Chine.

Le docteur Goforth resta stupéfait d'étonnement, bien qu'il connût la foi courageuse de sa femme.

Quelques jours après, le chirurgien vint pour voir sa malade, et pour lui dire en même temps que sa chambre était libre ; elle pouvait entrer en clinique tout de suite.

— Cher Docteur, dit Madame Goforth fermement, je ne puis entrer en clinique demain parce que j'accompagne mon mari en Chine, jeudi prochain.

Le chirurgien, lui aussi, fut confondu d'étonnement.

— Chère Madame, répondit-il, je ne puis vous permettre ce départ, qui mettrait votre vie en danger.

— Aussi, Docteur, ne vous demandé-je aucune permission ; je vous décharge de toute responsabilité à mon égard. Je vous annonce simplement, comme à un ami, mon départ pour la Chine.

Le chirurgien n'objecta plus rien. Étant chrétien, il connaissait la carrière des Goforth, il savait que cette décision n'était pas un caprice, mais un acte de foi.

Aucun argument ne put ébranler la décision de Madame Goforth. On ne put lui persuader de ne rejoindre son mari que dans six mois, après l'opération.

« Le lundi (écrit toujours ramie a qui nous devons ce récit), je vins voir Madame Goforth, pour lui offrir mes services en vue de ses préparatifs de voyage.

Ces dernières heures passées avec elle resteront comme des heures les plus précieuses de ma vie.

Je m'assis d'abord près du divan où elle était étendue, afin de prendre ses ordres. Elle me pria d'aller chercher dans sa chambre le costume de voyage qui lui avait été donné. En entrant dans sa chambre, je remarquai une Bible ouverte sur sa table de nuit.

Je ne pus m'empêcher d'y jeter les yeux.

Le Livre saint était ouvert au prophète Aggée, chapitres deux et trois.

Ces mots étaient fortement soulignés au crayon rouge

Obéissez. Je suis avec vous, dit le Seigneur. Fortifie-toi... travaille, car je suis avec toi, dit l'Éternel des armées.

Mon Esprit est au milieu de vous, ne craignez pas.

Les derniers jours qui précédèrent le départ des Goforth furent extrêmement remplis.

On craignait beaucoup la fatigue pour Madame Goforth. Mais tant de mains amies vinrent à son aide, elle fut entourée de tant de prières, qu'elle se sentit plus forte à la fin de la semaine qu'au commencement. Elle avait demandé à Dieu avec instances d'avoir des forces suffisantes pour prendre la parole à la réunion d'adieu.

L'Église presbytérienne de Toronto (Canada) qui était la leur, était, ce soir-là, pleine à regorger.

On entendit d'abord les discours de ceux qui étaient venus les encourager.

On leur promit le secours de prières fidèles, et aussi de l'aide financière.

Mais l'émotion de l'auditoire atteignit à son comble, quand vint le moment où les missionnaires prirent la parole.

Madame Goforth parla la première.

Tous furent profondément impressionnés par sa faiblesse physique, par les circonstances tragiques qui accompagnaient son départ pour ce pays troublé par la guerre. On se rappelait aussi leurs longs états de service, et qu'ils n'avaient échappé aux Boxers que par une série de miracles.

Bien qu'obligée de s'appuyer contre l'estrade, Madame Goforth n'avait pas l'air, pour le moment, d'une femme épuisée. Sa figure rayonnait d'enthousiasme, comme celle d'un soldat, qui, plein d'énergie, part pour la victoire.

Les gloires du ciel se reflétaient dans ses yeux, comme si elle avait une vision merveilleuse.

Sa brève allocution commença par ces mots : Il arrive parfois que le cœur est trop plein pour qu'on puisse parler. C'est mon cas ce soir. C'est peut-être la dernière fois que je m'adresse à un auditoire de Toronto. Que vous dirai-je comme dernier message ? ».

La salle entière était suspendue à ses lèvres. Plusieurs auditeurs donnaient déjà des signes de la plus profonde émotion.

Madame Goforth pressa les jeunes d'avoir une telle vision du Christ, qu'elle leur permit de considérer comme une perte tout ce qui aurait pu leur être un gain dans le monde.

Elle finit par ces paroles touchantes :

« Nous ne sommes plus jeunes, nos forces diminuent, au 'moins les miennes. N'y aurait-il pas dans cet auditoire, des jeunes hommes, des jeunes filles, qui se donneront entièrement à Dieu pour reprendre le flambeau de l'évangélisation en Chine, quand nos mains défaillantes ne pourront plus le porter ?

Jésus n'a pas besoin de messagers qui viendraient en Chine avec l'idée d'avoir une vie facile. Notre Sauveur a besoin de soldats qui sachent souffrir pour leur Chef, et même qui soient prêts à donner leur vie sur le champ de bataille.

La Chine peut être comparée à un puits sombre et profond, où il faut descendre pour y sauver des âmes.

Nous ne pouvons y descendre comme sauveteurs que si vous nous y maintenez par les cordes puissantes de la prière fervente de la foi (1) ».

(1) Cette image est celle qu'employa le missionnaire Carey, le fondateur des Missions modernes, en s'adressant à l'Église qu'il quittait en Angleterre, pour aller eux Indes.

L'Inde est une mine de diamants. Je vais descendre dans la mine, mais vous, tenez les cordes... »

Ensuite, le docteur Goforth prit la parole et parla avec force sur la nécessité absolue pour les missionnaires, d'être envoyés par Dieu et baptisés du Saint-Esprit.

Il nous parla des expériences merveilleuses que Dieu lui avait fait faire pendant les trente-huit années de son travail missionnaire en Chine. Il y retournait pour évangéliser cent vingt mille soldats chinois ; de plus, il se proposait d'ouvrir un nouveau champ de travail dans le Sud de la Chine, en outre, de faire une tournée de réunions de réveil dans les Églises déjà fondées.

Le travail n'allait pas lui manquer, et il l'entreprenait avec le zèle d'un homme jeune.

« Ce n'est pas surtout votre argent que nous vous demandons, dit-il en finissant, car Dieu possède l'or et l'argent, et Il en dispose ; mais nous vous demandons vos prières, pour que votre foi soit maintenue et augmentée. Nous demandons aussi des missionnaires consacrés et croyant toute la Parole de Dieu.



Si vous ne pouvez nous envoyer que des missionnaires riches surtout de science intellectuelle, mais étrangers à la puissance de l'Esprit, gardez-les. Nous n'en avons pas l'usage en Chine.

Ce qui nous est indispensable pour faire l'œuvre parmi ces païens civilisés que sont les Chinois, ce sont des hommes et des femmes qui, croyant toute la Bible comme étant la Parole de Dieu, ont en la vision de Jésus mourant pour les péchés du monde.

La seule chose qui puisse sauver la Chine, c'est Jésus-Christ crucifié.

La séance terminée, les missionnaires se tinrent au pied de la tribune, pour que leurs amis, formant un long défilé, pussent leur serrer la main. Madame Goforth était assise sur une chaise afin de ménager ses forces.

Le lendemain, jour de leur départ, je courus chez Madame Goforth pour raider dans ses derniers préparatifs.

Je m'attendais à la voir allongée sur une chaise longue, se reposant.

Pas du tout, elle était très occupée à dédicacer son livre « *Holy God answers prayer* », « *Comment Dieu exauce la prière* ».

L'heure du départ arriva. Plusieurs de leurs amis s'étaient rendus à la gare pour les entourer de leur affection pendant ces moments si solennels.

J'eus le privilège d'avoir un moment d'entretien personnel avec Madame Goforth. Elle répéta presque avec angoisse cette ultime recommandation : « N'oubliez pas ! Vous tiendrez bien les cordes de la prière pendant que nous descendrons dans le puits ! Car ce n'est pas une image de rhétorique que d'appeler la Chine un puits noir et profond, c'est une affreuse réalité. »

Au moment où le train partait, le docteur et Madame Goforth, leur fils, leur fille et leur gendre, se tinrent sur la plate-forme du train, tandis que leurs amis chantaient ce cantique :

Béni soit le lien qui nous unit en Christ (1)

Puis, celui-ci :

Dieu soit avec toi jusqu'au revoir,

Âme fidèle et soumise.

Tous les cantiques étaient chantés et le train ne s'ébranlait pas. Il y eut un moment de silence, presque embarrassant. À cet instant critique, Madame Goforth s'avança et dit d'une voix claire :

« Quelqu'un ne voudrait-il pas entonner le cantique :

Quel ami fidèle et tendre Nous avons en Jésus-Christ (2) ».

La foule se mit à chanter, Madame Goforth conduisant le chant avec la main. Quand on fut arrivé à ces paroles :

Il connaît notre faiblesse,

les wagons s'ébranlèrent, et bientôt les figures des bien-aimés missionnaires disparurent dans l'obscurité ».

(1) Sur les Ailes de la Foi, n° 28.

(2) Même recueil, n° 417.

Tout ce qu'on vient de lire est extrait d'un article du *Sunday-School Times*, journal évangélique dirigé par nos amis, M. et Mme Trumbull.

Je fus si émue de ce récit, que j'en parlai aux élèves de notre Institut, à notre réunion habituelle du mardi soir. Cette même année je me proposais d'en parler à la réunion missionnaire des dames, à Morges.

Une jeune femme missionnaire, Mrs Jeffrey, dont le mari dirige l'Institut Biblique de Tourane (Indo-Chine Française), prit la parole.

Je ne connaissais presque pas cette sœur, mais je découvris qu'elle était la fille du Docteur et Madame Goforth. Ten fus aussi surprise que ravie.

Elle nous parla tendrement de sa mère, qui avait élevé tous ses enfants en Chine, en avait perdu quatre, tandis que les autres n'avaient survécu que quand elle avait confié leur vie à Dieu Lui-même.

Nous fûmes touchés aux larmes par le récit des peines de cette mère héroïque, qui traversa la révolte des Boxers avec cinq petits-enfants qu'elle protégeait à grand-peine.

La charmante jeune femme qui nous parlait était l'une de ces enfants. Quelques semaines plus tard, je recevais le livre de Madame Goforth :

« How I know God answers prayer ». « Comment je sais que Dieu exauce la prière ».

Ce livre était palpitant d'intérêt ; je le lus comme on lit un roman.

Ce récit est l'autobiographie de la famille Goforth, travaillent parmi les Chinois et en fin n'échappant qu'à grand-peine aux persécutions, le Docteur ayant été plusieurs fois laissé pour mort pendant leur voyage vers la côte.

Dans ces pages, Madame Goforth raconte très simplement sa vocation, leur vie journalière, les victoires de la foi obtenues dans de grands périls et dans de petites difficultés, ses luttes spirituelles et ses délivrances.

J'espère que nous pourrons offrir bientôt aux femmes de langue française, surtout celles qui travaillent directement à l'œuvre de Dieu, la traduction de ce livre, qui les affermira dans la foi aux promesses divines.

Vous pensez bien, chers lecteurs, qu'après la lecture de ce livre, j'ai cherché à connaître, par les journaux religieux, la suite de leur vie.

J'appris que, par le moyen du docteur Goforth, un grand réveil avait eu lieu dans les Églises de Corée.

N'ayant pu rester en Chine, ni dans les armées de Feng, le Docteur et Madame Goforth étaient allés dans la partie de la Mandchourie qui est placée sous le protectorat du

Japon, à Szepingha. En mai 1927 ils ouvraient là un nouveau champ de travail dans un milieu entièrement païen.

Quel courage ont eu ces pionniers de l'Évangile pour entreprendre ce travail !

Pourtant Madame Goforth écrit dans un de ses derniers articles, que sa surdité augmente graduellement, qu'un de ses yeux est perdu par la cataracte, quo l'autre seul lui permet encore de voir un peu.

Cette foi héroïque se passe de commentaires.

La place nous manque ici pour raconter la suite des merveilleuses délivrances que Dieu continue d'accorder à leur foi d'enfant.

À Szepinghaï, Madame Goforth, encore mal remise d'une grave opération, ne peut plus tenir de réunions. Humblement elle dirige le ménage, crée un foyer aussi confortable quo les circonstances le permettent pour son mari et les missionnaires qui travaillent avec eux.

Enfin, en 1928, les Goforth ont entrepris un nouveau champ" de travail, dans une partie du pays où aucun missionnaire n'a encore pénétré.

C'est à Tavnan, ville Mandchourienne de 80 à 100 mille habitants.

Cette ville stratégique est la capitale d'une province nouvellement formée. Sa population paraît, docteur Goforth encore mieux disposée à accepter l'Évangile que le pays qu'il vient de quitter.

Madame Goforth, qui donne les dernières nouvelles parvenues à ma connaissance en août 1928, termine son article par ces mots:

« Je trouve difficile d'exprimer la reconnaissance que nous éprouvons pour la bonté de Dieu à notre égard, tant en prolongeant notre vie, qu'en nous donnant la force, dans notre vieillesse, de travailler dans son œuvre.

Un soir, peu de temps après notre arrivée à Toronan, mon mari, assis dans un fauteuil branlant, portant sur ses traits le parfait contentement, me dit d'une voix heureuse :

— N'est-ce pas une grande chose pour nous, que Dieu nous permette, à notre âge, de travailler encore pour Lid ? Je ne changerais pas de place avec le roi d'Angleterre, ni cette pauvre demeure avec son palais.

Chers lecteurs, en lisant l'histoire de ces vaillants serviteurs qui n'ont pas pensé à la retraite, malgré leur âge et leurs états de service si remplis, je me suis sentie encouragée à servir Jésus-Christ jusqu'au bout, moi aussi, bien que notre age soit avancé.

J'espère que ce livre vous encouragera à servir aussi un Maître qui prend un soin si tendre et si affectueux de ceux qui le servent.

Et cela, jusqu'à ce que soit achevée la grande bataille qui doit gagner le monde à Jésus-Christ notre Sauveur.

Madame Jeanne R. Saillens.

## Chapitre I – Introduction

Nous parlons dans ce livre de résultats anormaux. Si l'Esprit tout puissant exerce sa souveraineté dans les cœurs et les consciences, le résultat doit être hors de la normale.

Le docteur A.T. Schofield écrit dans sa préface au livre de Miss Dyer « Le Réveil aux Indes » : « Nous devons comprendre une chose, c'est que, depuis la Pentecôte, le travail soudain et direct de l'Esprit de Dieu sur les Âmes a toujours été accompagné de manifestations plus ou moins anormales. Après tout, n'est-ce pas naturel ? Nous pouvons nous attendre à ce qu'un flot surabondant de puissance et de lumière divines agissant profondément sur les émotions et transformant les vies, ait de remarquables résultats.

« De même qu'un tremblement de terre, une inondation, un ouragan, sont des manifestations extraordinaires, un réveil véritable est un événement qui sort de l'ordinaire ».

Peut-être aucun mouvement du Saint-Esprit depuis la Pentecôte n'a-t-il été aussi riche en résultats que le Réveil morave du dix-huitième siècle. Nous lisons ceci : « À midi environ, le dimanche 10 août 1727, pendant que le pasteur Rothe faisait une réunion à Herrnhut, il se sentit submergé par la puissance merveilleuse et irrésistible du Seigneur et s'effondra dans la poussière devant Dieu. Toute l'assemblée fit comme lui, dans des sentiments d'une intensité inexprimable. Ils continuèrent ainsi jusqu'à minuit, priant, chantant dans les pleurs et les supplications ».

Les récits qui nous ont été conservés de « l'agape » à Fetter lane, à Londres, le jour de l'an 1739, nous donnent un aperçu des débuts d'un autre grand mouvement qui commença à la même époque. Soixante Moraves assistaient à cette réunion, et sept Méthodistes d'Oxford : John Wesley et son frère Charles, Georges Whitefield, Wesley Hall, Benjamin Ingham, Charles Kinchin et Richard Hutchins, tous pasteurs consacrés de l'Église anglicane. Wesley écrit, à propos de cette réunion :

« À trois heures du matin, alors que nous priions avec instance, la puissance de Dieu vint avec force sur nous, à un tel point que beaucoup pleuraient de joie et plusieurs tombèrent par terre.

(1) John Greenfield : *Power from on high*, p. 24 (traduit les souvenirs de l'Église morave renouvelée).

« Aussitôt que nous fûmes un peu revenus de la crainte et de l'étonnement causés par la présence de sa Majesté sainte, nous chantâmes d'une seule voix : « Nous te louons ô Dieu ; nous te reconnaissons comme le Seigneur ».

J'étudiais à Knox Collège, quand M. Moody fit une série de réunions de trois jours à Toronto pendant l'hiver de 1883. Je n'ai jamais vu une réunion plus émouvante que celle d'une certaine après-midi. Aucun œil n'était sec, et ceux qui commençaient à prier étaient vite arrêtés par leur émotion.

(1) John Greenfield : *Power from on high*, p. 35 (traduit du Journal de Wesley).  
Fragment de la liturgie anglicane.

Cependant, tout en parlant des manifestations de la Pentecôte comme anormales, nous maintenons que la Pentecôte fut le Christianisme normal. Quand le Saint-Esprit, prenant la place de Jésus-Christ, se charge du contrôle, les résultats sont toujours conformés au plan divin.

« Chacun était fortifié par l'Esprit dans l'homme intérieur. Christ habitait dans leurs cœurs par la foi, ils étaient enracinés et fondés dans l'amour. Ils étaient remplis de toute la plénitude de Dieu, et Dieu faisait en eux et par eux au-delà de tout ce qu'ils avaient demandé ou pensé ».

Se contenter de moins, c'eût été ravir au Seigneur les mérites du Calvaire. Le but du Saint-Esprit était de glorifier le Seigneur Jésus tous les jours, depuis son couronnement jusqu'à son retour. Il est inconcevable qu'il se lasse de bien faire. Ma conviction est que la puissance divine, si manifeste dans l'Église de la Pentecôte, doit être en évidence de la même façon dans l'Église actuelle. Le Christianisme normal, dans les intentions du Seigneur, ne devait pas commencer par l'Esprit pour finir par la chair.

La construction du temple spirituel ne se poursuit ni par la puissance, ni par la force, mais toujours par *Son Esprit* (Zacharie 4.6).

Ce fut après avoir été rempli de l'Esprit, que le Seigneur lui-même se rencontra avec Satan et le terrassa. Aucun enfant de Dieu n'a jamais remparts de victoire sur l'adversaire, sans avoir reçu la puissance de la même source.

Le Seigneur n'a pas permis à ses disciples de témoigner en son Nom, sans avoir d'abord été revêtus de la puissance d'En-Haut. Il est vrai qu'avant ce jour-là, ils étaient nés de nouveau, étaient devenus des enfants du Père céleste, et avaient reçu le témoignage de l'Esprit. Mais ils n'étaient pas des collaborateurs capables, et ne pouvaient l'être, avant d'être remplis du Saint-Esprit. Cette puissance divine est pour nous comme pour eux. Nous aussi, nous pouvons faire les œuvres que notre Seigneur a faites, et même en faire de plus grandes. À mon sens, l'Écriture ne veut pas dire autre chose que ceci : le plan du Seigneur Jésus est que le Saint-Esprit continue à agir parmi nous, de notre temps, par des manifestations aussi puissantes que celles de la Pentecôte. Un seul doit pouvoir en chasser mille et en mettre en fuite dix mille, car Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement.

Mais est-ce que ce baptême du Saint-Esprit a des effets durables ? Combien de fois l'incrédulité m'a posé cette question ! Naturellement l'œuvre durera, si l'homme est fidèle. Lorsque les rachetés par le sang de Christ se laissent complètement dominer par leur Sauveur, toutes les ressources de Dieu le Père sont mises en activité pour la gloire de l'Agneau qui a été immolé.

L'efficacité du baptême du Saint-Esprit et de feu ne disparaît que quand l'âme éteint volontairement l'Esprit. Est-ce que la Pentecôte a duré ? Est-ce que Dieu a voulu qu'elle cessât ? La Pentecôte était de Dieu. Le réveil de Wesley l'était aussi. Ce n'est donc pas Dieu, mais l'homme qu'il faut blâmer de ce que les canaux par lesquels

passaient les flots de bénédiction, ont été obstrués. Pouvons-nous imaginer un homme décidé à collaborer avec Dieu jusqu'à l'extrême limite de ses forces et se posant la question : « Est-ce que cela durera »

À un certain endroit, en Mandchourie, le Saint-Esprit était descendu sur les gens avec une puissance extraordinaire. Les évangélistes chinois allèrent demander au missionnaire pourquoi il ne leur avait jamais dit que l'Esprit pouvait travailler avec une telle puissance.

Le missionnaire répondit humblement que lui-même ignorait que cela fût possible. Quelle tristesse, de sortir « des écoles de prophètes », et de ne pas savoir que le Saint-Esprit peut nous revêtir de puissance, On que nous puissions délivrer un message de prophète

Une association de pasteurs d'une certaine ville du Canada m'invita à leur parler du réveil que le Saint-Esprit opérait en Chine. Je leur assurai que je n'avais aucune raison de me croire un favori du Tout-Puissant. Ce que Dieu avait fait en Chine, Il le ferait volontiers par eux au Canada. Par conséquent, chaque serviteur de Dieu devait avoir la foi et le courage de croire que Dieu le Saint-Esprit pouvait réveiller son peuple. Je leur montrai que John Wesley et ses collègues avaient été des hommes ordinaires, jusqu'à ce que leurs cœurs fussent touchés par le feu divin. À ce moment-là, un prédicateur méthodiste réputé m'interrompit: « Quoi, Monsieur, s'écria-t-il, voulez-vous dire que nous ne prêchons pas bien mieux aujourd'hui que John Wesley ? — Avez-vous les mêmes résultats que lui ? » demandai-je.

Une autre fois, on me demanda de parler à un synode presbytérien, à Toronto. Mon sujet était le réveil de 1908 à Changtehfu. Je me souviens de ce réveil comme du plus puissant que je n'aie jamais vu. Pendant les dix jours merveilleux que les réunions durèrent, je dus renoncer sept fois à prononcer mon allocution, tant l'Esprit de Dieu brisait les cœurs. Pendant que je racontais tout cela au Synode, un certain professeur de théologie, assis près de moi, n'avait pas l'air heureux. Mon récit de la puissance que le Saint-Esprit possède pour convaincre de péché un auditoire chinois, semblait agacer ses nerfs. On me dit plus tard qu'un autre professeur de théologie, assis dans une autre partie de la salle, n'avait pas l'air à son aise, il finit par se retourner et dire entre ses dents : « Quelle stupidité ! » (1), Il était bien près d'avoir commis le péché contre le Saint-Esprit. Est-ce que vraiment de tels prophètes peuvent former dans leurs écoles, des jeunes prédicateurs possédés par le message du Saint-Esprit ? Pouvons-nous être étonnés que la spiritualité de la chrétienté soit à un niveau si bas ?

(1) En anglais : « rats ! »

Trente-deux pour cent des églises des États-Unis n'ont eu aucune augmentation de membres en 1927. Les auditoires religieux en Grande-Bretagne ont diminué de moitié depuis vingt-cinq ans.

Il n'y a pas d'autre alternative :

Un réveil du Saint-Esprit, ou l'Apostasie.

Nous sommes convaincus que la majorité des chrétiens vivent à un niveau spirituel beaucoup plus bas que celui que leur Maître veut pour eux. Quelques-uns seulement « entrent dans leurs possessions ». Rien ne peut nous revêtir de la puissance victorieuse, sinon le baptême du Saint-Esprit et de feu ; et personne ne peut avoir reçu ce baptême sans le savoir. Tant de membres d'Église ne connaissent que le baptême d'eau

Cependant le grand Précurseur a dit : « Je vous baptise d'eau pour vous amener à la repentance, mais celui qui vient après moi est plus grand que moi... Il vous baptisera du Saint-Esprit et de feu ». Hélas ! Bien des conducteurs spirituels ne connaissent pour eux et leurs troupeaux que « le baptême de Jean ».

Malgré tout notre orgueil ecclésiastique et notre confiance en nous-mêmes, quelle partie de notre construction résistera à l'épreuve du feu ?

Nous ne pouvons trop affirmer notre conviction, que tous les obstacles à la vie spirituelle dans l'Église viennent du péché. Vous verrez, dans les chapitres suivants, comment le Saint-Esprit amène à la lumière les interdits de toutes sortes. Ce qui est effroyable, c'est que les péchés qui se trouvent hors de l'Église existent aussi, bien qu'en moindre proportion, dans l'Église elle-même. Pour que des jugements trop sévères ne soient pas portés, nous ferons remarquer que beaucoup d'Églises chinoises ne sont séparées du paganisme que par une génération à peine. Mais n'ayons pas l'illusion de croire que tout est pour le mieux dans nos vieilles Églises d'Europe ou d'Amérique. C'est le péché individuel des membres de l'Église qui contriste et éteint l'Esprit. Nous perdrons beaucoup de notre propre justice si nous découvrons que l'orgueil, la jalousie, le mauvais caractère, la médisance, l'avarice, l'envie et les choses de cette sorte sont aussi haïssables aux yeux de Dieu que ce qu'on appelle les péchés grossiers. Tout péché dans le croyant, gâte l'œuvre rédemptrice du Christ. Les cris les plus perçants que je n'aie jamais entendus, ont été poussés par des chrétiens chinois, qui se sont aperçus qu'ils avaient crucifié à nouveau le Seigneur de gloire. « Non, la main de l'Éternel n'est pas trop courte pour sauver, ni son oreille trop dure pour entendre. Mais ce sont vos crimes qui mettent une séparation entre vous et votre Dieu, ce sont vos péchés qui vous cachent sa face et l'empêchent de vous écouter » (Ésaïe 59.1-2).

L'impureté, les crimes des Églises ne peuvent être balayés que par l'Esprit et par le Feu.

---

À cause de l'importance donnée dans ce livre la confession du péché, il sera bon que je donne mes vues personnelles à ce sujet.

Il y a quelques années, j'allais commencer une série de réunions dans un centre religieux important en Chine. Une dame missionnaire vint me voir pour m'exposer ce qu'elle appelait « un plan sûr pour émouvoir les âmes ». Elle voulait que je commence par une confession de mes péchés ; elle suivrait, puis je persuaderais aux autres missionnaires d'en faire autant. Les pasteurs chinois, naturellement, continueraient et ainsi, affirmait-elle, tous s'effondreraient.

Je lui répondis que le Seigneur ne m'avait pas fait voir les choses de cette façon. « Si j'ai des interdits, lui dis-je, ils sont un obstacle à Honan (d'où je viens), où je suis connu ; il en est de même dans votre cas. Donc, mieux vaut retourner au plus tôt dans nos champs respectifs et renoncer à nos interdits. Confesser nos péchés devant cet auditoire qui ne nous connaît pas, serait perdre un temps précieux. De plus, qui suis-je pour encourager ces missionnaires à confesser leurs péchés, alors que peut-être ils vivent plus près de Dieu que moi ? L'Esprit ne désire pas que je sois un détective. Si les missionnaires ont des interdits, le Saint-Esprit les obligera bien à les balayer, c'est son affaire et non la mitre ». Je n'ai jamais rien vu de plus émouvant que le spectacle de ces missionnaires ; à la dernière réunion, ils s'humilièrent devant l'auditoire, et confessèrent les péchés qui entravaient leur vie chrétienne.

Nous avons le sentiment absolu que les péchés commis avant la conversion sont sous le sang du Fils de Dieu et n'ont pas à être confessés publiquement. Le faire, ce serait amener le déshonneur sur le sacrifice du Calvaire. Nous avons entendu des membres d'Église confesser des péchés commis avant qu'ils se fussent joints à l'Église, mais ils n'étaient pas réellement nés de nouveau en devenant membres. L'humiliation, inspirée par le Saint-Esprit, qui accompagnait leurs confessions, remplissait d'une crainte respectueuse l'auditoire, fortement ému. De plus, d'après nos observations, nous concluons qu'il doit y avoir d'abord parmi les vrais enfants de Dieu, une profonde conviction de péché avant de s'attendre à ce que les autres soient touchés. D'après notre propre expérience, nous pouvons déclarer que chaque fois que cette condition préliminaire a été remplie, les inconvertis de l'auditoire se sont complètement effondrés devant Dieu. Il n'y aurait pas eu de Pentecôte, si, tout d'abord, les cent vingt dans la Chambre haute n'étaient arrivés à ce stage. Les chrétiens chinois parlent de ce travail de l'Esprit comme d'un jugement, mais c'est un « hsiao shen pan .» (petit jugement), car le chemin est encore ouvert à celui qui confesse ses péchés pour obtenir la purification par le sang précieux du Christ.

Nous croyons aussi qu'en ce qui concerne le péché secret, c'est-à-dire le péché connu par l'âme seule et par Dieu, il suffit généralement pour obtenir le pardon, de le confesser dans la prière secrète. Nous disons en *général*, parce que nous avons vu beaucoup de cas de pasteurs et conducteurs de l'Église pour lesquels la confession secrète n'avait pas suffi. Leur confession angoissée et publique montrait clairement que pour eux, du moins, il n'y avait que ce moyen d'être soulagé.

Quant au péché commis contre une personne particulière, l'Écriture est parfaitement explicite.

« Si tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère, puis viens présenter ton offrande » (Matthieu 5.24-25).

Il est inutile de prier si nous savons que nous avons fait du tort à quelqu'un. Réparons d'abord, avant d'oser nous approcher de Dieu en public ou en secret. Je crois que le réveil éclaterait dans presque toutes les Églises, si cette règle était suivie. Enfin, pour les péchés publics, l'expérience nous a montré qu'on ne pouvait en être débarrassés



que par la confession publique. Ceci, il est vrai, signifie la crucifixion de la chair ; mais par notre désobéissance volontaire, nous avons exposé à la honte ouvertement notre Seigneur de gloire, et cette confession est le prix que nous devons payer.

Il y a quelques années, nous adressant à une assemblée nombreuse de pasteurs et d'anciens au Canada, nous insistâmes sur le fait que Dieu voulait que nous mettions l'accent sur le péché.

Quelques heures après, à une réunion de pasteurs, le sujet revint sur le tapis, et on me dit que la majorité des assistants, après une bonne discussion, affirmèrent, au contraire, qu'on avait trop insisté sur la question du péché. Mais la pensée de l'homme n'est pas celle de Dieu. Le Calvaire est l'accent mis par Dieu sur le péché. Sûrement, nous ne pouvons lui donner trop d'importance, puisque *le Fils sans péché* a dû être fait péché pour nous. N'est-ce pas John Wesley qui murmura, au moment d'entrer dans la présence de son divin Roi : « Je suis le premier des pécheurs, mais Jésus mourut pour moi !

---

Nous parlerons, dans le cours de cet ouvrage, des possessions démoniaques. Nous savons que ce n'est pas un sujet à la mode. Quand le livre du docteur Nevius, intitulé « *Demon Possession* », parut, l'éditeur d'un journal bien connu écrivit : « Voilà un nouvel exemple de la manière dont quelques hommes laissent facilement aller leur raison à la dérive ». Cependant, ce que nous avons vu de nos yeux nous amène à la conclusion que ce n'est pas le docteur Nevius, mais l'éditeur, qui a trop facilement laissé sa raison aller à la dérive.

Citons l'opinion du docteur Schofield, médecin spécialiste renommé de Londres : « Je pense, écrit-il, que ceux qui connaissent l'Orient ne peuvent mettre en doute que Satan y règne sans conteste. L'aliénation mentale est un mot général qui couvre toute espèce de folie, mais il couvre davantage encore. Mon expérience même en Angleterre, et celle de tous les hommes expérimentés ayant à faire aux maladies mentales, prouve sans aucun doute qu'ici et là nous rencontrons des cas de gens « possédés » de quelque esprit malin. Je suis un de ceux qui croient à l'existence de cas semblables. Je crois de plus que ces démons peuvent être chassés et l'ont été, leurs victimes étant revenues à leur état normal (1) ».

(1) Helen S. Dyer : *Réveil aux Indes*, p. 14.

Plusieurs personnes ont qualifié le travail que Dieu m'a confié comme étant de simple émotivité. Nous ne nous défendrons qu'en citant quelques extraits de lettres reçues par des amis, au Canada, écrites par des missionnaires en Mandchourie au cours du réveil de 1908.

Jusqu'à présent j'avais en horreur les manifestations religieuses, hystériques et émotives. Les premières crises de larmes que je vis se produire chez des hommes me déplurent extrêmement. Je ne savais pas ce qu'elles cachaient. Enfin, il devint évident pour moi que l'Esprit de Dieu seul travaillait dans les cœurs ».

« Souvenez-vous que le Chinois est l'homme qui craint le plus l'opinion publique, qu'il y avait là des hommes et même des femmes qui bravaient tous les préjugés, violant la tradition séculaire de ne jamais s'humilier, ni s'abaisser en public. Vous pouvez vous imaginer l'étonnement, l'émerveillement qui remplissaient le cœur des missionnaires ».

« Une puissance est survenue dans l'Église que nous ne pouvions maîtriser, même si nous le voulions. C'est un miracle que l'impassible Chinois, si plein de propre justice, arrive à confesser de lui-même des péchés qu'aucune torture du « Ya-men » (justice chinoise) n'aurait pu lui arracher ; qu'un Chinois s'abaisse au point de réclamer en pleurant les prières de ses frères en la foi, cela est impossible à expliquer au point de vue humain ».

« Nous sommes confondus par la merveille de ce réveil !... Nous avons entendu parler de ceux du pays de Galles, aux Indes et même chez nos proches voisins, en Corée, mais quand la bénédiction tombe si richement, si pleinement comme elle le fait au milieu de nous depuis quelques jours, quelle différence !

« Vous vous dites peut-être que c'est de l'hystérie religieuse. Nous l'avons cru aussi, quand nous avons entendu parler de ce réveil. Mais nous sommes ici soixante presbytériens écossais et irlandais qui en ont été les témoins. Beaucoup d'entre nous en ont eu peur au début, mais après avoir vu ce qui s'est passé ici chaque jour de la semaine dernière, il n'y a certainement qu'une explication : c'est que l'Esprit de Dieu se manifeste d'une manière inimaginable. Nous n'avons pas le droit de critiquer. Nous ne l'osons pas. Un des articles du Credo qui revient à nos mémoires dans toute sa solennité est celui-ci : « Je crois au Saint-Esprit ».

## Chapitre II – Préparation intensive

En automne 1901, après m'être remis des effets terribles de la révolte des Boxers, je commençai, en rentrant en Chine, à être de plus en plus mécontent des résultats de mon travail. Dans mes premières années de ministère, je m'étais consolé de mes insuccès, en pensant que les semailles devaient précéder la moisson, et que celle-ci viendrait en son temps. Mais la moisson, au bout de treize ans de travail, me semblait plus loin que jamais. Je sentais qu'une bénédiction bien plus grande m'attendait, si seulement j'étais capable d'en avoir la vision, et d'avoir la foi pour la saisir. À mon esprit revenaient constamment ces mots : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et il en fera même de plus grandes... »

Je sentais profondément qu'il était impossible de croire que ce que je faisais année après année équivalait aux « œuvres plus grandes ». Mécontent, inquiet, j'étudiais plus attentivement les Écritures. Tout passage portant sur la question de la puissance était pour moi vie et respiration. J'avais dans ma bibliothèque de nombreux livres sur le Réveil. Je les lus et les relus. Cela devenait une telle obsession, que ma femme avait peur que ma raison ne succombât. Les récits du Réveil gallois de 1904 et 1905 me furent d'un grand secours. Le réveil n'était donc pas une chose du passé. Je me rendis compte, graduellement, que j'avais découvert un filon d'une richesse infinie.

Un ami travaillant aux Indes, m'envoya, au cours de l'automne de 1905, des extraits de l'autobiographie de Finney et de ses discours de Réveil. Ce fut l'étincelle qui m'embrasa. « Est-ce qu'Un fermier, disait la préface, penserait à prier pour obtenir une moisson sans avoir d'abord semé ? Pourquoi les chrétiens s'attendraient-ils à une grande moisson d'âmes, même s'ils la demandent à Dieu, avant d'avoir rempli d'abord les lois de la récolte spirituelle ? » Si Finney a raison, me dis-je, je vais découvrir quelles sont ces lois et je les observerai coûte que coûte.

Au début de 1906, alors que j'étais en route pour participer- à la campagne intensive d'évangélisation qui se fait annuellement à la grande foire idolâtre de Hsun-Hsien, un collègue me prêta l'autobiographie complète de Finney. Il m'est impossible de dire ce que ce livre fut pour moi. Nous, les missionnaires, en lûmes une portion chaque jour tant que dura la foire. C'est à cette foire que je commençai à voir les premiers signes dans les cœurs de mes auditeurs de l'action de la Puissance suprême. Un jour, tandis que j'avais pris pour texte, 1 Timothée 2.1 à 7, plusieurs personnes furent profondément émues. Un évangéliste murmura avec une crainte respectueuse : « Mais ces gens paraissent émus comme les auditeurs de Pierre à la Pentecôte ». Le même soir, je parlai devant une salle comble. Mon texte était, 1 Pierre 2.24. « Il a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois... » La conviction de péché se lisait sur tous les visages. Quand, à la fin, je demandai des décisions, l'auditoire entier se leva comme un seul homme en criant : « Nous voulons suivre ce Jésus qui est mort pour nous ! » Je pensais qu'un des évangélistes allait parler après moi, mais en me retournant, je les vis tous les dix, debout, sans mouvement, regardant, étonnés. Tandis que l'un d'eux restait

dans la salle pour parler à la foule, j'allai avec les autres dans une chambre contiguë pour prier. Pendant quelques minutes se fut un silence absolu. Tous semblaient trop frappés de crainte pour parler. Enfin, la voix tremblante d'un évangéliste s'éleva : « Mes frères, Celui pour qui nous avons prié si longtemps était présent en personne parmi nous ce soir. Mais sachons bien que pour qu'il demeure avec nous, il faudra que notre manière de vivre soit très châtiée ».

En 1906, en automne, désappointé par l'état languissant de mes annexes, je projetais une tournée pour essayer de les réveiller. Mais il y avait cependant entre le Seigneur et moi une question qui devait être réglée avant tout. Inutile d'entrer dans les détails ; tout ce que je puis dire c'est qu'il s'agissait d'un différend entre un collègue et moi. Je sentais honnêtement que j'étais dans mon droit. (Ceci est très humain. Dans toute querelle il est toujours sage de faire la part de chacun). En tout cas, l'impulsion de l'Esprit était claire. Il fallait que cette affaire fût réglée. Je répondais toujours à Dieu que la faute était du côté de mon collègue, et non pas du mien ; c'est lui qui devait venir à moi, et non moi qui devais aller à lui. L'Esprit parlait toujours. « Mais enfin, Seigneur, discutais-je, il est venu dans mon bureau et s'est accusé avec larmes. La chose n'est-elle pas arrangée ? » — « Hypocrite ! semblait-Il me dire, tu sais très bien que vous ne vous aimez pas comme je vous ai commandé de le faire ». Je persistais : « La faute est du côté de mon collègue, je ne puis rien faire ». Alors vint le mot final : « Si tu ne règles pas cette question avant de partir pour ta tournée, tu échoueras, je ne pourrai aller avec toi ». Cela m'humilia un peu. Je n'avais pas du tout envie de faire cette tournée si longue et si fatigante sans Son aide ; je savais bien que seul je serais « comme battant l'air ».

La veille de mon départ, je devais présider une réunion de prière pour les chrétiens chinois. Tout le long du chemin, la voix continuait à me presser : « Va, et arrange cette affaire, pour que je puisse t'accompagner demain » Je ne voulais pas céder. Je commençai la réunion. Gela alla bien pendant le premier cantique et la lecture de la Bible. Mais aussitôt que j'ouvris la bouche pour prier, je ne savais plus ce que je disais, car l'Esprit me répétait sans cesse : « hypocrite ! pourquoi ne règles-tu pas cette affaire ? ». Je fus encore plus troublé pendant ma courte allocution. Finalement, à peu près à la moitié de mon discours, le fardeau devint si intolérable que je cédai et dis en mon cœur : « Seigneur, dès la fin de la réunion j'irai régler cette affaire ». Instantanément, quelque chose sembla céder dans l'auditoire. Mes auditeurs ignoraient ce qui se passait dans mon cœur, et cependant l'atmosphère fut absolument transformée.

Quand la réunion fut ouverte à tous, ceux qui voulaient prier se levèrent l'un après l'autre, mais ne purent qu'éclater en pleurs. Depuis vingt ans que les missionnaires travaillaient dans le Honan, ils avaient espéré en vain voir les Chinois verser des larmes de repentir.

La réunion ne se termina que très tard. Aussitôt qu'il fut possible, je me hâtai d'aller chez mon collègue pour régler ce qui nous divisait. Les lumières étaient éteintes, toute la famille était couchée. Je revins chez moi pour ne pas les déranger. Mais la chose était en règle. Le lendemain, dès l'aube, je me mis en route pour l'une de mes annexes. Les résultats de cette tournée dépassèrent toutes mes espérances. L'Esprit de Dieu

partout se manifesta, jugeant le péché. Les torts furent réparés, les choses tordues furent redressées. Je ne pus consacrer qu'une soirée à un certain endroit, mais tous les auditeurs furent touchés aux larmes. Dans l'année qui suivit, le nombre des membres de l'Église, dans l'une de mes annexes, fut doublé ; dans une autre 54 personnes furent ajoutées à l'Église, et dans une autre, 88.

Quelques mois après cette première tournée, le monde religieux fut électrisé par le récit du Réveil en Corée.

Le secrétaire de notre Société, alors en visite en Chine, le docteur R. P. Mac Kay, me demanda de l'accompagner en Corée. Inutile de dire avec quelle joie j'acceptai cette proposition. Le mouvement religieux en Corée, en me montrant les possibilités illimitées du Réveil, était d'une importance capitale pour moi.

Il est bon de connaître le Réveil par les récits de la presse, mais quelle différence cela fait de le voir de ses yeux, d'en respirer l'atmosphère, de sentir vibrer son cœur dans ces réunions ! Je compris en Corée, avec d'autres, que le Réveil était le plan de Dieu pour mettre le monde en feu. J'étais depuis bien peu en Corée, quand je vis la source d'où était né ce grand mouvement. Monsieur Swollen, de Pingyang, me raconta que les missionnaires de sa station, méthodistes et presbytériens, après avoir lu des récits de Réveil aux Indes, avaient pris la décision de prier chaque jour à midi pour obtenir une grâce semblable.

« Au bout d'un mois, dit Monsieur Swollen, un frère proposa de cesser ces réunions ; car disait-il, voilà un mois que nous prions et rien ne change. Nous y passons beaucoup de temps, et sans résultat. Continuons notre travail, et prions chacun chez nous, à l'heure la plus commode ».

Cette proposition semblait logique. Cependant la majorité décida qu'au lieu d'arrêter les prières, nous devions au contraire les prolonger. Nous fixâmes alors l'heure de notre rencontre à 4 heures au lieu de midi pour pouvoir prier, s'il le fallait, jusqu'au souper. Sous persévérâmes jusqu'à ce que, après des mois d'attente, l'exaucement vint ».

Ces missionnaires de Pingyang étaient, autant que je m'en souviens, des gens moyens, comme vous et moi. Aucun d'eux n'était doué remarquablement. Ils vivaient, travaillaient, agissaient comme les autres missionnaires. Mais dans la prière ils étaient différents. Un soir, le docteur Mac Kay et moi, fûmes invités à la réunion missionnaire de prière. Je n'avais jamais été si conscient de la présence divine que ce soir-là.

Ces missionnaires nous portaient jusqu'au trône même de Dieu. On avait le sentiment qu'ils parlaient à Dieu face à face. En revenant chez nous, le docteur Mac Kay resta silencieux un long moment. Je pouvais voir qu'il était très remué. Enfin, avec une profonde émotion il me dit : « Quelle prière stupéfiante ! Vous autres, dans le Honan, vous êtes loin d'atteindre un niveau pareil ».

Ce qui me frappa aussi, ce fut la nature pratique du mouvement. Ce n'était pas une rafale d'enthousiasme religieux disparaissant avec le vent qui l'a apportée, bien qu'il y eût naturellement, les manifestations extérieures qui accompagnent inévitablement des effusions aussi phénoménales de puissance spirituelle.

Un fait patent, c'est qu'il y avait là des dizaines de milliers d'hommes et de femmes dont la vie avait été radicalement transformée par le feu divin. Je vis de grandes églises contenant 1 500 personnes, si combles qu'il fallut organiser deux réunions, une pour les femmes et une pour les hommes. Tous étaient presque tragiquement désireux de répandre « la bonne nouvelle ». Même des petits garçons abordaient dans la rue des grandes personnes pour les supplier d'accepter Jésus pour Sauveur. Je remarquai encore une chose : c'était leur extraordinaire générosité. La pauvreté des Coréens est proverbiale. Cependant un missionnaire me dit qu'il avait peur de mentionner devant ses fidèles un besoin quelconque, car ils donnaient tant ! Partout existait un véritable culte pour la Parole de Dieu. Chacun portait sa Bible avec lui, et le merveilleux esprit de prières pénétrait tout.

Pour retourner à Honan, le docteur Mac Kay et moi passâmes par la Mandchourie. Puisque Dieu ne fait pas acception de personnes, j'étais sûr qu'il était prêt à bénir la Chine comme Il avait béni la Corée. À Moukden, je racontai, un dimanche matin, à un vaste auditoire, l'histoire du Réveil coréen. Tous semblaient profondément émus, et l'on me demanda de revenir en février de l'année suivante pour tenir une série de réunions pendant une semaine. À Liaoyang, mon récit fut accueilli de la même façon, et l'on me fit la même requête. Continuant vers le sud, nous arrivâmes à Peitaiho ; cette fois je racontai mes expériences à un groupe important de missionnaires. Une impression profonde fut produite. Plusieurs missionnaires résolurent de se réunir à des heures fixées pour prier jusqu'à ce que Dieu envoyât à la Chine un Réveil comme celui de la Corée.

En arrivant à Changtehfu, une lettre des missionnaires de Kikungshan m'attendait. Ils me demandaient avec insistance d'aller leur parler de ce que j'avais vu. Je le fis le dimanche soir suivant. Je remarquai que j'avais considérablement dépassé le temps si généreusement mis à ma disposition. Craignant de finir trop tard, je supprimai le dernier cantique et prononçai la bénédiction finale. À ma grande surprise, pendant au moins six minutes, personne ne bougea. Un silence de mort régnait dans la salle. Graduellement, des sanglots étouffés se firent entendre. Des missionnaires se levèrent, et en versant d'abondantes larmes, confessèrent leurs fautes les uns aux autres. Nous ne nous séparâmes qu'à une heure très tardive.

Nous avons préparé pour la semaine suivante une conférence avec un programme très intéressant. Mais quand les missionnaires se rencontrèrent le lundi matin, ils décidèrent de mettre ce programme de côté et de continuer à prier et à suivre les impulsions du Saint-Esprit.

Je n'ai jamais passé avec nos frères missionnaires en Chine, des jours plus merveilleux. Avant de nous séparer pour rejoindre nos champs d'activité situés dans toutes les parties de la Chine, nous décidâmes que chaque jour, à quatre heures de l'après-midi, nous serions tous en prière, jusqu'à ce que la bénédiction divine tombât sur l'Église chinoise.

### Chapitre III – Le début du mouvement en Mandchourie

Quand je partis en février 1905 pour mon long voyage en Mandchourie, j'y allai avec la conviction que j'avais de la part de Dieu un message à transmettre à son peuple. Mais je n'avais pas de méthode. Je ne savais pas comment diriger un Réveil. Je pouvais faire une allocution et laisser prier les gens, et c'était tout.

Le soir de mon arrivée à Moukden, je causais, dans son bureau, avec mon hôte missionnaire. Naturellement, j'étais tendu au plus haut point à la pensée de ce qui m'attendait ; mon hôte, au contraire, semblait spécialement indifférent à la pensée d'un Réveil. Il choisit ce soir-là, entre tous, pour m'impressionner par la supériorité de ses vues théologiques. « Vous savez, Goforth, me dit-il, il y a un terrible phraseur dans votre Mission. Comment s'appelle-t-il ? Mac... ? — Est-ce Mac Kengie ? demandai-je ; mais ce n'est pas possible, car il est loin d'être un phraseur. Il est considéré comme un des meilleurs théologiens de la Chine. — Non, *nie* dit-il, ce n'est pas Mac Kengie. Oh, oui, je m'en souviens, c'est Mac Kay. — Mais Mac Kay est notre secrétaire, répliquai-je, et une de ses allocutions serait appréciée par n'importe quel auditoire.

— Eh bien, dit-il, je l'ai entendu à la conférence de Shanghai. Sa théologie, mon cher, est aussi vieille que le déluge !

— Arrêtons-nous, dis-je, car ma théologie est aussi vieille que la sienne. De fait, elle est aussi ancienne que le Tout-Puissant Lui-même !

J'appris aussi que la femme de mon hôte n'était pas en sympathie avec mes réunions, et était partie en visite chez une de ses amies avant mon arrivée. Je ne pus pas m'empêcher de penser que, si ce foyer était un échantillon de ceux des autres missionnaires, les perspectives d'un Réveil étaient bien lointaines.

D'autres désappointements m'attendaient. Je n'avais accepté l'invitation qui m'avait été faite l'année précédente, qu'à la condition que les deux branches de l'Église presbytérienne — l'Irlandaise et l'Écossaise — s'uniraient pour mes réunions, et que celles-ci seraient préparées par la prière.

Imaginez ma déception, quand j'appris qu'aucune réunion supplémentaire de prières n'avait eu lieu. La goutte qui fit déborder le vase et qui fit chanceler ma foi déjà défaillante, fut d'apprendre que les deux branches de l'Église presbytérienne ne s'étaient pas unies. Je montai dans ma chambre ; m'agenouillant près de mon lit et incapable de retenir mes larmes, je criai à Dieu : « À quoi bon ma venue ? Ces gens ne te cherchent pas. Ils ne désirent aucune bénédiction. Que puis-je faire ? » Une voix sembla me répondre immédiatement : « Est-ce ton œuvre ou la mienne ? Ne puis-je pas agir en souverain ? Invoque-moi, et je te répondrai ; je t'annoncerai de grandes choses, des choses cachées que tu ne connais pas » (Jérémie 33.3).

De bonne heure le lendemain, un des anciens vint me voir. Aussitôt qu'il fut seul avec moi, il éclata en pleurs : « L'année des Boxers, me dit-il, j'étais trésorier de l'Église. Les

Boxers vinrent et détruisirent tout, même les livres de comptes. Je savais donc que je pouvais mentir sans danger. Je jurai que je n'avais jamais reçu certains fonds qui m'avaient été confiés. Depuis, je me suis servi de ces fonds pour mes affaires. Hier, pendant vos allocutions, j'étais comme fouillé par une flamme. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. La seule chose qui me reste à faire pour me soulager, c'est de confesser mon péché devant l'Église et de faire pleine et entière restitution ».

Après mon exhortation ce matin-là, l'ancien se leva devant tous et mit à nu son péché. L'effet fut instantané. Un autre membre poussa un cri perçant, mais quelque chose sembla le retenir, et il se tut sans rien confesser. Plusieurs alors prièrent successivement et se confessèrent en pleurant.

Pendant toute la troisième journée, le mouvement augmenta d'intensité. Mon hôte, le missionnaire, me dit : Ceci me stupéfie. Cela ressemble au Réveil écossais de 1859. Ne pourriez-vous pas renoncer à vos autres allocutions et commencer des services d'actions de grâce? — Si je comprends la situation, répondis-je, nous sommes encore loin des actions de grâce. Il y a encore beaucoup de péchés qui doivent venir à la lumière: Laissez-moi continuer mes exhortations, et ensuite vous tiendrez tous les services d'actions de grâce que vous voudrez ».

Le quatrième matin, un auditoire exceptionnellement nombreux envahit la salle. Les gens paraissaient être dans une attente anxieuse. Pendant le chant qui précéda mon allocution, une voix intérieure me dit : « Le succès de ces réunions est phénoménal. Cela va te faire une réputation extraordinaire, non seulement en Chine, mais dans le monde entier ». La chair en moi répondit, et un sentiment de satisfaction m'envahit. Immédiatement, je sentis que c'était l'Adversaire qui était à l'œuvre de la façon la plus subtile, en me suggérant de partager la gloire avec le Seigneur Jésus. Combattant la tentation je dis : « Satan, sache une fois pour toutes que je suis prêt à devenir l'atome le plus insignifiant, pourvu que mon Maître soit glorifié comme Il se doit ». Le cantique étant achevé, je me levai pour parler.

Pendant toute ma prédication, je sentis avec intensité la présence de Dieu. En concluant je dis à l'auditoire : « Maintenant, vous pouvez prier ». Immédiatement, un homme s'avança jusque devant l'estrade, la tête basse, le visage inondé de larmes. C'était l'ancien qui, deux jours auparavant, avait poussé un cri perçant. Comme poussé par une puissance incoercible il s'écria : « J'ai commis adultère. J'ai essayé trois fois d'empoisonner ma femme ! » Il arracha alors les bracelets d'or de ses poignets et la bague d'or qu'il avait à son doigt, et les plaça dans le plateau de la collecte en disant : « Qu'ai-je besoin, moi un ancien de l'Église, de ces futilités ? » Il prit sa carte d'ancien et la mit en morceaux qu'il jeta sur le plancher. « Vous avez tous de mes cartes chez vous, dit-il à l'auditoire. Ayez la bonté de les déchirer. J'ai profané ma charge sacrée, je donne ma démission d'ancien ».

Après cette confession émouvante, personne ne bougea pendant plusieurs minutes. Puis, l'un après l'autre, tous les anciens se levèrent et offrirent leur démission. Le résumé de leurs confessions était ceci : « Bien que nous n'ayons pas péché comme notre frère, cependant nous sommes indignes, nous aussi, de conserver notre charge



». Les diacres, un par un, se levèrent, et donnèrent aussi leur démission. « Nous aussi sommes indignes », confessèrent-ils.

Depuis plusieurs jours, j'avais remarqué que le plancher, devant le pasteur indigène, était souvent mouillé de larmes, Il se leva, et la voix brisée nous dit : « Si l'Église est dans ce triste état, c'est que je n'ai pas été ce qu'il aurait fallu. Je ne suis pas digne d'être votre pasteur. Voilà ma démission ».

Une scène des plus touchantes suivit. De différents côtés des voix criaient : « Non, non, cher pasteur, cela va bien. Nous vous réélisons ». Tout l'auditoire confirma ces paroles à grands cris, jusqu'à ce qu'enfin le pauvre pénitent fut persuadé que son troupeau lui rendait sa pleine confiance. L'auditoire réclama que les anciens se levassent à leur tour, et un vote unanime leur rendit la confiance de l'Église. Ce fut ensuite le tour des diacres. L'harmonie était rétablie. Le même soir, l'ancien dont la confession avait été suivie de fruits si merveilleux, fut vivement pris à partie par un de ses amis. « Qui vous a obligé à vous avilir publiquement, ainsi que votre famille ? lui demanda-t-il. Mais il répondit : « Pouvais-je m'en empêcher ? ».

Ce fut une grande joie pour moi de voir le changement que l'attitude de mon hôte subit pendant ces réunions. Un matin, tandis qu'on priait pour différentes personnes, il se précipita en avant en disant : « Priez pour nous, les missionnaires, nous en avons plus besoin que n'importe qui ». Sa femme, si indifférente, revint de chez son amie plusieurs jours avant la fin de la campagne. Ce n'était pas trop tard, son cœur fut touché, et elle devint plus consacrée même que son mari.

Le dernier jour, le pasteur indigène dit à ses gens : « Vous savez combien de nos anciens et de nos membres ont rétrogradé. Oh ! s'il y avait moyen de les ramener ! » À ces mots l'auditoire se leva comme un seul homme et tous s'unirent pour prier en faveur des brebis égarées. On pria comme si ces âmes étaient celles auxquelles on tenait le plus au monde, comme une mère prierait pour son fils prodigue. Au cours de cette même année, des centaines de rétrogrades revinrent au bercail. La plupart confessèrent qu'ils ne pensaient pas avoir jamais été convertis auparavant.

Un des anciens de l'Église de Liaoyang, peu avant mon arrivée, avait déménagé un dimanche. Le missionnaire était allé le voir, et l'avait repris pour avoir donné aux fidèles un si mauvais exemple. L'ancien s'était mis en colère, affirmant qu'il n'avait eu que le dimanche pour faire son déménagement. Le matin du second jour de ma série de réunions, il s'effondra devant tous et confessa son péché. Il aurait eu bien le temps de déménager pendant la semaine, mais il avait voulu mettre à profit le dimanche. Peu après mon départ, cet ancien tint des réunions pour les élèves du lycée et obtint d'extraordinaires résultats.

Après la confession de cet ancien, le deuxième jour, la pression du Saint-Esprit augmenta rapidement. Un matin, le cinquième jour, un vieux rétrograde s'écria angoissé : « Je l'ai tué ! » Il confessa son péché. Il était brouillé à mort avec un de ses voisins. Celui-ci étant tombé malade, notre rétrograde, qui était médecin, fut appelé pour lui ordonner un remède. Il lui ordonna du poison qui le tua. L'effet de cette révélation peut plus facilement s'imaginer que se décrire. En quelques minutes,

l'assemblée entière semblait être dans les affres du jugement. De tous côtés partaient des confessions et des demandes de pardon.

En revenant à la maison, après la dernière réunion, Monsieur Douglas, le missionnaire principal, me dit : « Je suis courbé dans la poussière. C'est le Réveil écossais de 1859 qui se reproduit sous mes yeux. Je n'y étais pas, mais mon père m'en a souvent parlé. Il m'a raconté que les gens travaillaient tout le jour aux champs, rentraient en hâte pour manger un morceau et repartaient à l'Église où ils restaient jusqu'à minuit. Mais ma faible foi ne me permettait pas de m'attendre, ici, à quelque chose de semblable ». Il me tendit une lettre qu'il avait reçue depuis plusieurs semaines, du docteur Moffat, pasteur en Corée : Je veux que vous sachiez, écrivait-il, que pendant toute la série à Llaoyang, mes fidèles, qui sont trois mille, prieront pour que les plus riches bénédictions vous soient accordées ».

Le Réveil de Liaoyang fut le début d'un mouvement qui se propagea dans tout le pays environnant. Des groupes de chrétiens réveillés annonçaient ici et là l'Évangile rédempteur. Dans une des annexes, un chrétien avait un fils de très mauvaise réputation. Après la réunion tenue par un de ces groupes, son cœur fut brisé, il confessa et se convertit. Cela eut un effet remarquable dans le village. Des païens se disaient entre eux : « Le Dieu des chrétiens est venu. Il est même venu chez ce mauvais garnement et a chassé de lui toute sa méchanceté. Il est maintenant comme les autres chrétiens. Si vous ne voulez pas aller dans la même voie, ne vous approchez pas d'eux ».

Dans ce même village vivait un chrétien qui, bien des années auparavant, avait emprunté à un de ses voisins païens, une somme considérable. Il n'avait nullement l'intention, avoua-t-il plus tard, de rembourser. Mais un des résultats du travail d'un de ces groupes de réveil fut la repentance de Cet homme. Il calcula les intérêts composés de sa dette, alla chez son créancier et lui paya tout.

Dans un autre village de la même région il y avait un homme renommé pour sa chance phénoménale au jeu. Un jour, cet homme sella son âne et partit pour aller réclamer de l'argent que quelques personnes lui devaient. Il était à peine arrivé à la lisière du village que l'âne s'arrêta. Le joueur le frappa à coups de bâton, à coups de pied ; l'âne ne bougea pas. Il ne voulait pas aller vers le nord.

L'homme réfléchit que, vers le sud, il avait aussi des débiteurs. Il fit tourner son âne qui se mit en route sans résistance. Tout alla bien jusqu'au croisement de deux routes dont l'une allait au sud-est et l'autre au sud-ouest. Le joueur avait l'intention de se rendre dans un village du sud-ouest et c'est sur la route qui y mène qu'il voulut faire avancer son âne. Mais la bête en avait décidé autrement. Le maître comprit que, pour qu'il bougeât, il fallait prendre la route du sud-est, car ni les cris, ni les coups ne le faisaient bouger.

« Après tout, fais à ta tête, dit l'homme excédé, du reste, si je ne me trompe, il y a justement quelqu'un qui me doit de l'argent par-là ! ». Ils continuèrent leur route. Ils arrivèrent dans un village. Ils longèrent la grand-rue jusqu'à ce qu'ils arrivassent devant une petite église chrétienne. L'âne alors s'arrêta, et aucun effort de son maître ne put le

faire avancer. En désespoir de cause, le joueur mit pied à terre. Quelques chrétiens qui avaient été aux réunions de Liaoyang avaient justement une assemblée à ce moment-là. Le joueur entendit des chants. Poussé par la curiosité, il entra. La puissance de Dieu était à l'œuvre. Il entendit un homme confesser ses péchés avec larmes. Un autre, la figure rayonnante, parla de la paix et de la joie qui remplissaient son cœur. Bientôt, la conviction du péché entra dans ce joueur. Il se leva, confessa ses fautes et raconta comment Dieu l'avait amené dans la salle : « Comment pourrais-je ne pas croire, s'écria-t-il, que c'est la voix de Dieu ? ».

## Chapitre IV – Autres triomphes de l'esprit en Mandchourie

Peu après mon arrivée à Kwangning, un des missionnaires me dit : « Nous avons entendu parler de vos réunions à Moukden et à Liaoyang. Il vaut mieux que je vous dise tout de suite que vous ne verrez rien de pareil ici. Nous sommes des Presbytériens du Nord de l'Irlande, à la tête dure, et nos fidèles tiennent de nous. Même nos principaux membres ne prient que si on le leur demande individuellement. Quant aux femmes, jamais on ne les a entendues prier ! ».

— Mais je ne demande à personne de prier, répondis-je, je m'attends à ce qu'on ne le fasse que si le Saint-Esprit le demande.

— Très bien, alors ; attendez-vous à une réunion de Quakers (c'est-à-dire silencieuse).

Le matin suivant, après mon discours, je dis aux auditeurs : « Je vous prie de renoncer à votre manière habituelle de prier. Si vous avez des formules toutes faites, et dont vous vous servez depuis des années, mettez-les de côté nous n'avons pas le temps de les entendre. Mais si le Saint-Esprit vous touche, et que vous vous sentiez obligés de dire ce que vous avez sur le cœur, n'hésitez pas. Nous avons le temps d'écouter de telles prières. Maintenant la réunion est ouverte ». Immédiatement, huit hommes et femmes se levèrent l'un après l'autre et prièrent. Les missionnaires étaient abasourdis. Ils avouèrent n'avoir jamais rien vu de pareil. Le même jour, après l'allocution du soir, une vingtaine d'hommes et de femmes prièrent. Le lendemain, même les écoliers et, les écolières en firent autant.

Le troisième jour, le désir de prier était si intense que personne ne pouvait commencer sa prière s'il ne se hâtait de le faire avant que le précédent eût dit : « amen ». Une fois, une dame missionnaire me dit à l'oreille : « Les hommes suivent si rapidement que les femmes n'ont pas le temps d'ouvrir la bouche. Ne pourriez-vous pas dire aux frères de laisser aux sœurs l'occasion de prier ? ».

Je répondis qu'après chaque allocution je remettais autant que possible au Saint-Esprit la direction de la réunion, et ne me sentais pas libre d'intervenir. Cependant, presque au même moment, une femme réussit à commencer, et pendant un quart d'heure les hommes durent garder le silence.

Après une de ces réunions, un missionnaire en visite dit à quelqu'un : « Je n'ai jamais entendu rien de pareil ; il semble que ces gens ont compris tout à coup que l'accès leur était ouvert pour aller au trône même de Dieu, et qu'ils ont hâte de profiter de cet instant pour faire monter vers Lui leurs confessions et leurs requêtes, avant que la porte ne se referme ».

Le troisième jour, après la réunion du soir, alors que nous causions entre missionnaires, l'un d'entre eux me dit : « Je ne puis comprendre pourquoi nos membres du Conseil sont si silencieux. Jusqu'à présent, seuls les membres de l'Église ont prié. Dans les

réunions de préparation qui ont précédé votre arrivée, les anciens priaient ; pourquoi se taisent-ils maintenant ? ».

— Je peux vous expliquer ce silence, répondis-je. C'est le péché qui les rend muets ».

Une dame missionnaire, immédiatement, m'arrêta. — « Oh vraiment, Monsieur Goforth, vous ne voulez pas que nous croyions qu'il y a parmi nos anciens d'aussi grands pécheurs qu'à Moukden ou Liaoyang. Cela nous ferait trop honte ». Le quatrième jour, la réunion de l'après-midi commença à quatre heures. Après mon allocution, le même esprit intense de prière régna. Au bout d'une demi-heure, une chose étrange se produisit : la moitié de l'auditoire se mit à genoux. Cela était d'autant plus inattendu que nous étions dans une église presbytérienne, où l'on prie debout. Sentant que c'était l'impulsion du Saint-Esprit, je leur dis qu'ils pouvaient tous s'agenouiller s'ils le désiraient ; ce qu'ils firent.

Un ancien se leva alors et dit, s'adressant à un autre ancien, assis sur l'estrade : « Aux réunions du Conseil, c'était mon mauvais caractère qui occasionnait des difficultés. Pardonnez-moi ! ». Et l'autre de lui répondre : « Arrêtez, ne continuez pas, je suis autant que vous à blâmer. C'est à vous de me pardonner ».

Après quelques minutes de silence, un homme se leva et d'une voix claire, bien que mouillée de larmes, se mit à prier. J'avais remarqué depuis quelques jours sa figure intelligente, énergique, mais sur laquelle l'angoisse était empreinte : « Ô Dieu ! s'écria-t-il, tu sais quelle est ma position : je suis prédicateur. Quand je suis venu à ces réunions, j'avais décidé que coûte que coûte, je cacherais mes péchés. Je savais que si je les confessais, je déshonorerais non seulement ma personne, mais encore ma famille et mon Église. Je ne peux plus le cacher. J'ai commis adultère... mais ce n'est pas tout. Dans une des annexes, un diacre avait commis un péché horrible qui entravait Ta cause. Mon devoir était simple : j'aurais dû raconter toute l'affaire. Mais ce diacre m'acheta un manteau de fourrure que j'acceptai, et mes lèvres furent scellées. Ce manteau, je ne veux plus le porter ». En disant ces mots, il arracha le manteau de ses épaules et le jeta loin de lui, comme si c'eût été la peste. Il continua à prier avec une intensité croissante jusqu'à ce que l'auditoire entier fût comme embrasé. Même les très jeunes enfants imploraient à grands cris leur pardon. La réunion ne se termina qu'à dix heures, ayant duré au moins six heures. Il y avait à cette réunion beaucoup de gens du dehors, venus sans aucun doute par curiosité. Comme leur nombre croissait sans cesse, M. H. s'en inquiéta, et les plaça près de la sortie, pour pouvoir les mettre dehors s'ils devenaient par trop bruyants. Mais ces craintes étaient mal fondées, car dès que le mouvement commença parmi les chrétiens, ces visiteurs furent touchés à leur tour et, se jetant à genoux, demandèrent pardon à Dieu.

Un autre détail remarquable concernant cette mémorable réunion, c'est la manière dont furent touchés des chrétiens qui, pour une raison quelconque, n'avaient pas pu y assister. Parmi ceux-là, était un membre important du Conseil d'Église. Au moment où l'Esprit agissait avec le plus de force dans l'assemblée, cet ancien commença à souffrir si cruellement, qu'il se crut près de la mort. Sur son lit, se tordant dans la souffrance, sa conscience endurcie se réveilla ; il se souvint tout à coup que, lorsqu'il surveillait les

travaux de construction de l'Église, il avait convoité de nombreuses poutres et d'autres matériaux qu'il s'était appropriés et avec lesquels il avait bâti sa propre maison. Ne pouvant écrire lui-même, le misérable dicta à son fils une liste de tout ce qu'il avait volé et lui fit promettre de lire tout haut sa confession à la réunion du lendemain. Le matin suivant, cependant, l'ancien était assez bien pour se lever. Courageusement, il alla lui-même sur l'estrade et sa confession fit une profonde impression sur l'Église entière.

Après la fin de nos réunions, des groupes de chrétiens réveillés, parcoururent les villages environnants ; dans toutes les annexes, sauf une, un mouvement profond se produisit. Quand les groupes revinrent à la ville, ils prièrent spécialement pour cette annexe. Un autre groupe y alla, et le mouvement qui suivit éclipsa tout ce qui s'était passé ailleurs.

Dans un village près de Kwangning, vivait un jeune homme de très mauvaise réputation. Son père était chrétien, ce qui ne faisait que renforcer le scandale de sa vie. En plus d'autres occupations coupables, il était l'associé de bandits. Sa maison était le quartier général où se discutaient les opérations et où se partageaient les vols.

Le mandarin finit par avoir des soupçons ; il fit arrêter le jeune homme et le fit torturer pour lui arracher un aveu. On le tortura de diverses manières, rien n'y fit ; il ne voulut rien révéler. En désespoir de cause, le mandarin fit venir un missionnaire pour qu'il essayât de faire avouer le prisonnier. Le missionnaire essaya, mais sans aucun succès. Le courage que ce jeune homme montra pendant qu'il était entre les mains de la justice, fut remarquable: « Continuez, tuez-moi » disait-il au mandarin, « mais ne croyez pas que vous me ferez parler. Vous m'en voulez parce que mon père est chrétien ; c'est votre seule raison pour m'arrêter ».

Le mandarin fut si impressionné par l'attitude hardie du jeune homme, qu'il commença à douter de sa culpabilité, et finalement le relâcha. Peu de temps après, un groupe de chrétiens visita le district. On réussit à amener le jeune bandit à la réunion : là, il fut saisi par l'Esprit, sa conscience fut réveillée, et devant ses concitoyens, confessa ses crimes. Il alla voir M. H. et lui demanda la permission d'accompagner le groupe et de raconter partout son histoire. M. H. me dit plus tard qu'il avait hésité à accepter son offre, tant était terrible la réputation du jeune homme. Mais il n'eut pas à le regretter ; le jeune bandit devint l'âme du groupe. Tous ceux qui entendaient son témoignage étaient touchés.

Dès la première réunion à Chinchow, un mouvement se développa. Il y avait la même intensité dans la prière, le même empressement à confesser ses péchés, que dans les autres stations. Le matin du troisième jour, je reçus une lettre anonyme, me demandant de prier en public pour un prédicateur et sa femme (on me donnait les noms) qui, par leurs querelles violentes, nuisaient à l'œuvre dans l'une des plus importantes annexes. Mon informateur me donnait aussi le nom d'un diacre éminent et de son frère qui, pour la même raison, nuisaient à l'œuvre dans un autre endroit. On insistait sur la gravité de la chose, montrant que si les membres s'étaient humiliés, les chefs, eux, s'étaient tus. Mon correspondant suggérait que je nommasse les coupables pour que l'auditoire puisse prier pour eux.

Bien que je fusse heureux de connaître l'interdit, je comprenais cependant qu'obéir à ce conseil serait une grave maladresse. J'avais remis le contrôle du mouvement au Saint-Esprit, je n'avais donc pas le droit d'intervenir. Dès que j'eus fini de parler cet après-midi-là, un homme se leva et fit une prière de confession, montrant un cœur brisé. C'était son horrible caractère qui l'avait, disait-il, éloigné de Dieu. Il était si violent que sa femme n'osait pas vivre dans la même chambre que lui. C'était le prédicateur dont mon correspondant anonyme m'avait envoyé le nom. Dès la fin de la série, il alla trouver sa femme et se réconcilia avec elle. On me dit que peu après, le Réveil éclata dans son annexe.

Ce frère avait à peine fini sa prière, qu'un autre se leva et déclara que son caractère était tellement impossible, que son propre frère ne pouvait s'entendre avec lui. Il avait essayé de diriger son frère, non par l'amour, mais par la force et la colère. Aussitôt, de l'extrémité de l'église, un jeune homme accourut, se jeta aux pieds du premier, et en pleurant lui demanda pardon. C'étaient le diacre et son frère.

Je citerai encore un incident. Plusieurs mois avant mon arrivée à Chinchow, la dame docteur de l'hôpital de la Mission s'était aperçue tout à coup qu'une grande quantité de médicaments coûteux disparaissaient presque sous ses yeux. Elle appela son assistante et lui montrant la pharmacie, lui dit : « Vous et moi sommes les seules qui ayons les clefs de cette chambre. Une quantité de médicaments ont disparu. Pouvez-vous me dire pourquoi ? ».

« Quoi ! cria la jeune fille, fort en colère, vous m'accusez d'être une voleuse ? » Et elle quitta la mission, donnant l'impression que son amour-propre ne pouvait supporter l'injustice qui lui avait été faite. Cette histoire fut bientôt connue : la jeune fille avait volé les médicaments sur les instances de son père, vieux rétrograde, docteur renommé dans la ville, qui s'était attiré une grande clientèle en publiant qu'il ne donnait que de coûteuses drogues étrangères.

Pendant les réunions, chaque jour, un message fut envoyé à la jeune fille pour lui dire que ses amis priaient pour elle et l'invitaient à venir. Elle ne vint que le dernier jour. On me la montra le matin. Je fus tout de suite frappé par son maintien, par la force de caractère empreinte sur son visage. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans. Pendant toute la réunion, elle se tint droite, froide, avec un air de défi, comme pour dire : « J'ai une volonté, moi, dites ce que vous voudrez, je ne confesserai rien » !

À midi, les missionnaires prièrent spécialement pour que le Seigneur ramenât la jeune fille l'après-midi. Quand j'entrai dans la chapelle pour commencer la réunion, elle était assise au premier rang. À la moitié de mon allocution, elle baissa la tête et ses larmes coulèrent. Quand les prières commencèrent, les hommes monopolisaient la réunion. Je sentis qu'il fallait absolument donner l'occasion à cette jeune fille de se débarrasser du fardeau qui l'accablait.

J'annonçai un cantique. Puis, quand il fut fini, je dis aux messieurs : « Soyez patients, frères, et laissez nos sœurs prier pendant un moment ».

La jeune fille se leva et fit face à l'auditoire : « J'ai beaucoup à confesser dit-elle, mais je ne suis pas digne de le faire debout, permettez-moi de m'agenouiller. » Elle se mit à

genoux sur l'estrade, et raconta sa triste histoire. Deux mois plus tard, j'appris sa mort. Une maladie intérieure avait sapé ses forces et finalement l'emporta. Quelle tragédie t'eût été, si cette jeune fille avait résisté au Saint-Esprit et était allée devant Dieu avec ce péché sur la conscience !

Le docteur Walter Phillips, qui était à deux des réunions de Chinchow, écrit : « C'est à Chinchow que je fus mis en contact, pour la première fois, avec le Réveil. Les réunions duraient depuis une semaine ; j'étais donc au cœur de la série, sans préparation, et pour être franc, avec un préjugé ancré contre l'hystérie religieuse sous toutes ses formes. Mon jugement est donc sans parti pris.

« Dès qu'on entrait dans l'église, on avait conscience de quelque chose d'extraordinaire. Elle était bondée. L'attention de tous était respectueuse, intense. Le chant était vibrant d'une joie et d'une force nouvelles... Les gens s'agenouillaient pour prier, d'abord en silence ; puis ici et là, quelqu'un commençait à haute voix. Ces voix augmentaient de volume, s'unissant dans une supplication générale, qui s'élevait comme le mugissement puissant de la mer, et allait en s'affaiblissant jusqu'à n'être plus qu'un bruit de larmes. Je compris alors pourquoi le plancher était humide, il était mouillé de larmes ! L'air semblait électrisé — je parle très sérieusement — et d'étranges frémissements me parcouraient le corps.

« Et voici qu'au-dessus du bruit des sanglots, une voix entrecoupée, brisée, s'élevait : un homme se confessait publiquement. Aucune parole ne peut décrire la terreur, la crainte, la pitié que ces confessions faisaient naître. On n'était pas tant choqué par l'énormité des péchés, ou par les profondeurs d'indignité qu'ils découvraient, que par l'agonie du pénitent, par ses cris et ses gémissements, par sa voix brisée de sanglots. On était ému aux larmes en voyant des hommes se lever comme malgré eux, et, semblait-il, obligés coûte que coûte de mettre leur cœur à nu. Je n'ai jamais expérimenté quelque chose de plus émouvant, de plus éprouvant pour les nerfs, que le spectacle de ces âmes mises à nu devant leurs semblables.

« Cela continuait ainsi pendant des heures et des heures jusqu'à ce que la tension devînt presque insupportable. Ici, un gros et robuste fermier se roulant par terre, cognant sa tête sur le plancher en gémissant sans cesse : « Seigneur ! Seigneur ! ». Là, une femme tremblante dont la voix est à peine un soupir ; là encore, un petit écolier qui, les larmes coulant sur ses joues barbouillées, sanglote : « Je n'aime pas mes ennemis. La semaine dernière j'ai volé deux sous à mon maître. Je nie bats toujours et je jure. Je supplie le pasteur, les anciens et les diacres de prier pour moi ». Puis de nouveau les voix en prière augmentaient de volume et ressemblaient au son puissant et profond d'un grand orgue. Chaque fois que la prière diminuait, l'oreille percevait un murmure monotone de pleurs, et de supplications angoissées, d'hommes et de femmes qui, oubliant leur entourage, luttèrent pour obtenir la paix... ».

La communauté chrétienne de Shinminfu avait été terriblement persécutée pendant la révolte des Boxers. Cinquante-trois chrétiens avaient subi le martyre. Leurs parents et amis, après que la révolte eut été vaincue, firent une liste de tous ceux qui avaient



participé au massacre des leurs ; cette liste contenait 50 noms. Ils espéraient qu'un jour ils auraient l'occasion de tirer d'eux une vengeance terrible.

Dans notre série, le point culminant arriva le quatrième jour. J'eus une fois de plus l'impression que j'assistais à une scène de jugement.

Au bout de trois heures, je prononçai la prière de clôture. Immédiatement des cris partirent de tous côtés : « Non, non, ayez pitié de nous. Continuez. Nous ne dormons plus depuis plusieurs jours et il en sera de même ce soir si nous n'avons pas l'occasion de nous débarrasser de nos péchés ».

Je demandai à une dame missionnaire de prendre à part, dans une autre salle, les femmes et les jeunes filles, et de continuer la réunion avec elles.

Tandis qu'elles parlaient, l'un des évangélistes vint s'agenouiller sur l'estrade. Il confessa plusieurs péchés avec sincérité, mais cependant son fardeau ne semblait pas ôté. Je lui dis : « Puisque vous avez confessé vos péchés, Dieu est fidèle et juste pour vous les pardonner et pour vous purifier de toute iniquité. Allez en paix ». — « Mais il me reste le pire à confesser, s'écria-t-il, je ne veux pas pardonner. — Alors, naturellement, Dieu ne peut pas vous pardonner non plus. — Mais il est humainement impossible que je pardonne, continua-t-il. L'année des Boxers, un homme a tué mon père, et depuis lors j'ai senti que mon devoir était de venger cette mort. L'autre jour, un de mes amis m'a écrit : « Où est votre piété filiale Votre père a été massacré, et vous vivez sans le venger. Vous êtes indigne d'être mon ami ». Je ne veux pas pardonner à cet homme, il faut que je le détruise ». — « Mors, répliquai-je, la Parole de Dieu est explicite ; vous ne pouvez être pardonné ». Il ne répliqua rien, mais resta agenouillé et pleurant.

Alors un étudiant se leva et dit : « En 1900, les Boxers vinrent chez nous et tuèrent mon père.

Depuis ce temps, j'ai senti que je devais grandir pour venger ce crime. Mais ces jours derniers le Saint-Esprit m'a rendu si malheureux que j'ai perdu le manger et le boire. Je sais qu'il me presse de pardonner aux meurtriers pour l'amour de Jésus. Priez pour moi ». Un autre jeune homme se leva et nous dit que les Boxers avaient tué son père, sa mère et son frère aîné. Neuf jeunes gens racontèrent à peu près la même tragique histoire. Mais tous confessèrent qu'ils étaient affreusement malheureux, et nous demandaient, pour que Dieu leur fit la grâce de pouvoir pardonner, le secours de nos prières.

Après le départ des femmes, la réunion dura encore deux heures et demie. Le flot des confessions ne s'arrêtait pas. Pendant tout ce temps, l'évangéliste du début était toujours à genoux sur l'estrade. À la fin de la réunion, il se leva et regarda l'auditoire. Ses traits étaient tirés, son expression hagarde. « Je suis décidé cria-t-il, je n'aurai aucun repos jusqu'à ce que j'aie tué l'assassin de mon père ».

Je pensais que je ne le reverrais plus. Mais le lendemain matin, en entrant dans la salle, il était debout près de l'estrade, la figure rayonnante. Il me demanda la permission de dire quelques mots avant mon discours et se tournant vers les jeunes gens il dit : «

Est-ce que les garçons qui hier soir ont demandé la grâce de pardonner les meurtriers de leurs bien-aimés, veulent bien s'avancer au premier rang ? » Les neuf jeunes gens vinrent s'asseoir devant l'estrade. « J'ai entendu votre confession hier soir, leur dit-il, vous nous disiez que vous étiez prêts à pardonner ceux qui ont tué vos bien-aimés. Vous m'avez entendu ensuite, moi, l'un de vos conducteurs, déclarer que je ne pouvais pas pardonner et que je me vengerai du meurtrier de mon père. En rentrant chez moi, j'ai réfléchi que le Diable allait profiter de mon exemple et vous exposer, mes chers garçons, à la risée de tous. Les gens diraient que vous êtes trop jeunes pour savoir ce que vous voulez; ils parleraient ensuite de moi, comme de quelqu'un d'intelligent, ayant de la volonté et ne croyant pas à cette sottise : le pardon de nos ennemis. Alors, pour que le Diable ne vous trompe pas, j'ai acheté ces neufs livres de cantiques pour vous les offrir. Chaque fois que vous les ouvrirez pour chanter les louanges de Dieu, vous vous souviendrez de moi, de l'évangéliste qui a reçu de Dieu la grâce de pardonner au meurtrier de son père ».

Après cela la liste dressée par les chrétiens des 250 personnes sur lesquelles devait s'exercer leur vengeance, fut apportée. On la déchira, et l'on en piétina les morceaux.

Un des missionnaires m'avait dit à Moukden, après y avoir vu les miracles de Dieu : « Nous avons été bénis ici, mais j'ai bien peur que le Seigneur ne puisse pas faire grand-chose à Newchwang. L'Église y est tellement morte qu'il ne reste plus qu'à l'enterrer ».

Je lui répondis : « Vous avez vu de vos yeux la puissance de Dieu ; demandez au Seigneur qu'Il ait pitié de Newchwang ».

Après ma mission à Liaoyang, j'entendis la même histoire. Les missionnaires me dirent : « Nous bénissons Dieu de ce qu'Il a fait ici, mais n'espérez rien de pareil pour Newchwang. L'Église est trop morte pour être réveillée ». Je répondis encore : « Vous avez vu Dieu à l'œuvre. Priez pour cette ville ! »

Les mêmes avertissements me furent donnés à Kwangning, Chinchow et Shinminfu. L'état de Newchwang était désespéré ; il n'y avait plus rien à faire. Un missionnaire de Kwangning, Monsieur Hunter, était parti en avance à Newchwang pour y faire des réunions de prières préparatoires. Dès que j'eus l'occasion de lui parler le soir de mon arrivée, je vis qu'il était débordant de joie ! « Imaginez ce qui est arrivé aujourd'hui à la réunion de prière », me dit-il. « Une femme qui, pour sauver sa vie, avait renié son Sauveur en 1900, a été saisie par l'Esprit et brisée par le repentir. Elle a demandé à Dieu la grâce de lui donner une autre occasion de Lui offrir sa vie. Un chrétien, entrepreneur en bâtiments, confessa en pleurant qu'il avait volé un de ses clients, par un contrat malhonnête, d'une somme de dix mille francs qu'il allait restituer le jour même ».

Mes réunions commencèrent le lendemain matin. En montant sur l'estrade, je fis comme d'habitude, en baissant la tête, une courte prière mentale. Quand je regardai l'auditoire, je vis que chaque homme, chaque femme, chaque enfant, semblait être dans les affres du jugement. Les pleurs coulaient, des confessions de toutes sortes montaient à Dieu. Quelle était l'explication de ce phénomène ? Car enfin tout ceci se passait dans l'Église considérée comme morte et dont on n'espérait plus rien. Sans une

parole, sans un chant, sans une prière en public, l'œuvre du Saint-Esprit s'était faite. L'explication ? C'est que Dieu exauçait les prières de ses enfants qui à Moukden, à Liaoyang et ailleurs, avaient eu la vision de ce que Dieu pouvait faire pour leur pauvre sœur, l'Église de Newchwang.

## Chapitre V – Repentance et confession dans le Shansi

La province de Shansi a été appelée « la martyre de la Chine ». Elle était en 1900 sous la domination du plus infâme des gouverneurs : Yu Hsien (dont le fils, plus tard, se convertit). Pendant les persécutions par les Boxers, il dépassa en cruauté tous les autres fonctionnaires. Dans sa seule province, plus de cent missionnaires, sans compter de nombreux chrétiens indigènes, furent martyrisés et mis à mort.

Il y a quelques années, je m'entretenais à Ho-nan avec un intellectuel chinois éminent, de la province de Shansi. Il semblait très près du royaume de Dieu : « Je suis convaincu, me disait-il, les larmes aux yeux, que pour nous, pécheurs, il n'y a de salut qu'en Jésus Christ ». Il me raconta qu'il avait été amené à sonder les Écritures ayant été témoin du terrible massacre qui avait eu lieu à la résidence du gouverneur en 1900. Il était dans la cour, quand soixante missionnaires environ y furent brutalement amenés et parqués, attendant leur exécution. « Ce qui m'impressionna le plus, me dit-il, ce fut leur intrépidité extraordinaire. Aucune panique, aucun appel à la pitié : catholiques et protestants attendaient la mort dans un calme parfait.

« Un peu avant le massacre, une enfant toute blonde, d'environ treize ans, s'avança jusque devant le gouverneur : « Pourquoi voulez-vous nous tuer ? » demanda-t-elle d'une voix si perçante, qu'elle était entendue dans toute l'immense cour. « Est-ce que nos docteurs ne sont pas venus de pays lointains sacrifier leurs vies pour sauver les vôtres ? Dés maladies incurables ont été guéries, des aveugles ont recouvré la vue, la joie et le bonheur ont été rendus à des milliers de vos foyers, grâce aux guérisons faites par nos docteurs. Est-ce à cause de ces bienfaits-là que vous nous tuez ? » Le gouverneur avait baissé la tête ; il n'avait rien à répondre. Elle continua : « Gouverneur, vous parlez beaucoup de piété filiale. Vous proclamez que parmi les cent vertus nécessaires, la piété filiale a la première place. Vous avez cependant des centaines de jeunes gens dans cette province qui sont esclaves de l'opium et du jeu. Peuvent-ils exercer leur piété filiale ? Peuvent-ils aimer leurs parents et leur obéir ? Nos missionnaires sont venus de l'étranger, ils leur ont prêché Jésus, et Jésus les a sauvés, leur a donné le pouvoir de vivre honnêtement, d'aimer leurs parents, de leur obéir. Est-ce pour ce bienfait-là que vous nous tuez ? »

« La figure du gouverneur était contractée. Chaque mot semblait le toucher au vif. Ce courageux discours était plus qu'un plaidoyer, c'était un réquisitoire. La jeune fille était le juge, et le gouverneur, l'accusé. Mais le drame ne dura qu'un court instant. Un soldat, près de l'enfant, la saisit par les cheveux et d'un seul coup de sabre lui trancha la tête. Ce fut le signal du massacre ».

« Je vis tuer cinquante-neuf hommes, femmes et enfants cet après-midi-là, continua le lettré. Chacun de ces visages, à l'instant même de la mort, avait un sourire paisible. Je vis une dame parler gaîment à un petit garçon qui se cramponnait à sa main. Son tour vint ; son corps tomba sur les pavés. Le garçonnet, sans un sanglot, sans une larme, se tint debout, sa main toujours serrée dans celle de sa mère. Mais un coup de sabre eut

vite fait de coucher son petit corps mutilé à côté de celui de sa mère. Est-il étonnant qu'un tel héroïsme m'ait conduit à sonder les Écritures, et m'ait obligé à croire que la Bible est la Parole même de Dieu? ».

En pensant à ces faits, on comprendra peut-être que j'arrivai à Taiyuan, à l'automne de 1908, avec un sentiment de respect. Le sang des martyrs qui y avait coulé huit ans auparavant me rendait ce sol sacré. Il est merveilleux de voir avec quelle puissance le Saint-Esprit travailla à ce moment-là dans l'Église de Taiyuan. Sa présence était si évidente qu'il était fréquent d'entendre les gens dans les rues se dire l'un à l'autre qu'« un nouveau Jésus » était arrivé. Leur raison de parler ainsi, était que, depuis plusieurs années, les chrétiens trichaient et se querellaient avec leurs voisins ; quelques-uns même injuriaient leurs parents et battaient leurs femmes. Il semblait que l'« ancien Jésus » fût trop vieux, ou qu'il eût perdu sa puissance. Mais ce « nouveau Jésus », semblait-il, faisait des choses merveilleuses. Tous ces vieux rétrogrades se levaient devant toute l'Église, confessaient leurs péchés, allaient trouver leurs voisins païens, leur payaient ce qu'ils leur devaient, et leur demandaient pardon pour tout le tort qu'ils leur avaient causé. Mais ce qui surprenait le plus, c'était de voir des maris s'humilier devant leurs femmes, en leur demandant pardon de les avoir maltraitées. C'est ainsi que le Réveil convainquit les païens que le Dieu vivant avait visité son peuple.

Mon programme de réunions pour le Shanti ne me donnait qu'un jour à Hsichow. Il semblait impossible qu'en un temps si court, un mouvement profond pût se produire. On m'avait prévenu que l'Église de Hsichow avait de graves interdits. La femme d'un des professeurs principaux de l'école missionnaire avait un caractère indomptable. Peu avant mon arrivée, dans un accès terrible de colère, elle était devenue aveugle. Ses querelles incessantes causaient des difficultés de tous côtés. Les missionnaires, cependant, savaient que s'ils la reprenaient, elle irait dans la rue, à la mode chinoise, et dirait tout haut du mal d'eux à tous les passants. Ils la laissaient donc tranquille.

Cependant, la difficulté la plus grave venait d'un certain M. Kuo, qui, depuis plusieurs années, était un des membres les plus influents de l'Église. Pendant la révolte des Boxers, en 1900, il avait été d'une bravoure exceptionnelle, ayant fait beaucoup pour reconforter et fortifier ses frères en Christ, pendant tous ces mois de terrible persécution.

Après la prise de Pékin par les Alliés et la fuite de l'impératrice douairière à Sianfu, les fonctionnaires eurent peur des conséquences de leurs actes, et essayèrent de réparer le mal qu'ils avaient accumulé sur la tête des infortunés chrétiens. Le mandarin du district avait souvent fait venir M. Kuo chez lui pour le consulter. Les deux hommes se lièrent. Le mandarin invitait le chrétien à souper, et il le faisait boire. M. Kuo revint même plusieurs fois de chez son ami absolument ivre, à peine capable de tituber jusqu'à la maison. Une fois, il revint dans un tel état d'ébriété qu'il battit sa femme. Les missionnaires crurent de leur devoir de le reprendre. Il se mit en colère et quitta l'Église, emmenant avec lui la moitié des membres.

En arrivant à Hsichow, j'envoyai un mot à Monsieur Kuo, lui disant que j'avais entendu parler de son héroïsme pendant la révolte des Boxers.

Je le priai de venir aux réunions le surlendemain, car ce serait la seule occasion que j'aurais de le voir. Le matin suivant, on me le montra. Il revint l'après-midi. Le texte que le Saint-Esprit m'avait mis au cœur était : « Ôtez la pierre ». Monsieur Kuo écouta la moitié du discours sans broncher, mais tout à coup, quelque chose sembla le toucher ; ses larmes commencèrent à couler, et sa tête se courba. Mon discours achevé, la réunion de prière commença. Les premières requêtes étaient les plus banales et les plus mortes que je n'aie jamais entendues. Il faisait exceptionnellement chaud, et nous étions tous en nage. Beaucoup plus de bébés qu'à l'ordinaire étaient dans la salle, et ils semblaient tous s'égosiller à crier. Dans une cour voisine, un chien hurlait comme si on l'écartelait. Il semblait difficile de croire que le Saint-Esprit pût travailler dans de telles circonstances. Cependant, plusieurs missionnaires et moi priions intérieurement que, d'une façon quelconque, l'Esprit montrât sa puissance cet après-midi-là.

Monsieur Kuo se leva pour prier. Immédiatement, tous les bébés semblèrent s'être endormis, le chien se tut et nous oubliâmes qu'il faisait chaud. Tandis qu'il parlait, la voix coupée de sanglots, confessant son péché, un silence de mort régnait dans l'assemblée. Tandis qu'il achevait sa prière, de toutes parts on entendait le bruit de sanglots étouffés. Puis, une femme, à l'arrière, commença à prier ; sa figure pâle, mouillée de larmes, montrait que l'Esprit avait sondé les profondeurs de son cœur. Elle s'humilia en sanglotant de son affreux caractère et du mal que, par lui, elle avait fait à l'œuvre de Dieu. C'était la femme de l'instituteur.

Après le culte, Monsieur Kuo et moi descendions la rue. « Je ne sais pas, me dit-il, comment expliquer ce qui m'est arrivé cet après-midi. Tout d'un coup, je sentis comme un feu intérieur qui m'aurait consumé, si je n'avais pas confessé immédiatement mes péchés, et si je n'avais pas fait ma paix avec Dieu ».

« Ma parole n'est-elle pas comme un feu ? dit l'Éternel » (Jérémie 23-29).

En arrivant à Chuwuhsien, j'y trouvai les missionnaires et les principaux conducteurs des Églises de trois provinces. Il y avait là les représentants de vingt-et-une stations. Tous étaient dans l'expectative. La principale missionnaire à Chuwu. Mademoiselle Stelman, me dit : « Nous avons prié jusqu'à épuisement pour le Réveil. Si Dieu ne l'envoie pas, je ne vois vraiment pas comment nous pourrions continuer à prier. Nous avons plaidé toutes les promesses faites à la prière dans la Bible ».

Je n'avais que quatre jours à donner. Nous mîmes devant le Seigneur notre ardent désir, et lui demandâmes d'agir rapidement.

Ma première allocution avait comme sujet : Ce que Dieu a fait pour ses enfants à Chinchow, en Mandchourie ».

Mon discours était à peine commencé que déjà les larmes coulaient et les têtes se courbaient ; la conviction du péché faisait son œuvre. Dans la réunion de prières qui suivit immédiatement, tous ceux qui prièrent s'humilièrent profondément. Le mouvement ainsi commencé continua pendant les quatre jours. Toutes sortes de péchés furent confessés et abandonnés. Le juge du district, sa curiosité ayant été éveillée par ce qu'il avait entendu raconter, se mit en civil pour assister à une réunion. Il entendit confesser des meurtres, des vols, des crimes de toute espèce. Il était confond

d'étonnement, car, dit-il plus tard, il aurait fallu qu'il fit battre ces gens presque à mort avant qu'ils fissent devant lui de pareils aveux.

Parfois, bien que la réunion eût duré trois heures, et plus, les gens rentraient chez eux et s'en-fermaient pour prier encore. Si on se promenait le soir dans l'enceinte du domaine de la Mission, on rencontrait de petits groupes qui priaient. Le matin avant l'aube, il y en avait déjà.

Dans l'ardeur et l'importunité de leurs prières les chrétiens de Chuwu me faisaient penser aux Coréens que j'avais entendus à Pingyang.

Un jour, un ancien qui, peu de temps auparavant, avait été rayé de l'Église, vint à une réunion. Quand les autorités chinoises payèrent aux chrétiens des indemnités pour les pertes qu'ils avaient subies en 1900, lors de la révolte des Boxers, cet homme déclara qu'on lui avait fait perdre 5 000 taels. Un diacre qui le connaissait bien, dit qu'il en avait perdu tout au plus 4 .000. Le magistrat lui en accorda 1.500. Cet interdit l'entraîna de plus en plus bas. Quand j'arrivai à Chuwu, lui et sa femme étaient devenus des fumeurs d'opium.

Cet ex-ancien assista à une réunion où les gens priaient avec larmes pour son retour au bercail. C'étaient les prières les plus émouvantes que j'eusse entendues depuis longtemps. Je me demandais comment cet homme pouvait y résister. Soudain, il se leva, vomit les plus basses injures, et quitta l'Église dans une colère noire. Je n'entendis plus jamais parler de lui.

Après mon départ de Chuwu, le directeur du pensionnat missionnaire de garçons, qui avait été fortement influencé par ma mission, prit l'habitude de se lever chaque matin bien avant l'aube pour prier. Les élèves se joignirent à lui. Il le fit pendant une vingtaine de jours, jusqu'à ce qu'un matin, le Saint-Esprit descendit sur eux. Les querelles furent réglées des objets volés furent restitués. Un garçon qui avait, peu auparavant, cruellement battu le chien d'un voisin, alla s'accuser et s'excuser. Un autre avait volé un poulet ; il confessa son larcin et pava le dommage.

Quand j'étais à Chuwu, le pensionnat de Files était encore en vacances. Parmi mes auditrices, j'avais cependant les institutrices ; elles furent parmi les plus profondément travaillées par le Saint-Esprit. Dès la rentrée des classes, elles racontèrent au premier culte quotidien ce qui s'était passé pendant ma visite. Les jeunes filles supplièrent qu'on leur accordât un jour de jeûne et de prières pour obtenir, elles aussi, la bénédiction. Les institutrices en référèrent à miss Stelman, qui répondit : « Attendez un jour ou deux et nous en ferons un sujet de prière ».

Le matin suivant, pendant le culte, l'Esprit tomba sur l'assemblée et ce fut bien tard dans l'après-midi que cette réunion extraordinaire prit fin.

Le fameux pasteur Hsi, dont la biographie a parti en plusieurs langues, était pasteur à Hungtunghsien. Il y exerça pendant plusieurs années un ministère grandement béni. Mais après sa mort, un certain Hsu lui succéda, qui avait des idées avancées. Il voulut que son Église fût célèbre dans toute la province. Il ne devait pas y avoir de pauvres parmi ses membres. Il disait aux fermiers : « Le Seigneur vous a donné une terre très

fertile. Je vous conseille de cesser la culture du blé ; elle ne rapporte pas assez ; plantez de l'opium ! Comme chrétiens, naturellement, vous n'en fumerez pas ; mais puisque c'est une denrée qui est très demandée, pourquoi n'en profiteriez-vous pas ? De plus, en produisant de l'opium, vous deviendrez riches, et l'Église prospérera ».

Ce qu'un homme sème, il le récolte ! Les membres suivirent les conseils de leur pasteur, et le résultat fatal fut qu'au bout de quelques années plusieurs étaient devenus esclaves de l'horrible drogue. Mais ce ne fut pas tout. Sous la direction du pasteur Hsu, l'Église fonda une boutique de change dans la ville. Elle prospéra. Mais les directeurs voulurent s'enrichir trop vite. Ils écouèrent de la fausse monnaie. Ce fut la banqueroute et la faillite totale de la réputation de l'Église, déjà bien compromise.

Ce dernier scandale lassa définitivement la patience des missionnaires. Le pasteur Hsu fut destitué, et tous les fumeurs d'opium furent rayés des registres de l'Église.

Pendant les quelques jours que je passai à Hungtung, l'Esprit consumant était spécialement à l'œuvre. Des péchés cachés étaient mis en lumière. Un jour, tandis que les gens priaient, et qu'une atmosphère spirituelle extraordinaire remplissait l'Église, un missionnaire assis à mon côté me dit à l'oreille, que l'ex-pasteur venait d'entrer. Dès ce moment-là, tout sentiment de la présence de Dieu disparut. Le Diable en personne semblait diriger la réunion. Cela dura une demi-heure ; puis l'homme sortit et aussitôt les hommes et les femmes recommencèrent à prier, le sentiment de la présence de Dieu nous remplit à nouveau.

Je raconte ce fait frappant pour montrer quel obstacle formidable peut être la présence d'un pasteur ou d'un homme influent qui ne se repent pas et qui s'endurcit dans le mal.



## Chapitre VI – Une pluie de bénédictions sur Changthefu

Il est facile de s'imaginer avec quel sentiment de joyeuse attente je rentrais dans ma propre station missionnaire, après ma visite en Corée, pendant l'été de 1907. Dès le lendemain matin, je racontai mes expériences. Les évangélistes et les diacres chinois m'entourèrent après le culte et me supplièrent d'organiser immédiatement une semaine de services spéciaux. On demanda l'avis de mes collègues européens. Oui, nous pouvions faire ces réunions si nous le voulions, mais il ne fallait pas que cela dérangeât le programme habituel de la semaine. Les écoles missionnaires ne seraient certainement pas fermées pour permettre aux élèves de suivre les réunions. Mais l'appui chaleureux des collaborateurs chinois compensa, et au-delà, l'indifférence que je rencontrais ailleurs. Je me remémore souvent les jours bénis que je passai avec mes chers Chinois.

Les réunions se terminèrent un samedi. Le lendemain, au culte du matin, je sentis en parlant à l'auditoire, que je m'adressais à un mur de pierre. J'interrompis mon discours au beau milieu et je leur dis : « L'action de l'Esprit de Dieu est empêchée. Il est inutile que je continue à parler. Est-ce que quelques frères voudraient prier ? » Quelques prières suivirent, mais sans puissance spirituelle. « Arrêtez, criai-je, il y a clairement ici quelqu'un qui empêche Dieu d'agir ». Je prononçai la bénédiction finale et terminai la réunion.

Pendant les mois qui suivirent, l'attitude de mes collègues subit un changement. Ils ne pouvaient plus se dissimuler que l'état spirituel de la station était au plus bas. L'internat des garçons, spécialement, donnait les plus grandes inquiétudes. On ne pouvait y maintenir aucune discipline. Quelques-uns des aînés s'étaient sauvés. D'autres en secret complotaient de suivre leur exemple. Les missionnaires en étaient arrivés à la conclusion que si quelque chose ne venait pas transformer le caractère des élèves, il faudrait fermer l'école. Au printemps de 1908, je fus prié de faire une série de réunions, et cette fois, avec le plein appui de mes collègues.

En Mandchourie et ailleurs, on m'avait souvent posé cette question : « Croyez-vous que vous verrez les mêmes manifestations du Saint-Esprit dans le Honan, où l'on connaît vos faiblesses et vos défauts, que là où vous êtes un inconnu ? » Il était difficile de répondre à cette question. À mesure que le moment des réunions approchait, j'étais de plus en plus tourmenté. Le jour de la première réunion, de très bon matin, je marchais fébrilement de long en large dans ma chambre, l'esprit en tumulte. J'avais souvent entendu parler de gens qui prenaient la Bible et l'ouvraient au hasard, pour y trouver un texte qui calmerait leur crainte ou, leur donnerait un conseil. Ce n'était pas mon habitude. Cependant, ce matin-là, je sentais comme jamais auparavant, le besoin de la lumière divine pour fortifier ma foi chancelante. Je pris ma Bible ; elle sembla s'ouvrir d'elle-même. Mes yeux s'arrêtèrent sur ces paroles : « Mon Nom sera grand parmi les nations » (Malachie 1.11). C'était clairement la réponse voulue, elle raffermi ma foi. Cependant, au bout d'un moment, un doute me vint. Il était évident que : « les nations »

comprenaient le Honan mais est-ce que je n'allais pas trop loin en m'imaginant que c'était aussi pour ma propre station de Changteh ? Je repris ma Bible, et, chose extraordinaire, elle s'ouvrit au même endroit. Cette fois mes yeux lurent les paroles suivantes : « et *en tout lieu* ». Cela veut dire ma station, me dis-je. J'eus la conviction que Dieu allait remuer Changteh.

Je n'avais qu'à me louer de la manière dont mes collègues avait organisé la série de réunions. Quant aux collaborateurs chinois, ils me soutenaient avec plus d'enthousiasme si possible que la première fois. Sentant que l'église qui ne contenait que six cents sièges, serait trop petite, ils avaient, de leur propre initiative, érigé dans la cour voisine une grande tente faites de nattes. Des chrétiens de tout le pays étaient venus ; les écoles avaient été fermées, et même dans l'hôpital, on s'était arrangé pour que le plus d'employés possible pussent assister aux réunions. Des missionnaires, des évangélistes chinois étaient venus de très loin.

Dès le début, Dieu indiqua qu'Il avait choisi Changteh pour un baptême spécial du Saint-Esprit. Le deuxième jour, il y eut un grand nombre de confessions. Parmi ceux dont la conscience fut remuée était Monsieur Fan, lettré renommé, professeur à l'internat des filles. Ce soir-là, à la réunion de prière, des missionnaires, — deux dames — qui ne s'étaient pas parlé depuis longtemps, se réconcilièrent. La directrice de l'école des filles confessa des péchés qui, lui semblait-il, entravaient l'œuvre de Dieu.

En allant à la réunion du soir, nous passâmes devant l'internat des filles ; il nous sembla que toutes ces enfants priaient et confessaient leurs péchés en même temps.

Le sentiment de la présence de Dieu augmenta les deux jours suivants. Le soir du quatrième jour, le président de la réunion de prières était un évangéliste chinois, Monsieur Hu. Il commença en nous disant : « Je ne peux présider sans d'abord vous confesser mes fautes. Quand j'ai entendu parler du Réveil en Mandchourie, j'ai dit aux autres évangélistes : « Ce n'est pas l'œuvre du Saint-Esprit. Monsieur Goforth a une manière à lui d'agir sur son auditoire par une sorte de puissance hypnotique. Mais je vous assure que quand il viendra à Changteh, il aura à faire à Hu Feng Hua, un homme qui a sa tête sur ses épaules et de la volonté. L'hypnotisme n'aura sur lui aucun pouvoir.

« Le deuxième matin, continua-t-il, quand je vis le professeur Fan, un licencié de mon propre village, abîmé dans la poussière, pleurant comme un enfant, confessant ses péchés, je fus plus dégoûté que jamais. Je m'affirmai à moi-même que cela ne pouvait être l'œuvre de l'Esprit de Dieu ; c'était simplement de la flagornerie à l'égard des étrangers. À mesure que le temps passait, mon mépris et mon indignation augmentaient. Quels « faiblards », ils étaient tous, pour se laisser aller ainsi ! Le troisième jour, comme le mouvement augmentait d'intensité, et que les gens semblaient être entraînés en dépit d'eux-mêmes, je commençai à être troublé. Petit à petit ce doute se précisa : « Et si je me trompais ? Si vraiment je m'opposais à Dieu ? La nuit dernière, j'ai à peine fermé l'œil, et ce matin j'étais comme un dément ! Au lieu de venir à la réunion, je suis allé dans les champs, à l'aventure. Mon tourment d'esprit devenait de plus en plus angoissant. Je revins, et allai dans la sacristie. L'évangéliste Cheng y

était: « Qu'est-ce qui m'arrive ? lui dis-je, est-ce que je perds la raison ? — Non, me répondit-il, mais agenouillez-vous et vous découvrirez bientôt la cause de votre état ». Tandis qu'il priait, mon cœur se brisa, je pleurai comme un enfant. Je compris que je m'étais opposé à Dieu le Saint-Esprit ».

J'avais espéré qu'après une telle confession, nous verrions de grandes choses. À mon grand désappointement; ce fut un membre d'Église quelconque, et dont la vie avait été loin d'être régulière, qui se leva pour prier. Cependant je découvris vite que Dieu avait choisi cet humble instrument pour faire son œuvre ce soir-là. (J'avais appris, sans vouloir le croire, que cette même après-midi, il avait été brisé par le Saint-Esprit et avait fait une confession des plus émouvantes). Il pleurait. Il semblait avoir une vision du Sauveur. « Quoi ! Seigneur, disait-il, tu es là à la porte, frappant patiemment ! Cela est inconcevable ! Ce temple (il voulait dire son âme) est ta propriété. Tu l'as acheté. Tu as donné ta vie pour le racheter. Si l'on te laisse à la porte, c'est qu'il y a quelqu'un à l'intérieur qui t'est préféré ». Il continua ainsi pendant plusieurs minutes, et tandis qu'il priait, des cœurs, ici et là, se fondaient dans la repentance. Je n'ai jamais entendu une prière qui semblât plus réellement inspirée.

Soudain, à mon grand désappointement, il s'arrêta et s'assit. J'étais convaincu qu'il n'avait pas achevé son travail. Au bout de dix minutes il se releva. C'était la même vision, mais maintenant son être entier semblait être en extase. « Quoi ! Seigneur ! disait-il, tu es encore dehors, à la porte ? Toi qui es le Seigneur des seigneurs ! Une parole de ta bouche nous balayerait du globe, nous misérables pécheurs ; est-il possible que nous te bravions encore et que nous t'empêchions d'entrer dans ton propre temple ? » À ces mots, l'auditoire céda et fondit comme de la cire.

Le cinquième jour, il y eut tant de prières et de confessions que j'eus à peine le temps de faire mon allocution. Une des confessions les plus saisissantes fut celle du directeur de l'école des garçons. Nous l'avions toujours cru presque parfait. Cependant, devant ce grand auditoire, qui comprenait ses propres élèves, il fit une confession des plus humbles et des plus complètes. Le même soir, le feu du Réveil avait embrasé son École.

Tandis que les réunions continuaient, ceux qui avaient été réveillés retournaient à leur village pour persuader à leurs parents et leurs amis de revenir avec eux à Changteh, car, ajoutaient-ils, « l'Esprit de Dieu est arrivé ». D'autres, ne pouvant y aller eux-mêmes, envoyaient des messagers pour faire venir leurs familles. Le septième jour, l'Esprit de Dieu agissait avec tant de force que je ne pus donner aucune de mes allocutions.

Il y avait tant de prières et de confessions que les réunions ne duraient jamais moins de trois heures.

Le septième soir, le docteur L., missionnaire, vint sur l'estrade et demanda à dire quelques mots.

Depuis le début de ce mouvement, dit-il, j'ai refusé de croire qu'il était dû au Saint-Esprit et dirigé par lui. J'étais convaincu qu'il venait d'un pouvoir hypnotique que Monsieur Goforth sait exercer sur ses auditeurs. Mais ce que j'ai vu depuis quelques

jours m'oblige à croire, malgré moi, que je me suis trompé. J'attribuais à l'homme ce que Dieu seul peut faire. Je désire déclarer publiquement que je crois de tout mon cœur que ce mouvement est vraiment de Dieu ». Il se tourna alors vers moi et devant tous me demanda pardon. « Je vous ai fait du tort, me dit-il, en imaginant que vous pouviez être poussé par une autre puissance que celle du Saint-Esprit ».

Les nouvelles de ce qui se passait à Changteh s'étant répandues aux alentours, nos auditoires augmentaient constamment. Beaucoup de nouveaux venus étaient saisis par le sentiment du péché presque avant de pénétrer dans le domaine de la Mission. Parfois des gens priaient dans leurs chambres des heures avant le commencement de la réunion. Puis, quand le moment venait, ils confessaient leurs péchés.

Le huitième jour, il me fut de nouveau impossible de faire mon discours à la réunion du matin ; même les écoliers se levaient et confessaient toutes sortes de fautes. C'était trop pour le docteur M. A. (un autre missionnaire). À la fin de la réunion il déclara : « Après ce que j'ai entendu ce matin, il m'est impossible de continuer à prendre part à ces réunions. Cela ne peut être que le Diable qui a fait parler ces garçons. Comment peuvent-ils connaître les péchés dont ils se sont accusés ? Ils ont écouté leurs aînés et ont répété comme des perroquets ». — « Attention, docteur, lui dis-je, ne jugez pas trop vite. Comment pouvons-nous, après tout, sonder la corruption que possède même un cœur d'écolier »

Ce docteur M. devait se charger de la réunion de l'après-midi. Nous eûmes beaucoup de peine à le persuader de le faire. Il entendit plusieurs de ses évangélistes, et d'autres aussi, se lever et raconter combien leur conscience avait été touchée au vif par la confession de ces garçons. Après la réunion, il déclara que cela avait été pour lui une révélation et que jamais plus il n'aurait l'outrecuidance de prétendre juger ce qui peut être l'action de l'Esprit de Dieu.

Notre série devait durer une huitaine, mais tous furent d'avis de la continuer. Pendant ces derniers jours, un certain nombre d'auditeurs qui n'avaient qu'écouté, trouvèrent le feu de l'Esprit trop brûlant pour eux. Ils voulurent y échapper et s'en allèrent. Ils constatèrent combien il est difficile d'échapper à l'action d'un Dieu qui vous cherche. Quelques-uns avaient fait une partie du chemin de retour, quand leur fardeau devint si écrasant qu'ils durent faire volte-face et revenir aux réunions. D'autres rentrèrent chez eux, mais ne trouvant aucun soulagement à leur angoissé, revinrent à Changteh.

Un homme riche, qu'horrifiait la pensée de se confesser en public, était déjà à quelques kilomètres de la ville quand il sentit qu'il était inutile pour lui d'aller plus loin. Il revint, et se tenant au fond de la tente, les joues baignées de larmes, cria : « Pasteur, dois-je attendre jusqu'à ce que tous ceux qui sont devant aient fini ? » Je répondis qu'il était juste que les premiers arrivés fussent entendus les premiers. « Mais, pasteur, continuait-il, j'éclaterai si je ne puis confesser tout de suite, je ne puis attendre ! » — « Dans ce cas, répondis-je, il vaut mieux que nous vous entendions ; les autres patienteront ». La confession eut lieu, comme un torrent qui a fait sauter sa digue.

Souvent, pendant les réunions, de grandes vagues de prière passaient sur l'assemblée. Un auditeur s'écriait : « Priez pour mon annexe, nous sommes si froids, si morts là-bas !

» Un autre racontait que sa mère et son Père était inconvertis, et suppliait l'auditoire de se joindre à lui pour prier pour eux. Immédiatement, des vingtaines de prières montaient vers Dieu. Il semblait que rien ne pût résister à une telle insistance. Quelques Chinois influents avaient déclaré avant la série, qu'ils ne mettraient pas les pieds dans nos réunions. Des prières spéciales avaient été faites en leur faveur. C'est d'eux que vinrent quelques-unes des plus émouvantes confessions de toute la campagne.

Des disputes furent réglées, des torts innombrables furent réparés. Beaucoup confessèrent des péchés grossiers ; la majorité cependant, étaient surtout des péchés d'omission : l'observation du dimanche, la dîme, le témoignage, la lecture de la Bible, l'exemple, la prière de la foi pour leurs parents et amis, tous ces devoirs négligés étaient les sujets de confessions des plus humbles et des plus senties.

Il était remarquable aussi de voir des étrangers venus dans notre enceinte par simple curiosité être amenés à la conviction du péché. Plusieurs furent amenés par l'action impérieuse de l'Esprit à venir se confesser sous la tente et à prendre Jésus pour leur Sauveur.

L'hôpital de la Mission était près de nous. Il y avait dans une des salles un jeune homme dont les deux jambes avaient été coupées par un train. Il lui était impossible d'entendre ma voix ; cependant, au moment où le Saint-Esprit agit avec le plus de force dans la réunion. il fut convaincu de péché et se convertit.

Je ne peux terminer le récit du Réveil à Changteh sans parler de la manière dont Dieu agit avec mon vieil ami Wang Ee de Takwanchwang, un village à quarante kilomètres environ au sud-est de notre station. Il était un de nos plus solides chrétiens. Je ne recevais à mon foyer personne plus fréquemment et plus volontiers que lui. Pendant plusieurs années après sa conversion, la cause du Seigneur avait beaucoup prospéré dans son village. Des pécheurs endurcis s'étaient convertis, et en 1900 il y avait en tout dix-neuf familles de professant. Dans la propre famille de Wang Ee, vingt-huit sur trente s'étaient convertis.

En 1900, vint la révolte des Boxers. Nos collaborateurs nous supplièrent de partir tout de suite. Ils nous affirmèrent que, si nous restions, nous serions tous massacrés ainsi que les chrétiens chinois. Si d'autres part nous pouvions atteindre un endroit sûr, nous attendrions là que la tempête fût apaisée et nous reviendrions reprendre notre activité. Je ne puis raconter ici les épreuves terribles par lesquelles nous passâmes, avant d'arriver sains et saufs à la côte. Les chrétiens du Honan, et parmi eux mes amis de Takwanchwang, subirent de cruelles Persécutions et furent presque entièrement dépouillés.

Quand je revins au printemps de 1902, à Changteh, après la révolte, j'allai en hâte à Takwanchwang. Quelle réunion nous eûmes ! Nous étions tous dans la maison de Wang Ee ; ils me montrèrent leurs cicatrices, je leur montrai les miennes. Puis nous nous mîmes à genoux pour remercier Dieu. Les chrétiens avaient été dépouillés de tout, mais aucun n'avait été tué. Je sentis que des gens à qui Dieu avait fait traverser victorieusement de pareilles épreuves avaient de grandes bénédictions en réserve.

Peu après cette visite, j'eus à m'occuper plus spécialement du nord du district ; un collègue prit la région de Takwanchwang. Ainsi, pendant des années, je n'avais pas eu l'occasion de visiter mon ami Wang Ee, mais lui était souvent venu me voir. Quand je lui demandai des nouvelles de l'œuvre, sa figure s'allongea et il me répondit : « Pas très bien, j'en ai peur. Mais vous ne devez pas me blâmer. L'heure de Dieu n'a pas encore sonné. Quand elle sonnera, Il sauvera les gens de mon village ». Je sentis vaguement que l'interdit était dû à mon ami, mais de quelle façon, je l'ignorais.

Dans l'automne de 1908, quand je vins pour cette série spéciale à Changteh, j'écrivis à Wang Ee, lui demandant comme une grâce spéciale de venir assister à mes réunions. Au service d'ouverture, je le cherchai en vain. Son fils, cependant, était là. Je dis au jeune homme : « J'ai invité spécialement votre père ; pourquoi n'est-il pas venu ? » — « Mon père m'a envoyé à sa place, me répondit-il. Il dit qu'il est vieux, qu'il s'en ira bientôt et il veut que j'apprenne tout ce que je pourrai, de façon à pouvoir lui succéder quand il n'y sera plus ». Le troisième jour, le jeune homme fut fortement remué par le Saint-Esprit. — « Allez chez vous, lui dis-je, et dites à votre père qu'il doit venir, sans quoi il offensera son meilleur ami ».

Le matin suivant, Wang Ee arriva. Ses salutations étaient peu cordiales. — Pourquoi avez-vous renvoyé mon fils ? demanda-t-il avec ressentiment, « il aurait bien plus profité que moi de ces réunions. Il n'y a pas de raison pour ma venue. Je n'ai aucun péché spécial ».

— « Wang Ee, dis-je, je vous demande une chose ; restez ici et voyez si Dieu n'a rien à vous dire ».

Le sixième jour, avant déjeuner, l'évangéliste Ho vint chez moi, très surexcité. « Wang Ee est dans un état terrible, me dit-il. Tard, la nuit dernière, tandis que nous parlions avec quelques évangélistes, il tomba sur le plancher, comme s'il avait reçu un coup de feu. Depuis il ne fait que pleurer et gémir sur ses péchés. Il m'a envoyé pour vous demander de commencer la réunion au plus vite pour qu'il puisse confesser ». Dès que j'eus fini de déjeuner, je me hâtai vers la tente. Wang Ee était déjà devant la porte. Ses joues étaient baignées de larmes. Il était si ému qu'il ne pouvait pas prononcer une parole. Il me saisit par le bras. C'en était trop pour moi, je ne pus retenir mes larmes. Nous entrâmes dans la tente en nous tenant par le bras ; Wang Ee s'agenouilla sur l'estrade. Pendant quelques minutes, les sanglots qui le secouaient l'empêchèrent de parler. Enfin, retrouvant la voix, il dit : « J'ai raconté au pasteur Goforth que les gens de mon village n'étaient pas sauvés parce que l'heure de Dieu n'avait pas sonné. Je lui ai menti. C'est parce que l'heure de Wang Ee n'avait pas sonné ! J'ai péché et contristé le Saint-Esprit. Après 1900, quand les autorités durent m'indemniser pour les pertes que j'avais subies, j'exagérai énormément les chiffres. Alors que je n'avais perdu que trois mules, j'en déclarai six ; on m'avait volé trois cents boisseaux de blé, j'en déclarai six cents. En mentant de la sorte je me suis enrichi par le malheur des autres, et j'ai éteint dans mon cœur le Saint-Esprit ».

Wang Ee conclut en disant qu'il se servirait de l'indemnité malhonnêtement obtenue pour construire une église dans son village. Et il tint parole.

## Chapitre VII – La présence et la puissance du seigneur dans les annexes de Changtehfu

Après la mission de Changtehfu, les missionnaires et leurs collaborateurs chinois formèrent des groupes qui allaient de station en station. Ils visitèrent ainsi un certain village où, peu auparavant, une centaine de chrétiens s'étaient joints à l'Église romaine. La cause de cette désertion était un procès. Un homme bien connu dans le village avait surpris tout le monde en devenant chrétien. Pendant six mois il avait persévéré, puis il avait rétrogradé et avait été arrêté pour vol. Les diacres et les anciens étaient venus nous demander d'intervenir, nous affirmant que, pour sauver la vie de cet homme, il suffisait que nous déclarions aux juges qu'il était un excellent chrétien, et qu'on l'avait arrêté injustement. Nous refusâmes de commettre un parjure, même pour sauver un homme. Ils allèrent alors trouver le prêtre ; celui-ci promit son intervention, à condition que tous se fassent catholiques, ce à quoi ils s'engagèrent. Le prêtre alla voir le mandarin, et quelques heures après l'homme était libre. Presque toute l'Église, à l'exception de quelques fidèles, devint catholique.

Pendant le Réveil à Changteh, cette annexe fut l'objet de beaucoup de prières. Parfois, des centaines de voix s'élevaient ensemble pour que Dieu ramenât ces brebis perdues... Une députation alla au village et ramena presque malgré eux l'ancien et le diacre principal. Tous deux furent brisés par le sentiment du péché. Peu après le docteur M., à la tête d'un groupe de Chinois, alla dans ce village pour y faire une Mission de quatre jours. Le docteur M. me raconta qu'il n'avait jamais entendu de gens effondrés à ce point sous le sentiment de leurs péchés. Plus d'une centaine firent une confession publique, et toute l'Église quitta Rome.

Le docteur M. et sa brigade allèrent à Changtsun. Là, les réunions suscitèrent un intérêt exceptionnel. Il y eut un jour plus de cinq mille auditeurs. Il fallut ériger des estrades à différents points stratégiques pour que tous pussent être atteints.

Bien des années après que l'Église de Changtsun eût été organisée, on me pria d'aller y tenir une série de réunions de Réveil. L'Église étant trop petite, on dut se réunir dans une cour voisine. Pendant plusieurs jours nous ne vîmes aucun signe de Réveil ; il semblait y avoir un inexplicable interdit.

Le troisième jour, Madame Goforth me dit « Mes nerfs sont à bout ; je ne peux plus rester ici. Je n'étais pas à la première réunion, mais d'après certains petits détails que j'ai recueillis, vous avez dû mortellement vexer les gens par quelque chose que vous avez dit. Je n'ai jamais vu chose pareille ; vous faites votre discours, puis vous annoncez que la réunion de prière est ouverte, vous attendez dix minutes, et tout le monde reste muet. De nouveau, vous indiquez un cantique, vous invitez encore à la prière, puis un long silence, personne ne dit mot. Vous prononcez alors la bénédiction. Et ceci dure depuis des jours... j'en ai assez ». — « Je ne sais comment j'ai pu les offenser, répondis-je ; tout ce dont je me souviens, c'est de leur avoir dit qu'ils

renoncent, au moins pour le moment, aux vaines redites que tout le monde sait par cœur ; mais j'ai ajouté que, si le Saint-Esprit les pousse à se débarrasser de certaines choses qui entravaient son œuvre ici, nous serions très heureux d'entendre des prières de cette nature ».

Tandis que je parlais, mon journal était sur la table ; je venais d'y écrire quelque chose. « Lisez cela, dis-je en le tendant à ma femme, c'est aujourd'hui le troisième jour, et nous ne voyons aucun signe de Réveil. Mais aussi sûrement que Dieu est tout-puissant et que sa Parole est comme un marteau qui brise le roc, aussi sûrement son peuple se courbera dans la poussière devant Lui ».

Madame Goforth me rendit mon journal. « Je ne retourne pas chez nous, me dit-elle, je vais attendre et voir ce que Dieu va faire ». Au même instant, le pasteur chinois entra précipitamment. Il était extrêmement tourmenté du fait qu'aucun signe de Réveil n'avait encore paru. Ses collègues avaient le même sentiment, et ils avaient eu entre eux, ce matin-là, une réunion de prière supplémentaire.

À partir de ce moment-là, notre difficulté fut de clore les réunions à une heure raisonnable. Quelquefois, quand la réunion avait duré trois heures et que j'essayais de la terminer, des douzaines d'assistants couraient à l'estrade et me suppliaient de continuer pour qu'ils eussent l'occasion de confesser leurs péchés. Le nombre des inconvertis qui avaient assisté à ces réunions augmentait chaque jour, et beaucoup se donnèrent à Dieu. Un chrétien me dit : « Avant ces réunions, l'Évangile ne suscitait aucun intérêt dans mon village. Aujourd'hui, quand je suis allé déjeuner à midi, près de quatre-vingt-dix de mes compatriotes m'ont entouré et m'ont demandé de leur parler de « ce Jésus et du chemin du salut ».

Parmi les nouveaux convertis, étaient deux sorciers renommés. Ils demandèrent au pasteur et à ses aides de venir chez eux, faire une réunion. Tous les membres de leurs familles se donnèrent au Seigneur.

Même parmi les principaux de l'Église, la conviction du péché et le brisement du repentir furent extraordinaires. Le pasteur et son conseil demandèrent pardon à Dieu pour leur tiédeur et leur négligence. Plusieurs demandèrent ardemment une mesure plus grande d'amour fraternel. D'autres confessèrent avec honte, qu'ils n'avaient ni lu la Bible, ni prié, ni témoigné autour d'eux, comme ils l'auraient dû.

Lorsque on me demande : « Est-ce que les résultats sont permanents ? », je raconte volontiers l'histoire de Kuo Lao Tsin. Kuo avait été l'un des hommes les plus riches du district, mais s'étant adonné à l'opium, il avait en peu de temps gaspillé presque toute sa fortune. Il était devenu si faible que même le poids d'un édredon lui était une torture. Il ne pouvait fermer l'œil sans avoir pris une dose massive d'opium. Sa femme était morte de chagrin, laissant un petit enfant. Kuo s'était immédiatement remarié avec une jeune femme qui n'avait pas vingt ans et qui l'avait épousé, contrainte par ses parents.

Quand la pauvre enfant se rendit compte de ce qu'était son mari, elle pleura sans arrêt pendant plusieurs jours. Elle savait que son mari, dans l'état où il était, pouvait mourir d'un moment à l'autre, et qu'elle et l'enfant seraient vendus comme esclaves.



Un certain nombre de villageois ayant été convertis dans nos réunions de Réveil, ils décidèrent d'y amener Kuo. Quatre d'entre eux allèrent le voir et lui dirent de se préparer ; on viendrait le chercher dans une demi-heure. Quand ils revinrent, leur premier soin fut de détruire la pipe de Kuo, et de jeter l'horrible drogue au feu. Kuo avait prévu leur acte, aussi avait-il caché dans la doublure de sa robe quelques pilules de morphine. Quand sa passion le reprendrait, il s'arrangerait pour avaler une pilule en cachette. Mais ses amis connaissaient sa ruse : ils le fouillèrent, trouvèrent la morphine et la jetèrent au feu.

Le pauvre Kuo était dans un état épouvantable : « Que vais-je faire ? Je ne peux m'en passer », gémissait-il. — « Nous prierons pour toi », répondaient ses amis. Kuo ne pouvant supporter les cahots d'une voiture, ses amis le mirent dans une grande corbeille à provisions et le portèrent pendant huit kilomètres jusqu'à la réunion... À sa grande surprise, Kuo dormit cette nuit-là sans aucun malaise. Cependant, il ne lui vint pas à l'esprit qu'il le devait à Dieu ; il pensa que cela était dû aux effets de la dose d'opium qu'il avait prise avant de partir. Le second soir, un besoin impérieux d'opium s'empara du malheureux. Ses amis, voyant son angoisse, firent avec lui plusieurs fois le tour du village, le ramenèrent dans sa chambre, prièrent avec lui et le mirent au lit. Il dormit paisiblement toute la nuit. Au bout de cinq jours, sa passion avait disparu et Kuo était devenu un homme nouveau en Christ.

Au bout de quelques années, Kuo était reconnu comme l'un des prédicateurs les plus doués du nord de l'Honan. Il se mit au travail et recouvra bientôt toute la propriété qu'il avait perdue. Je l'entendis une fois dire à une grande foule qui venait des villages environnants : « Vous savez, mes amis, quelle épave j'étais à quarante-cinq ans. J'avais gaspillé tous mes biens. Ma première femme était morte de chagrin, ma deuxième vivait dans une angoisse continuelle. Elle s'attendait à me voir mourir d'un instant à l'autre. En ce temps-là, je n'aurais pas pu faire cinq Li (1) pour sauver ma vie. J'ai aujourd'hui soixante ans et je peux faire sans peine quatre-vingt-dix li en un jour. J'ai une femme heureuse et quatre joyeux enfants. Mes deux filles aînées sont diplômées de l'école chrétienne de filles de Changteh. Mon plus jeune fils et une autre fille sont dans cette même école. Oui, je peux recommander mon Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, car Il a fait pour moi de grandes choses ».

(1) Le li vaut 546 mètres.

Dans ce même district, vivait, un fermier nommé Yeh. Au début de l'automne de 1908, Yeh eut un procès avec un certain Monsieur Chang qui vivait à Changtsun. Les Chang étaient une famille de lettrés, très influente, tandis que Yeh n'était qu'un pauvre paysan insignifiant. Les Chang gagnèrent le procès, contre toute justice. Yeh, indigné, fit appel devant les tribunaux de Changteh.

En traversant la ville, il rencontra un chrétien de son village natal qui lui persuada de retarder d'un jour ses démarches et de venir à la mission. C'était pendant le Réveil. Je prêchai sur ce texte : « Si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs offenses, votre Père ne vous pardonnera pas non plus les vôtres » (Matthieu 6.15).

Yeh fut convaincu, et résolut immédiatement de devenir chrétien. Il n'eut plus la moindre intention de poursuivre son procès ; tout ce qu'il désira, ce fut de gagner les Chang à Jésus-Christ. Mais leur rang social, si différent du sien, rendait leurs rencontres absolument improbables. Cependant, peu après son retour chez lui, il passait devant la maison de ses ennemis, quand Monsieur Chang en sortit. Yeh s'inclina courtoisement et lui demanda des nouvelles de sa santé. Le vieux lettré lui jeta un regard de profond mépris et lui tourna le dos sans prononcer un mot. Une telle rebuffade aurait découragé n'importe qui, mais non pas Yeh. Chaque fois qu'il avait l'occasion de rencontrer un membre de la famille, il s'arrangeait pour lui témoigner de l'amitié.

Peu à peu, le vieux M. Chang s'adoucit. Longtemps la famille Chang ne put s'expliquer la raison du changement d'attitude si soudain de Yeh. « Parti pour Changtehfu en proférant des menaces de vengeance, il en est revenu, quelques jours après, en manifestant les sentiments les plus amicaux : que s'est-il donc passé » Ils étaient intrigués.

Un jour, un membre de la famille revint, apportant des nouvelles. Il avait appris que tandis que Yeh était à Changteh, il s'était décidé à devenir chrétien. Était-ce la solution du mystère ? En tout cas, un fait restait certain, c'est que Yeh voulait absolument oublier le passé. Ils résolurent de l'y encourager de leur côté. Trois mois après, Yeh avait gagné à Jésus-Christ toute la famille Chang.

Avant de terminer ce chapitre, je raconterai un autre incident. Depuis nombre d'années, l'état de notre Église de Linchangk, qui était l'une des plus importantes annexes au nord-est de Changtehfu, était loin d'être encourageant. Je me décidai à y faire une semaine de réunions spéciales. Nous avons de bonnes raisons de croire que l'état de l'Église était dû à la conduite coupable d'un diacre ; mais on ne pouvait rien prouver ; il était fort habile et savait cacher son jeu. Le dimanche, jour de l'ouverture de la série, je demandai à ce diacre d'être là pour toutes les réunions en l'assurant qu'il pourrait nous être très utile. Il ne me répondit rien, mais immédiatement repartit chez lui à environ 22 li de distance.

Le lundi arriva, et pas de diacre ; le mardi, il était encore absent. Un ancien en fut si tourmenté le mercredi, qu'il se mit en route pour aller chez lui, et il réussit à l'amener à la réunion. Quand je le vis, je lui dis : « Maintenant, diacre, que vous avez été absent les deux premiers jours, ne resterez-vous pas jusqu'à la fin de la série ? ».

Il marmotta quelque chose et me quitta. L'ancien fit de son mieux pour l'engager à rester, mais il ne s'attira que cette réplique méprisante : « Croyez-vous que je voudrais m'humilier et confesser mes fautes comme ces malheureux l'ont fait ce matin ? J'aimerais mieux mourir ! »

Je vis plus tard le diacre et l'ancien qui traversaient la prairie. Le diacre voulait absolument partir, et l'ancien le retenait tant qu'il pouvait. Finalement, l'ancien abandonna la partie et revint en pleurant dans la pièce où je me tenais avec Madame Goforth. Il était très découragé. Je proposai que nous trois nous unissions afin de prier, pour lui. « Son cas n'est pas trop difficile pour Dieu », dis-je ; « rappelez-vous la

promesse de Jésus : « Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux » (Matthieu 18.19).

Tandis qu'à genoux nous faisons monter vers Dieu une prière silencieuse je m'écriai : « Ô Seigneur, tu vois que ce diacre refuse de rester à ces réunions où tu pourrais lui donner conscience de son péché ; où qu'il soit, fais-lui sentir qu'il est l'homme le plus malheureux du pays. Ne le laisse pas fermer l'œil de toute la nuit. Qu'il ait l'impression d'être dans un enfer, et ramène-le parmi nous, en glorifiant son Sauveur ».

Le lendemain matin, le diacre arriva, vivante image du désespoir : « J'ai passé par l'enfer depuis que je vous ai vu hier, gémissait-il, je n'ai pas dormi de la nuit. Je suis sûr que je suis l'homme le plus malheureux de la Chine ».

Quand il vint sur l'estrade pour faire sa confession, il était si ému qu'il pouvait à peine parler. Il se tint près du tableau noir : « Mes péchés sont trop grands, dit-il pour les confesser seulement par des paroles. Je vais les écrire ». En caractères énormes, il inscrivit : « menteur » et, se tournant vers l'auditoire, ajouta : « Oui, je suis un menteur. J'ai menti à Dieu le Saint-Esprit. Quand Il me trouva, au grand réveil de Changtehfu, j'ai juré que je me conduirais en toutes choses, comme il convenait à un conducteur de l'Église. Au lieu de cela, j'ai servi le Diable. Je suis un menteur ».

Il se tourna vers le tableau et écrivit « adultère », puis « meurtrier ». « Un autre homme et moi, dit-il, avons décidé de prendre dans un guet-apens un homme très riche. Nous devions le tuer et le dépouiller de son argent. Nous attendîmes au coin de la route, la nuit, pendant des heures. Notre victime décida, au dernier moment, de ne pas partir de chez elle. J'ai donc été en intention, un meurtrier ».

Les paroles humaines sont insuffisantes pour décrire l'effet que fit cette confession extraordinaire. Il semblait qu'elle fût la seule chose nécessaire pour permettre au Saint-Esprit d'agir avec puissance dans cette Église.

## Chapitre VIII – La défaite des esprits malins les démons chassés (en Honan)

On me pria de tenir des réunions à Kaifeng à deux reprises différentes. La première fois, l'œuvre fut arrêtée par un obstacle inexplicable. Il y eut bien quelques âmes remuées, mais l'Esprit n'agissait pas librement comme je l'avais vu en Mandchourie ou à Changteh. Pendant la dernière réunion, un aide-docteur dit à l'un de ses collègues : « Dieu est entravé dans son action ici à cause de nous. Nous avons de l'inimitié l'un pour l'autre, et tout le monde le sait; débarrassons-nous de cet interdit ». L'autre se leva et confessa, lui aussi, son péché. Aussitôt, l'assemblée fut gagnée. Il y avait un grand nombre d'étrangers dans l'auditoire qui furent spécialement touchés. Je parcourus leurs rangs ; beaucoup faisaient appel à la miséricorde de Dieu, et déclaraient se soumettre à Lui.

Lors de ma seconde visite à Kaifeng, les réunions furent tout spécialement destinées aux élèves de l'école de Monsieur Salee. Il y en avait 140 environ, dont vingt pour cent étaient chrétiens. Pendant les huit jours de mon travail parmi eux, je ne constatai aucun, mouvement important. Du reste, les circonstances ne s'y prêtaient guère ; le Japon venait de publier ses « vingt-et-une Réquisitions » et tous les esprits étaient surexcités. Le premier jour de notre série, une grande réunion publique eut lieu dans la ville ; les étudiants, comme d'habitude, y étaient nombreux. On entendit des orateurs qui dénoncèrent le Japon dans les termes les plus violents et demandèrent avec insistance que des démarches fussent faites pour effacer ce déshonneur national. Beaucoup d'étudiants et d'étudiantes des Écoles de l'Etat écrivirent avec leur propre sang des vœux de haine mortelle contre le Japon.

Le quatrième jour de ma mission, les élèves d'une École gouvernementale de jeunes filles envoyèrent aux étudiants de Monsieur Salee la note suivante : « Nous pensons que vous étiez des hommes, et que, comme il est naturel, vous seriez les premiers à défendre votre patrie. Nous voyons que nous nous sommes trompées. Vous n'êtes que des poules mouillées. Vous nous dégoûtez tant, que nous avons décidé de vous envoyer des vêtements de filles pour que vous les mettiez ». Les jeunes gens furent si furieux qu'ils placèrent des gardes à la grille pour empêcher d'entrer tout paquet suspect. On comprendra donc que ces jeunes gens n'étaient guère en état de recevoir mon message. Monsieur Salee eut même grand peine à maintenir son école ouverte.

Je quittai Kaifeng dès la fin des réunions. Monsieur Salee m'accompagna à la gare. Je lui recommandai chaudement de continuer les réunions, et il me promit de le faire. Mais en rentrant chez lui, il se sentait découragé. « Si un homme de l'expérience de Monsieur Goforth n'a rien pu faire, comment réussirai-je, moi ? ». Mais il avait promis et il ne voulait pas revenir sur sa parole.

En rentrant à l'école, il réunit les jeunes gens et leur fit une courte allocution. Quand il eut fini, le professeur chinois se leva. Pendant plusieurs minutes il ne fit que pleurer. Quand il put maîtriser son émotion il dit : « Je fumais des cigarettes avec des étudiants, quand Madame Salee, qui l'avait entendu dire, m'appela et me demanda compte de

mon acte. Je protestai de mon innocence. « Vous savez, lui dis-je, qu'avant de devenir chrétien, j'étais fumeur, mais depuis j'ai renoncé au tabac. Pensez-vous vraiment que moi, chrétien et professeur, j'irais fumer avec mes étudiants ? » Madame Salee lut satisfaite de mes explications, mais non pas moi. Ceci s'est passé il y a un an, et chaque fois que j'ai voulu prier depuis lors, ce mensonge m'a arrêté ». Cette confession fit une profonde impression sur tous les étudiants, chrétiens et non chrétiens. Un de ces derniers, qui était le boute-en-train dans toutes les sottises, fut complètement brisé par le sentiment de ses péchés et fut le premier à les confesser. Plusieurs suivirent son exemple. Dès le lendemain après-midi plus de 55 étudiants étaient allés trouver M. Salee dans son bureau et avaient accepté Jésus comme, leur Sauveur.

Voilà deux exemples probants, dans la même ville, de la manière dont Dieu peut être empêché d'agir, par les interdits des chrétiens professant. Dans les deux cas, aussitôt le péché confessé, l'obstacle ôté, le Saint-Esprit agit dans les cœurs avec une puissance irrésistible. N'est-ce pas là une des lois du royaume de Dieu ? Si les cent vingt n'avaient pas été remplis du Saint-Esprit, les trois mille, le jour de la Pentecôte, n'auraient jamais été amenés à Jésus-Christ.

L'œuvre, à Kwangchow avait été commencée aux environs de 1890 par M. Argento, un Italien, qui avait été chassé de sa patrie et de sa famille à cause de sa conversion. Entré au service de la Mission à l'intérieur de la Chine <sup>1</sup>, il fut envoyé à Kwangchow, où, en quelques années, il réunit autour de lui tout un groupe de chrétiens. Ils avaient l'habitude de se lever avant l'aube pour étudier les Saintes Écritures. En 1900, les Boxers ligotèrent Monsieur Argento, l'enduisirent de pétrole et y mirent le feu. Quelques-uns de ses amis arrivèrent juste à temps pour lui sauver la vie, mais il avait perdu la vue et il était horriblement brûlé. La Mission le supplia de rentrer en Europe ; mais il refusa absolument. « Je ne peux plus voir, répondit-il, mais je peux au moins rester ici et prier pour le salut de mes gens ».

(1) La China Inland Mission, fondée par Hudson Taylor.

Au bout de quelques années, cependant, sa santé était dans un tel état, qu'il dut quitter la Chine définitivement. Il alla habiter dans la famille de sa femme, en Norvège. Un de ses voisins me dit combien il avait l'esprit de prière. Il veillait souvent jusqu'après minuit pour intercéder en faveur de Kwangchow. Sa femme lui disait parfois : « C'est trop, tu ne peux le supporter, tu es trop faible, il faut te coucher ». Il lui répondait : « Comment puis-je dormir quand tant de milliers d'âmes à Kwangchow meurent sans Jésus ? »

Quand j'arrivai à Kwangchow, en décembre 1915, on posait la dernière tuile sur le toit d'une jolie église toute neuve. L'église était un des fruits du ministère si consacré de M. Argento ; elle contenait 1 400 places et sa construction avait été payée exclusivement par les chrétiens chinois. Il y avait alors 2 000 chrétiens dans la ville et ses environs. Elle avait 21 annexes, et de tous les ouvriers du Seigneur, deux seulement étaient soutenus par les fonds missionnaires.

Peu après mon arrivée, on me présenta l'ancien Wen. Suivant la coutume chinoise je lui demandai son âge. Il me dit en clignant de l'œil : « J'ai à peine dix-huit ans ! ». Il avait des cheveux gris et me semblait avoir au moins soixante ans. « C'est vrai, continua-t-il,

je n'ai que dix-huit ans. Auparavant, j'étais mort dans mes fautes et dans mes péchés. J'étais abruti par l'opium, et de plus, ivrogne et joueur. J'étais si affaibli par mes débauches, qu'un de mes amis me rencontrant dans la rue, fut épouvanté de mon aspect. « Dis donc, Wen, me dit-il, tu ne vas pas durer longtemps au train dont tu y vas. Ce que tu as de mieux à faire, c'est d'aller dans cette Église de Jésus et de demander au missionnaire de prier pour toi ». Très alarmé, je me décidai à suivre son conseil. J'allai tout droit à Monsieur Argento et lui racontai ma triste histoire. Il pria pour moi, et dès ce moment-là, mon goût pour l'opium et la boisson passa complètement. Je devins littéralement un homme nouveau en Christ. Je vis pour Lui depuis dix-huit ans ».

Le dimanche matin, pour notre première réunion, l'église fut trop petite. Plusieurs se pressaient aux portes et aux fenêtres. Il était évident dès le début, que le Saint-Esprit était là, avec une puissance extraordinaire. Quelquefois des centaines de personnes pleuraient. Les péchés confessés étaient surtout la négligence de la prière, et de la lecture de la Bible, et l'indifférence quant au salut des âmes.

Je fus en rapport avec deux démoniaques au cours de ces réunions. L'une d'elles était la femme d'un des principaux évangélistes. Tandis que son mari présidait la réunion de prières du matin, sa femme lui cria : « Tu en as de l'aplomb, d'oser présider cette réunion, après avoir été un si grand pécheur ! ». Elle commença alors à énumérer tous les péchés commis par son mari avant sa conversion, et avant même qu'elle l'eût connu. « Oui, répondit l'évangéliste, en s'adressant au mauvais esprit, j'ai fait toutes ces choses quand j'étais ton esclave. Mais je ne le suis plus. Le Seigneur Jésus a changé mon cœur ».

Une autre fois, juste au milieu de la réunion, cette femme se mit à blasphémer affreusement. Une lectrice de la Bible assise derrière elle, la fit asseoir et lui ordonna de se taire ; mais elle se retourna et couvrit de crachats la chrétienne. Une dame missionnaire assise près d'elle, tira son mouchoir et essuya les vêtements de la lectrice de la Bible. Ceci affecta tellement la possédée, qu'elle mit sa tête sur l'épaule de la missionnaire et pleura amèrement.

L'autre démoniaque était un païen amené par ses amis pour qu'il soit guéri dans nos réunions. Tant que rien d'extraordinaire ne se passait, notre homme était tranquille, mais dès que l'Esprit de Dieu agissait et que les gens confessaient leurs péchés en pleurant, il devenait furieux. Après une réunion, où il avait plus que jamais troublé l'auditoire, on dut le conduire dans une chambre, où un missionnaire, quelques collaborateurs chinois et moi, étions réunis.

Monsieur M... commença à prier. Pendant quelques instants, le possédé se contenta de pleurnicher. Le missionnaire employa l'expression « Jésus de Nazareth » ; immédiatement, l'homme sembla subir une souffrance aiguë. Cela lui arrivait aussi quand l'ancien Wen priait pour lui. Chaque fois que les mots « Jésus de Nazareth » étaient prononcés, il perdait toute raison. Finalement, l'ancien Chang posa sa main sur la tête du démoniaque et dit d'une voix forte : « Esprit immonde, au nom de Jésus de Nazareth, sors de cet homme »

Le possédé se jeta par terre et se roula sur le sol en écumant. Il y avait un cercle de gens autour de lui, et à cause des longues robes chinoises, je ne pouvais le voir distinctement, mais soudain j'entendis un bruit comme celui d'un vomissement. Plus tard, j'inspectai soigneusement le sol, mais ne vis aucune preuve qu'il eût vomi. Cependant quelque chose était sorti de lui, car, aidé de plusieurs évangélistes, il se leva. Il était pâle, tremblant et faible, mais dans son bon sens ; cela ne faisait aucun doute. De la même façon, la femme de l'évangéliste fut exorcisée. Cette délivrance fut réelle, puisque, un an plus tard, tous deux vivaient en bons chrétiens.

Pendant les huit jours de la mission, il y eut 154 baptêmes d'adultes, bien que, déjà, des centaines eussent été baptisés au cours de cette année-là. Un jour quelques notables hommes d'affaires vinrent voir le missionnaire. Ils fréquentaient l'Église depuis des années, mais n'avaient jamais eu le courage de se joindre à elle. Ils venaient demander qu'on mît de côté pour eux la règle des six mois d'épreuve avant l'admission dans l'Église.

« Jusqu'à présent, dirent-ils, nous avons des doutes concernant l'Évangile. Aujourd'hui, ils sont dissipés. Nous croyons vraiment avoir été baptisés par le Saint-Esprit, et nous ne pouvons souffrir d'attendre encore six mois avant d'être reçus dans l'Église ». Ils furent acceptés et baptisés. Quatre ans après, le nombre des membres de l'Église était passé de deux mille à huit mille.

Pendant les réunions, j'avais remarqué à différentes reprises un Monsieur Yang, homme d'un physique splendide. Je demandai qui il était, on m'apprit qu'il avait été champion de boxe avant sa conversion. Il s'était vanté, et personne ne disait le contraire, de n'avoir jamais été mis hors de combat. Il avait eu beaucoup d'ennemis, qui cependant n'avaient pas osé l'approcher. Quand il se convertit, ses ennemis décidèrent que le moment était venu pour eux de se venger de lui. Un jour, tandis que Yang était au marché, un groupe l'entoura, le frappa et le laissa presque mort sur le terrain. Quelques amis le trouvèrent et le ramenèrent chez lui. Les missionnaires voulaient faire arrêter ses bourreaux, mais Monsieur Yang refusa de porter plainte. Ce qu'il fit, ce fut de prier pour eux.

Au bout de quelques mois, il fut assez bien pour circuler de nouveau. Ses ennemis étaient furieux, car ils avaient espéré l'avoir tué. Ils décidèrent d'en finir. Ils allèrent chez lui, et le battirent si brutalement que pendant des mois il fut entre la vie et la mort. Cependant, il refusa encore avec énergie de porter plainte contre ses assaillants. Aussitôt qu'il fut guéri, il parcourut le pays pour prêcher l'Évangile. Il mourut quelques années après notre rencontre ; mais ce ne fut qu'après avoir gagné à Jésus-Christ plusieurs de ses ennemis. Il fut le fondateur dans son village d'une église de 600 membres, et de dix autres églises dans le district.

On me demanda de faire une série de douze jours à Sinyanchou. Au bout de quelques jours, il devint évident que le Saint-Esprit travaillait avec puissance, surtout parmi les élèves de l'école de filles et les membres adultes de l'Église. Ils se confessaient comme s'ils comparaissaient devant le trône du Jugement.

Les étudiants, au contraire, étaient froids comme la glace. Ils étaient une centaine dans l'école supérieure dont la majorité venaient de familles païennes. Ils m'en voulaient beaucoup de ne parler que de leurs défauts et de leurs péchés, comme si les autres n'en avaient pas ! J'ignorais totalement leurs interdits, mais je parlais jour après jour sur ce que le Saint-Esprit m'indiquait. Cependant, tout ce que je disais était pris de travers par ces jeunes gens, et à mesure que les jours passaient, on voyait bien qu'ils étaient résolus à ne pas m'écouter. Aussitôt que je commençais à parler, ils se regardaient les uns les autres avec un air profondément ennuyé, ou ils faisaient semblant de dormir, ou ils regardaient le plafond, comme pour dire : « Cause toujours, tu ne nous obligeras pas à t'écouter »

Cependant, à chaque réunion, un ou deux garçons étaient touchés, à la consternation des autres. Après chaque réunion, les étudiants retournaient au dortoir et tenaient une réunion de protestation : « Quel toupet a cet homme, disaient-ils, de publier ainsi nos péchés ! » Quelques-uns, je l'appris plus tard, avaient décidé de me frapper à coups de couteau.

Chacune de leurs réunions se terminait par la ferme résolution de ne pas m'écouter, et par la décision de punir ceux qui céderaient. Cela me peinait à cause des jeunes gens eux-mêmes. Je savais que c'était une lutte entre le Seigneur et le Diable. Bien qu'on m'eût parlé de ces réunions de protestation, je n'y fis aucune allusion. J'avais confiance dans la puissance du Saint-Esprit pour faire céder ces garçons, quelle que fût leur résistance. Ce qui me donnait de l'espoir, était que chaque jour voyait grandir le nombre de ceux qui étaient mal à leur aise. Cela rendait fous ceux qui résistaient, et après chaque réunion ils essayaient de raffermir les hésitants.

La crise vint d'une manière soudaine et inattendue. La dixième après-midi, alors que les jeunes gens étaient dans leur dortoir, le Saint-Esprit descendit sur eux avec une force irrésistible. Professeurs et élèves étaient comme sous le coup du Jugement. Des jeunes gens angoissés suppliaient leurs professeurs de prier pour eux. Les maîtres en pleurant répondaient : « Nous avons trop d'interdits nous-mêmes pour oser ouvrir la bouche devant Dieu ». Heureusement, mon évangéliste, Monsieur Su, couchait dans le dortoir ; il avait de l'expérience et était à la hauteur des circonstances. Il alla de l'un à l'autre de ces jeunes gens, faisant ce qu'il pouvait pour les aider et les consoler. Le mouvement dura six- heures. Monsieur Su me dit plus tard qu'il n'avait jamais vu une telle manifestation de la puissance de Dieu. Vaincus enfin, ils arrivèrent à la réunion, la onzième après-midi ! Après mon allocution, c'était une sorte d'émulation à qui rendrait son témoignage. L'un après l'autre confessèrent avec larmes que je les avais tellement blessés au vif qu'ils auraient voulu me tuer. Pendant une heure se fut un flot ininterrompu de confessions. Le Seigneur avait triomphé glorieusement. Les étudiants se suspendaient à moi comme à un père. Ils déclaraient être prêts à sacrifier leur vie pour Monsieur Su ou pour moi-même.



## Chapitre IX – Interdits balayés par le Saint-Esprit en Chilhi

Au cours d'une réunion de prière spéciale, tenue avant le commencement de la principale série à Paotingfu, les missionnaires de cette station furent si profondément remués, que je fus persuadé qu'aucun interdit n'arrêterait en eux le travail du Seigneur.

Entre autres confessions, nous entendîmes celle du docteur L. Il nous raconta qu'un soir il était allé en ville à la chapelle pour y présider sa réunion quotidienne. Cette fois-là, retenu à la maison missionnaire, il était arrivé une heure en retard. Il était persuadé que l'évangéliste chinois l'avait précédé, avait ouvert les portes, et était en train de prêcher.

Lorsqu'il arriva, les portes étaient fermées et l'évangéliste dormait dans une des chambres du fond. « Naturellement », dit le docteur L., « je fus extrêmement ennuyé, et je dois avouer que j'ai parlé avec beaucoup de vivacité. Se peut-il, lui ai-je dit, que parce que je n'arrive pas à l'heure dite, vous n'ayez plus aucunes âmes, et que vous soyez prêt dans leurs péchés ? »

Ces mots, paraît-il, offensèrent gravement l'évangéliste.

« Réglez-moi mon compte, cria-t-il, je ne veux pas être plus longtemps commandé par un étranger, s'il me traite ainsi ».

« Quand j'ai vu comment il prenait la chose », continua le docteur L., « je me suis humilié et je l'ai supplié de rester. Il a cédé, mais il a toujours boudé depuis, et n'a été d'aucun secours pour l'œuvre ».

En écoutant la confession du docteur L., je pensais en moi-même que, puisqu'il s'était humilié devant l'évangéliste, on ne pouvait pas lui en demander plus. Cependant, à mesure que les réunions avançaient, je me rendais compte qu'il y avait dans l'auditoire une résistance très sérieuse. Je venais de Changtehfu, où le Saint-Esprit avait travaillé si puissamment, et la profonde spiritualité des missionnaires de Paotinfu, m'avait fait espérer ici les mêmes résultats. Mais les jours se passaient, et bien que nous eussions pu voir ici et là des preuves du travail du Saint-Esprit, je savais cependant que la grande vague de puissance ne nous avait pas encore atteints.

Nous en étions à la dernière réunion. J'avais fini mon allocution, et j'avais laissé le champ libre aux prières.

Lorsque je préside des réunions de ce genre, je ne suis pas accablé outre mesure par le sentiment de ma responsabilité. Je me dis que si Dieu ne se sert pas, pour réveiller ses enfants, du message que je viens de donner, Il se servira probablement du suivant. Et si dans les prières il n'y a pas de puissance spirituelle, je termine la réunion et je m'attends à Dieu, pour qu'Il envoie dans la suivante les effluves de sa grâce.

Ce soir-là, cependant, il y avait sur mon cœur un grand fardeau, et je suppliai Dieu avec angoisse, d'enlever la pierre d'achoppement, quelle qu'elle put être.

Le docteur L. s'appuyait sur la chaise, à côté de moi. « Docteur, murmurai-je, je ne peux pas comprendre quel obstacle il y a dans votre Église. J'ai toujours été persuadé, en dirigeant ces séries de réunions, que lorsque tous les missionnaires étrangers ont abandonné tous leurs propres interdits, aucun effort du Diable ne peut empêcher le Saint-Esprit de se manifester en puissance. J'avais eu nettement l'impression par votre réunion de prière, qu'aucun de vous n'était l'obstacle. Je n'y comprends rien ! ».

— « Comment ! mais il me semble, répondit le docteur que nous pouvons, après avoir vu ce qui s'est passé ces jours-ci, louer Dieu pour toute l'éternité. Vous rappelez-vous le matin du deuxième jour, comment tous les étudiants sont tombés en masse autour de, moi, tant leur sentiment du péché était profond ? Et puis, le quatrième jour, vous souvenez-vous de l'émotion profonde de toutes ces jeunes filles ? Depuis le début, les confessions ont été ininterrompues. Sûrement nous avons les meilleures raisons d'être reconnaissants à Dieu ». — « Cependant, insisté-je, *il* me semble que nous n'avons pas encore eu toute la plénitude de Dieu ».

Je continuai à prier presque fiévreusement, que Dieu enlevât la pierre d'achoppement. Puis, tout à coup, une voix intérieure me fit des reproches : « Pourquoi toute cette angoisse ? De quoi t'inquiètes-tu ? Ne suis-je pas le Maître ? Ne puis-je pas faire mon propre -travail ? Ne sais-tu pas « rester en repos et attendre la délivrance de l'Éternel ? »

« Oui, Seigneur, répondis-je, je ferai comme tu le dis. Je suis épuisé, je ne prierai même pas, je resterai « en repos ».

Et voici qu'une dame missionnaire, dont les accès de mauvaise humeur étaient la fable de la Mission, se leva et avec beaucoup d'angoisse, supplia Dieu d'enlever de sa vie cet interdit. Immédiatement après, une autre dame missionnaire s'accusa du manque d'amour pour les âmes qu'elle était chargée d'évangéliser, et demanda à Dieu de lui faire aussi la grâce d'enlever cet obstacle. Puis, Miss L., la directrice chinoise de l'école de jeunes filles, que tous croyaient une chrétienne accomplie, confessa en pleurant qu'elle était égoïste, et qu'elle donnait ainsi un mauvais exemple aux jeunes filles qu'elle dirigeait.

Tout ceci avait complètement brisé le docteur L. « Père céleste, cria-t-il, pardonne à ton misérable serviteur. J'ai parlé inconsidérément des lèvres, et j'ai offensé un de mes frères chinois. Tu sais, ô Dieu, comment autrefois tu punis ton serviteur Moïse, coupable d'un péché semblable, en lui refusant l'entrée dans la Terre promise. Mais Moïse seul a été puni, le peuple n'a pas souffert à cause de son péché. Maintenant, ô Dieu, punis le serviteur qui est devant Toi, mais que ton peuple reçoive la bénédiction promise ! »

Le docteur avait à peine fini, qu'un homme tomba par terre en poussant un cri terrible. C'était l'évangéliste si arrogant. Quelqu'un, dans une autre partie de l'auditoire, fit comme lui. C'était le directeur chinois de l'école de garçons ; il avait affaibli l'autorité du docteur L. et avait essayé de fomenter une révolte parmi les étudiants. Bientôt, hommes et femmes dans toute la salle tombèrent à genoux et confessèrent leurs péchés. À ma droite étaient les élèves de l'école de garçons. L'un des plus âgés s'écria : « Mettez-

vous à genoux » et ils le firent tous. À ma gauche étaient les jeunes filles. Tout à coup, sans qu'un ordre fût donné, comme le vent passant sur un champ de blé, elles aussi tombèrent à genoux. Bientôt il me sembla que tout l'auditoire, hommes, femmes et enfants, étaient prosternés, criant à Dieu de leur faire grâce.

Cet après-midi-là, le docteur L. ayant fini son travail à l'hôpital, s'acheminait vers l'église. Il entendit un bruit étrange, qu'il crut être celui d'un train express ; en se rapprochant, il pensa qu'une tornade s'abattait sur la ville. Il arriva à l'église, et découvrit que ce bruit étrange était celui de la multitude plaidant avec Dieu.

On pourrait fort, bien poser cette question « Pourquoi était-il nécessaire apparemment, que le docteur L. fît cette confession publique ce soir-là ? » Je ne l'ai compris que plusieurs mois après. Le docteur L., un géant intellectuel, l'un des maîtres de la langue chinoise, était renommé au près et au loin pour sa piété chrétienne, et après son altercation avec son évangéliste, on répétait parmi les Chinois que « même un homme comme le docteur L. avait encore en lui un peu du vieil Adam ». Dieu était donc obligé de refuser ses dons jusqu'à ce qu'une confession publique de son serviteur eût rendu à son nom l'honneur qui lui était dû.

Le pasteur indigène de Paotingfu (banlieue sud), et l'un des missionnaires étrangers, m'avaient invité à diriger une série de réunions de Réveil dans leur Église. J'avais accepté, sans savoir que le doyen des missionnaires s'opposait à des assemblées de ce genre. Avant de commencer, j'allai voir ce missionnaire pour organiser avec lui des réunions de prière quotidiennes entre missionnaires étrangers. « Avant de rien décider, entendons-nous » dit-il ; « il ne faut pas de malentendus : je ne veux pas être celui pour lequel on prie.

Nos méthodes, à vous et à moi, sont totalement différentes. Vous agissez sur les émotions, j'essaie d'atteindre l'intelligence. Mais j'irai avec vous à ces réunions, si vous acceptez ma proposition. Vous allez renoncer aux allocutions que vous avez préparées, et nous, les quatre pasteurs, vous compris naturellement, aurons à la place un débat public. Nous choisirons un sujet, par exemple : le royaume de Dieu. L'un d'entre nous expliquera ce que signifie le royaume de Dieu. Un autre pourra faire un discours sur la manière de l'amener ; puis, après que nous aurons expliqué notre point de vue, nous aurons quelques chants, peut-être une prière ou deux, et nous terminerons. Si vous êtes d'accord, alors je participerai à vos réunions, sinon, je refuse ».

« Mais vous savez depuis des mois », répondis-je, « que je suis invité ici et que j'avais promis de venir. Pendant tout ce temps vous ne m'avez jamais dit que ma méthode vous déplaisait. Vous ne pouvez, la veille même de la série, vous attendre à ce que j'accepte de renoncer à toutes les allocutions que j'avais préparées pour les membres de votre Église ».

« Je pensais bien que vous refuseriez ma proposition », dit le missionnaire, « et par conséquent, je ne mettrai pas les pieds dans vos réunions ».

Je ne savais comment expliquer son attitude. On apercevait de l'Église les tombes de dix-sept missionnaires étrangers et indigènes qui avaient subi le martyre en 4900.

Cependant, l'Église était tombée dans un état si pitoyable, que ces martyrs semblaient être morts en vain.

Un dimanche matin, avant mon arrivée, il y avait eu une mêlée générale après le culte, entre les collaborateurs chinois. Un des diacres avait été sérieusement blessé. Et cependant ce missionnaire ne s'en inquiétait pas. Il voulait s'adresser « à l'intelligence ».

« Mais », lui dis-je en nous séparant, « nous allons avoir une réunion de prière ? » — « Non ! répondit-il avec force, nous n'en aurons pas ».

Pendant les deux ou trois premiers jours, on sentait nettement que le Saint-Esprit était contristé et entravé. Les étudiants surtout donnaient beaucoup de mal. Il y en avait à peu près cinquante. Sachant que le doyen des missionnaires était opposé aux réunions, ils avaient décidé d'agir à leur guise. Il était impossible de maintenir parmi eux la moindre discipline. On aurait dit qu'ils étaient possédés. Tard dans la soirée du quatrième jour, pendant que je préparais une allocution sur ce texte : « N'éteignez pas l'Esprit », on vint m'apporter une lettre ; elle était du missionnaire qui avait organisé ces réunions. Elle ne contenait que ces mots : « Venez vite à l'école des garçons, je suis débordé ».

Tout en marchant rapidement vers l'école, je me demandais ce qui pouvait bien être arrivé. Je savais que ce missionnaire présidait la réunion de prière à l'école ce soir là, mais il me paraissait être l'homme le moins propre à enflammer un auditoire ; qu'est-ce qui se passait ? En entrant à l'école, je vis un étrange spectacle. Tous les garçons sans exception pleuraient de toute leur force et frappaient des poings leur pupitre. Le missionnaire, impuissant, les regardait faire. Je lui demandai ce qui était arrivé et il me répondit : « Je présidais tranquillement la réunion de prière, quand tout à coup, les garçons, l'un après l'autre, éclatèrent en sanglots. J'essayai de les faire chanter, mais ils s'y refusèrent. Finalement, en désespoir de cause, je vous ai envoyé chercher ».

Je ne savais pas très bien que faire moi-même. J'attendis un moment, demandant à Dieu de me révéler Sa volonté.

Un des garçons cessait de frapper son pupitre, allait en trouver un autre et lui disait : « Pardonne-moi la scène que je t'ai faite hier, c'était entièrement ma faute ». Un autre prenait un crayon dans son pupitre et s'approchant d'un camarade : « Voilà ton crayon », disait-il, « je te l'avais volé ». Un autre s'adressant à ses voisins disait : « J'ai dit beaucoup de mal de vous, pardonnez-moi ».

Cela continua pendant une demi-heure. Quand je vis que c'était presque fini, je me décidai à intervenir. Les maîtres s'étaient réunis pendant ce temps et nous nous mîmes à chanter des cantiques. Mais les garçons n'y firent pas attention. Ils ne paraissaient même pas nous entendre. Alors je pris la grande cloche de l'école et je me mis à sonner de toutes mes forces, mais sans résultat. Au milieu de la chambre, il y avait une table branlante surchargée de piles d'ardoises. J'allai à la table et la secouai comme si je voulais tout démolir. Quelques-uns levèrent la tête. J'attirai enfin leur attention. « Allons, cessez de pleurer » dis-je ; ils obéirent. Le mouvement se calma petit à petit.

Puis nous chantâmes un cantique et je dis : « Maintenant, mes enfants, vous feriez bien d'aller vous coucher ».

Pendant le reste de la série, ces garçons furent sages comme des anges. Le lendemain de cet incident, je prêchai sur ce texte : « N'éteignez pas l'Esprit ». L'auditoire entier semblait profondément remué. L'un après l'autre, les collaborateurs chinois irascibles se levèrent devant l'Église, et en larmes confessèrent leurs péchés les uns aux autres. Il était de règle dans cette Mission de mettre à l'épreuve pendant six mois les candidats au baptême ; mais le travail du Saint-Esprit dans le cœur des étudiants, avait été si manifeste, que la règle fut temporairement abandonnée, et le dimanche après mon départ, quarante-quatre d'entre eux furent baptisés.

Les missionnaires de Hwailu avaient passé par la révolte des Boxers, et avaient eu des délivrances très remarquables. J'étais persuadé que le Seigneur agirait puissamment à Hwailu. Cependant, il devint bientôt évident que là aussi, il y avait quelque part un très sérieux obstacle. J'appris qu'il y avait trois interdits, dus à la conduite des collaborateurs chinois de la Mission. Ceux-ci s'aperçurent qu'ils empêchaient l'action du Saint-Esprit et voulurent régler leurs différends. L'un d'entre eux cependant, extrêmement entêté, ne voulait rien entendre. Mais le cinquième jour, au milieu d'une réunion, il émit tout à coup des sons étranges, et voulait, semblait-il, enfoncer le plancher avec sa tête. Je me tournai immédiatement vers Monsieur Green et lui demandai si cet homme était épileptique : « Non », me répondit-il. — « Alors, faites-le sortir », dis-je, « ce ne peut être qu'une possession ». Monsieur Green parla tout bas à ses collaborateurs, qui allèrent vers l'homme et le saisirent pour l'entraîner hors de l'église. Cela le rendit furieux. Il jura qu'il aller tuer Monsieur Green et toute sa famille ; qu'il ne se donnerait aucun repos avant d'y avoir réussi.

Je demandai à ceux qui s'étaient chargés du malheureux de prier pour lui, pour que le démon le quittât. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'ils réussirent à l'entraîner hors de l'église et à l'amener dans une pièce à côté.

Ils me racontèrent plus tard que, pendant qu'ils priaient pour le pauvre homme, il paraissait à certains moments en proie à une terreur folle. « Sauvez-moi, sauvez-moi ! » criait-il, « je glisse vers l'enfer ». Puis, des crises de fureurs survenaient, et rien ne pouvait le calmer ; il fallait qu'il exterminât la famille Green tout entière.

Souvent il essayait d'enfourer sa tête dans le sol, comme il avait fait à l'église, ou encore il voulait grimper aux murs de la chambre. Pendant les heures que durèrent ces crises, les chrétiens priaient. Finalement, le démon fut chassé.

Le lendemain, dernier jour de la série, cet homme était extraordinairement changé. Il était prêt maintenant à aller plus loin que n'importe quel autre conducteur de l'Église. Il ne voulait pas se contenter d'une simple mise au point du différend, mais l'affaire devait être réglée à fond, tout obstacle balayé, pour laisser toute liberté au Saint-Esprit.

Lorsque nous nous mîmes à table ce soir-là, aucun de nous n'était bien optimiste. Les résultats obtenus à Hwailu n'approchaient pas de ce que j'avais espéré et attendu. Nous avons pris l'habitude de chanter à chaque repas :

Et nous aurons par Lui la victoire certaine,  
Le lion de Juda brisera toute chaîne.

Un missionnaire de passage essaya de nous donner du courage. « Allons, Madame, dit-il, chantons encore une fois le vieux refrain ». Alors Madame Green fondit en larmes : « Je ne peux pas le chanter, sanglota-t-elle, je suis trop désappointée. Quand Monsieur Goforth est venu ici pour présider ces réunions, je pensais que tous les interdits disparaîtraient comme à Changteh et à Paotingfu. Mais maintenant tout est fini ; nos disputes ne sont pas réglées, et rien ne semble changé ». Le visiteur insista cependant, et nous chantâmes le refrain. Madame Green, malgré ses larmes, joignit sa voix aux nôtres.

Comme nous nous levions de table, Miss Gregg, une des missionnaires de Hwailu, entra dans la chambre et nous dit : « Je vais boucler mes malles le plus tôt possible et retourner en Angleterre. Quand j'ai appris que Monsieur Goforth allait venir faire une série de réunions de Réveil, j'ai dit à mes sœurs chinoises que le Seigneur allait balayer tous les interdits et nous donner une riche bénédiction. Mais maintenant les réunions sont finies et les disputes ne sont pas réglées. Je suis horriblement déçue. Je n'oserai pas revoir ces femmes ; elles ont eu si absolument confiance en moi ! Je n'ai pas d'autre alternative, il faut que je retourne en Angleterre ».

Et Miss Gregg nous raconta qu'on lui avait donné, l'année précédente, une devise imprimée. Autant que je m'en souviens, c'était à peu près ceci : « Tout ce que mon Père céleste m'envoie, joie ou déception, quelque difficile que ce soit à supporter, puisque je sais que cela vient de mon Père, je veux le recevoir *joyeusement des deux mains* ».

« Dans le courant de l'année, continua-t-elle, la devise s'est un peu abîmée, et cet après-midi Miss ... ayant un mal de tête qui l'empêchait de venir à la réunion, l'a repeinte, l'a ornée et l'a suspendue au mur, en face de la porte de ma chambre, pour que je sois obligée de la voir dès que j'entrerais. Eh bien, quand j'ai ouvert porte et que j'ai vu cette devise suspendue, ce fut trop ! Je l'ai retournée contre le mur. Il m'était impossible d'accepter une déception comme celle-ci « *joyeusement, des deux mains* ».

« Miss Gregg », dis-je, « je crois que je commence à voir où se trouve l'obstacle. Vous aviez entendu parler de la puissance du Réveil à Changteh, à Poatingfu et ailleurs, et vous aviez décidé que Dieu devait faire la même œuvre ici à Hwailu, ou que sans cela Il vous désappointerait tellement que vous seriez obligée d'abandonner votre travail et de retourner en Angleterre. En d'autres termes, pour ce qui vous concerne, Dieu n'avait pas le choix : Il devait vous accorder votre désir ou perdre vos services. Rappelez-vous que Dieu est *le Maître*. Il ne peut pas renoncer à sa volonté souveraine, ni à son autorité. Je crois que Monsieur Green est en ce moment sous la tente, présidant une réunion de prière pour les chrétiens. Qui sait si peut-être en ce moment même, tous les obstacles n'ont pas été écartés »

Comme je finissais de parler, Monsieur Green entra en bondissant de joie et cria : « Alléluia ! toutes les disputes sont finies ; tous les interdits sont balayés ! Ils vous attendent tous dans la tente pour que vous vous réjouissiez avec eux, de ce que Dieu a

fait au milieu d'eux ». Miss Gregg n'attendit pas qu'il eût fini, elle était déjà en route pour la tente. Dieu s'est merveilleusement servi de Miss Gregg depuis, à travers toute la Chine, pour l'approfondissement de la vie spirituelle de ses enfants.

Pour diverses raisons, je crois qu'il vaut mieux ne pas nommer la station missionnaire que je visitai ensuite. J'ai rarement été, en Chine, plus peiné ou plus découragé que pendant les réunions que je fis dans cette localité. Les missionnaires avaient un fâcheux renom à cause de leurs querelles. Et comme si cela n'était pas déjà assez triste, les chrétiens chinois avaient pris parti pour l'un ou pour l'autre.

Le premier jour de la série, un évangéliste qui avait assisté au Réveil de Changtehfu et qui avait été profondément touché, fit un appel ardent à l'auditoire : « Frères », s'écria-t-il, « nos querelles et nos divisions éteignent le Saint-Esprit et ruinent l'œuvre de Dieu. Je déclare que je suis prêt à m'abaisser et à « row-tow 1 » devant n'importe qui aurait quelque chose contre moi. Mais, frères, laissons l'Esprit de Dieu, et chassons tous les interdits du milieu de nous ». Je n'ai jamais rien entendu de plus émouvant. Il semblait que tous ceux que les disputes mettaient en cause allaient céder et se réconcilier. Mais aucun ne bougea.

#### *1. Expression chinoise : s'abaisser.*

De nouveau, le quatrième jour, dans l'angoisse et les larmes, cet évangéliste supplia ses frères de se pardonner les uns aux autres, et de permettre à l'amour de Dieu de se répandre dans leurs cœurs.

Alors les femmes dans l'auditoire parurent s'émouvoir un peu. Mais les hommes restèrent froids comme glace. Je quittai cette station avec la triste certitude que le Diable y régnait.

Pendant mon séjour dans cette ville, le doyen des missionnaires était en congé. Juste avant son retour, son collègue, avec lequel il était brouillé, quitta la station pour ne pas être là quand il reviendrait. Pendant qu'il allait à la gare, les Chinois qui étaient du parti du doyen, suivirent le jeune homme en se moquant de lui, et en lui jetant des mottes de terre. Quand le premier arriva, quelques jours après, les Chinois partisans de son jeune collègue, lui jetèrent du fumier et toutes les ordures qu'ils purent trouver. Peu de temps après, ce missionnaire eut toutes les peines du monde à empêcher ces « chrétiens » de prendre l'épée et la lance pour se tuer entre eux.

Il n'y a plus maintenant de missionnaires dans cet endroit-là.

## Chapitre X – Autres exemples de la puissance du Saint-Esprit en Chilhi

Les premiers jours, à Siochang, je fus sérieusement gêné par un des principaux membres de l'Église, qui avait l'habitude de prier à chaque réunion, dès que j'avais fini mon allocution. C'était toujours la même prière, dans laquelle je ne pouvais discerner aucun mouvement du Saint-Esprit. J'essayai de le faire taire, en avertissant chaque fois ceux qui voulaient prier de ne le faire que s'ils se sentaient nettement poussés par le Saint-Esprit. Je faisais remarquer que Dieu désire glorifier son Fils par chacun de ceux qui prennent part à la réunion, et que si c'est toujours le même petit groupe qui prie, beaucoup de personnes sont privées de ce privilège. En dépit de ces allusions évidentes, cet homme se levait toujours le premier pour prier.

Le sixième jour, pendant que je parlais, on voyait clairement, aux figures tendues, anxieuses, de l'auditoire, que le Saint-Esprit était puissamment à l'œuvre dans les cœurs. Je sentais que la bénédiction complète était proche. Pourtant, dès que j'eus fini, voilà cet homme debout et commençant à prier. Il émit des platitudes si insignifiantes, que je me sentis obligé de l'arrêter. « Asseyez-vous, s'il vous plaît, et donnez l'occasion de prier à ceux que le Saint-Esprit appelle à le faire, » dis-je. Il s'arrêta à l'instant et se rassit. Alors, par douzaines dans tout l'auditoire, les gens se mirent à prier et à confesser leurs péchés.

Après la réunion, cet homme vint me trouver, plein d'humilité et de repentir. « Je ne puis que remercier Dieu de ce que vous m'avez arrêté, dit-il, parce que le Diable, vraiment, était entré en moi. J'ai terriblement rétrogradé ces temps-ci, je me suis mis à fumer de l'opium. Je suis un voleur... Pendant ces réunions, j'ai été de plus en plus angoissé. Je sentais qu'il fallait que je confesse mes péchés, et cependant je savais qu'en le faisant je perdrais ma réputation. À chaque réunion, le Diable venait à mon secours et me disait : « Prie ». J'obéissais, et immédiatement l'angoisse se dissipait. Aujourd'hui votre message m'a mis dans un état épouvantable. Je sentais que cette, fois rien ne pourrait m'empêcher d'avouer tout. Mais quand vous avez cessé de parler, le Diable m'a poussé à prier. Je savais à peine ce que je disais. Puis vous m'avez ordonné de m'asseoir. Quand je vous ai entendu, j'ai compris que je ne pourrais pas résister plus longtemps. Je vous ai tout raconté et demain je le répéterai devant tout l'auditoire ».

Le jour suivant, il se leva comme d'habitude, dès que j'eus fini de parler, mais cette fois c'était nettement l'Esprit de Dieu qui lui dictait ses paroles. Sa confession fit une impression profonde. L'économe de l'École des filles fut si bouleversée et si torturée par le sentiment du péché qu'on craignit quelque temps, pour sa raison. Mais sa confession la soulagea. Elle nous raconta que, pendant qu'elle était à l'école à Pékin, en 1900, les Boxers avaient anéanti toute sa famille. Elle pensait connaître les noms des meurtriers, et pendant des années elle avait échafaudé des plans pour essayer de se venger. « Mais maintenant, nous déclara-t-elle, l'Esprit de Dieu a touché mon cœur et je serai heureuse de leur pardonner ».



Il y avait dans l'Église de Siaochang un groupe important d'évangélistes. Jour après jour, ces évangélistes se levaient, très émus, semblait-il, et on avait l'impression qu'ils allaient avouer des choses terribles. Mais, au contraire, leurs prières étaient toujours très banales. Ils disaient à peu près ceci : « Ô Seigneur, je suis un grand pécheur, tu sais comment j'ai fait obstacle à ton œuvre. Aie pitié de moi, amen ». Rien de précis ne fut jamais dévoilé.

Le septième jour, deux de ces évangélistes me demandèrent un entretien ; ils étaient délégués par leurs collègues. « Nous, évangélistes, me dirent-ils, nous avons confessé nos péchés tous ces jours-ci et cependant nous n'avons pas trouvé de paix. Nous sommes venus vous demander conseil à ce sujet, et vous prier de nous aider ».

— Je voudrais vous poser une question, répondis-je. Ces péchés dont vous parlez, les avez-vous commis en tas, ou avez-vous délibérément affligé le Saint-Esprit en les commettant un à un ? »

« Mais naturellement, nous les avons commis un à un ». — « Alors, frères, continuai-je, puisque vous êtes conducteurs dans l'Église, je crois que la volonté de l'Esprit est que vous confessiez vos péchés, comme vous les avez commis, un à un ».

— « Mais c'est impossible, s'écrièrent-ils, consternés, il faudrait parler de meurtres, de vols, d'adultères, se serait la ruine de l'Église ! » — « J'en suis désolé, je ne peux pas prendre de responsabilité à cet égard. Je vous dis seulement ce que je crois être la volonté de Dieu dans les circonstances présentes ».

Ils partirent. Le jour suivant, les évangélistes continuèrent à prier de la même manière vague. Le prix de la victoire était trop élevé. Deux ans après, à cause d'un déficit dans les fonds du Comité anglais de leur mission, l'allocation habituelle ne vint pas ; et dix évangélistes furent renvoyés chez eux pour chercher un autre travail.

À Pékin (Église presbytérienne américaine) les réunions furent entravées, comme elles l'avaient été à Siaochang, par un individu qui persistait à vouloir commencer toutes les réunions de prière. C'était, cette fois-ci, un des principaux évangélistes. À chaque réunion, j'avertissais les auditeurs que Satan aussi peut inciter à prier. Je faisais remarquer que dans un grand auditoire, un petit nombre seulement peut se faire entendre, et que, lorsqu'un homme a prié une ou deux fois, il doit laisser la parole à d'autres.

Avertissements inutiles ! Cet évangéliste était toujours le premier debout. Il avait l'air de se complaire dans son éloquence ; ses prières faisaient un effet vraiment oratoire. Mais on sentait clairement que le Saint-Esprit n'y avait aucune part, et que jusqu'à la fin des temps, elles ne pourraient jamais toucher personne.

À la fin, en désespoir de cause, je dis à l'un des missionnaires : « Ne pourriez-vous pas demander à cet évangéliste de patienter pendant quelques réunions, pour donner à d'autres l'occasion de prier ? »

« Mais, vous n'y pensez pas ! Vous ne vous attendez pas à ce que j'aie réprimander cet homme entre tous ? Il a un caractère épouvantable, si mauvais que depuis qu'il est à la tête de son Église, il n'y a pas eu une seule conversion. Non, vraiment, je n'aurais

pas le courage d'aller lui dire quoi que ce soit. Il n'y a rien à faire., je crois qu'il faut le laisser tranquille ».

Le sixième jour, nous atteignîmes ce qu'on pourrait appeler l'apogée des réunions. Il fallait être bien froid et bien indifférent pour ne pas sentir, ce jour-là, la présence de Dieu. Ce qu'il y eut de plus émouvant peut-être, ce fut la confession que nous fit, le cœur brisé, un évangéliste, qui depuis des jours était travaillé par le sentiment du péché.

« L'année de la révolte des Boxers », nous dit-il, je prêchais dans une région assez éloignée de chez moi. Pendant mon absence, une bande de Boxers tua ma mère, mon père, ma femme et mes enfants et brûla ma maison. À mon retour, je ne trouvai que des cendres. Je découvris le nom du chef de la bande, et l'un de mes amis, une nuit, l'attira dans un guet-apens et le massacra. L'homme avait deux fils ; mon ami allait les tuer aussi et balayer ainsi toute la famille, mais des voisins réussirent à les cacher.

« À cause de son crime, mon ami fut obligé de s'enfuir de Chine. Avant de partir nous décidâmes que je me mettrais à la recherche des garçons, et que dès que je les aurais trouvés, il reviendrait secrètement et les ferait disparaître. Ainsi ma vengeance serait complète. Après deux ans de recherches, je finis par découvrir la retraite des enfants. Dès que je sus avec certitude où je pourrais m'en emparer, j'allais trouver le Dr Sheffield, et je lui racontai tout. Je pensais qu'il me suggérerait de les livrer à la police et de les faire exécuter. Mais, à ma complète stupéfaction, il dit : « Bon ! je suis content que vous les ayez trouvés. Vous pourrez prendre soin d'eux et les envoyer à l'école ! Je pouvais à peine en croire mes oreilles ! Quelle horreur, pensais-je, que moi je pourvoie à l'éducation des enfants du meurtrier de mes parents, de ma femme et de mes enfants ! Je quittai, plein de fureur, le Dr Sheffield.

Le lendemain, je reçus une lettre de mon ami, qui vivait en Sibérie.

Je suis condamné à l'exil perpétuel, « écrivait-il, « parce que j'ai entrepris de te venger de tes ennemis. Nous avons décidé ensemble que tu rechercherais ces deux garçons et que tu me ferais revenir pour les tuer. Mais deux ans ont passé, et tu ne les as pas encore trouvés. Tu n'as pas fait ta part, tu n'as aucune piété filiale. Je refuse de te considérer dorénavant comme mon ami ».

En recevant cette lettre, continua l'évangéliste, je résolus de faire revenir mon ami pour qu'il tuât les deux garçons. Mais depuis, la source même de la prière m'a été enlevée. Pendant ces réunions, mon angoisse et mon inquiétude ont augmenté. Dieu m'a montré clairement que si je ne veux pas pardonner à mes ennemis, Il ne peut pas me pardonner non plus. Je suis dans un terrible état ; je ne puis plus ni manger, ni dormir. Quelques-uns d'entre vous ne voudront-ils pas prier pour moi » C'était extrêmement émouvant. Quand il s'arrêta, des gens sanglotaient ici et là dans tout l'auditoire. Et c'est avec une voix pleine de larmes que je demandai : « L'un d'entre vous, s'il est vraiment conduit par l'Esprit de Dieu, voudra-t-il prier pour ce frère ? » Et tout de suite voilà mon évangéliste éloquent debout Je le laissai continuer pendant deux ou trois minutes, espérant contre toute espérance, que Saint-Esprit l'avait enfin saisi. Mais non; c'était

toujours la même prière oratoire. « Frère », criai-je, « asseyez-vous, et laissez prier quelqu'un qui soit vraiment poussé par le, Saint-Esprit !

Il se rassit, et beaucoup de supplications ardentes s'élevèrent à Dieu, en faveur du frère si affligé.

À la fin de la réunion, on vint me dire qu'un Monsieur, dans l'une des chambres du fond, demandait à me parler. Et là-bas, je trouvai l'évangéliste éloquent qui m'attendait. Il était littéralement bouillant de rage. En secouant son poing devant ma figure il cria : « Je sais enfin ce que vous êtes, pasteur Goforth. Vous étiez inspiré du Diable dans vos réunions en Mandchourie, et ici aussi. C'est le démon qui vous fait parler ». Je partis sans répondre un mot.

La dernière fois que j'entendis parler de lui, il mendiait dans les rues de Pékin.

Lorsque je traversai Pékin, après le Réveil en Mandchourie, les dirigeants de la Mission américaine me demandèrent de parler de ce mouvement, le dimanche matin suivant, dans leur Église. Pendant la réunion de prière qui suivit mon discours, une des jeunes filles de l'école supérieure pria d'une manière remarquable. C'était en substance à peu près ceci : « Ô Seigneur, nous te louons d'avoir répandu ton Esprit sur la Mandchourie. Le terrain était aride et desséché hors du mur, et il y avait un besoin *urgent* de bénédiction. Mais chez nous, ici, à l'intérieur du mur (1) la sécheresse et l'aridité sont tout aussi grandes. Que des pluies de bénédiction viennent aussi sur nous. Nous plaidons avec Toi. Souviens-Toi de nous ».

(1) Allusion à la grande muraille de Chine.

Pendant qu'elle priait, elle ne pleurait pas, mais on sentait que les larmes n'étaient pas loin. Sa voix et son aspect étaient tels, que je ne pouvais pas m'empêcher de la regarder. Il y avait quelque chose dans sa figure qui vous attirait, mais en même temps vous humiliait. Une lumière étrange y brillait. L'une des missionnaires me dit tout bas, à la fin du culte : « Sa figure ressemblait à celle d'un ange ». La directrice me dit qu'elle n'avait aucun talent remarquable pour l'étude, mais que, parmi ses camarades, elle marchait vraiment sur les traces du Maître.

Quelques mois après, à l'invitation des missionnaires, je retournai dans la même Église, pour y présider une campagne de Réveil.

Dès le début, je sentis une sérieuse résistance. Le pasteur chinois m'en fit soupçonner la nature, mais je n'en connus tous les détails qu'après la fin de la série. Les diacres, dans l'ensemble, étaient opposés au Réveil. Ils ne croyaient pas à la confession publique, disaient-ils, c'est le Diable qui poussait à faire de telles choses. Us n'iraient à aucune réunion, affirmaient-ils et tâcheraient de persuader à leurs amis de faire comme eux.

Ce n'était pas sans raison que les diacres redoutaient la confession publique. Quand les armées étrangères s'étaient emparées de Pékin en 1900, l'impératrice douairière, l'empereur et tous les dignitaires de la dynastie mandchoue, s'étaient enfuis précipitamment vers une province de l'Ouest, laissant le palais royal et tous les trésors

inestimables qu'il renfermait, sans gardien. Parmi ceux qui mirent à profit cette occasion unique de s'enrichir, il y avait certains diacres de l'Église américaine.

À l'époque de mes réunions, l'impératrice douairière était de retour à Pékin et ces diacres savaient bien que dans une réunion publique, sous l'influence toute puissante du Saint-Esprit, leurs péchés seraient sans doute dévoilés. Oui, ils avaient une raison majeure pour redouter un Réveil du Saint-Esprit.

À mesure que les réunions se poursuivaient, l'activité spirituelle augmentait, mais il manquait ce « quelque chose » d'inexprimable qu'on ressent toujours lorsque le Saint-Esprit a balayé tous les interdits.

La dernière réunion eut lieu, j'avais fini mon allocution, et la parole était à tous ceux qui voulaient prier. Et voici que cette jeune fille qui avait fait une prière si remarquable quelques mois auparavant se leva. Son cœur semblait être torturé d'angoisse. On pouvait à peine comprendre ses paroles, tant elle sanglotait : « Ô Père céleste, suppliait-elle, nous voici à la fin des réunions et l'interdit est encore au milieu de nous. Jésus, notre Sauveur, ne sera pas glorifié comme Il devrait l'être. Nos chefs ne veulent pas s'humilier et se mettre en règle avec Toi, et la bénédiction nous a été refusée. Ô Père, est-ce un sacrifice que tu demandes Si oui, que je sois la victime. J'accepte que mon nom soit effacé du Livre de Vie, si par mon sacrifice les cœurs de ceux qui sont ici s'ouvrent à Toi ».

Pendant qu'elle priait, j'entendais des cris dans tout l'auditoire. Je savais que quelques-uns des diacres étaient présents. Comment pourraient-ils résister, pensais-je, à la supplication de cette jeune fille? Mais aucun d'eux ne s'émut, et je terminai la réunion.

Pendant une série à Pékin (Église méthodiste épiscopale) l'auditoire était composé en grande partie, d'étudiants de l'Université dirigée par la Mission. Ceux-ci, comme je le compris bientôt, se considéraient comme vraiment au-dessus de réunions de Réveil ; ils y vinrent néanmoins par curiosité. Jusqu'ici, se dirent-ils les uns aux autres, ce missionnaire n'a eu affaire qu'à des écoliers sans force de volonté. Il lui a été facile de les influencer et de les faire se déshonorer en confessant leurs péchés. Mais avec nous c'est différent ; nous sommes des étudiants ; nous lui montrerons que son hypnotisme n'a pas d'influence sur nous ».

Comme les réunions se poursuivaient, la grande masse des chrétiens se montraient désireux, par moments, de renoncer à leurs interdits. Mais les étudiants de l'Université ne furent pas émus le moins du monde. Certainement, à la fin de la série, aucun de nous ne pouvait dire que les résultats dépassaient ce que nous avions demandé ou pensé.

J'étais obligé de m'embarquer pour l'Angleterre tout de suite après la dernière réunion. Avant de partir, j'insistai auprès du Dr Pike, — homme qui autrefois avait été un puissant instrument de Réveil entre les mains de Dieu, — pour que les réunions fussent continuées jusqu'à ce que toute résistance eût cédé. Je lui fis voir que si, on s'en tenait là, notre effort semblerait être un triomphe du diable. Le Dr Pike en parla aux autres missionnaires. Ils décidèrent de continuer les réunions.

Le douzième jour, les prédicateurs et les évangélistes, absolument brisés, confessèrent leurs fautes les uns aux autres, et l'Esprit de Dieu, m'a-t-on raconté, descendit alors comme une avalanche sur les étudiants. Ils s'accusèrent d'avoir endurci leur cœur et de s'être opposés à l'Esprit de Dieu, sous l'influence du Malin. Le mouvement parmi eux fut si intense, si général, que pendant plusieurs jours les cours durent être supprimés.

Dans une chambre et dans une autre, les réunions de prière commençaient spontanément dès cinq heures du matin et duraient jusqu'à dix heures du soir. Aux vacances, 150 de ces étudiants parcoururent le pays, deux à deux, prêchant l'Évangile de la grâce de Dieu.

Pengcheng est une ville du Sud-Ouest du Chilhi, renommée pour ses poteries. Sa réputation, du reste, ne vient pas seulement de cette industrie, mais la ville est notoire depuis des siècles, pour la méchanceté de ses habitants. Lorsque j'étais au centre de la Chine, c'était une de mes stations, à l'extrême nord de mon champ de travail. J'ai visité cette ville pour la première fois en 1890, mais l'œuvre ne commença à s'agrandir sérieusement que longtemps après.

En 1915, je voulus réveiller les chrétiens de Pengcheng par une série de réunions. Quelques hommes d'affaires influents, en apprenant mes intentions, s'arrangèrent avec la Chambre de Commerce pour obtenir l'usage d'un de ses bâtiments, un ancien temple païen. Ils firent ériger à leurs frais, dans la cour, une grande tente de sparterie. Je regrettai qu'elle fût placée un peu loin de la ville, car je considérais comme impossible que la foule put y venir.

Dès le premier soir cependant, la tente était comble. Les chrétiens étaient en pleine sympathie. Ils se laissèrent convaincre par le Saint-Esprit de péché, de justice et de jugement. Ils reconnurent leurs fautes, se demandèrent pardon les uns aux autres, et réparèrent leurs torts. Cela eut un effet foudroyant sur les inconvertis. Des hommes et des femmes, par vingtaines confessèrent leur foi en Jésus-Christ. Parmi eux étaient des lettrés connus et de riches potiers. Cinquante personnes furent inscrites sur la liste des catéchumènes, et beaucoup plus furent refusées parce qu'elles n'étaient pas encore assez instruites.

L'évangéliste Ho, qui était avec moi depuis le début de l'œuvre à Pengcheng, me dit qu'il avait remarqué, en se promenant le soir dans les rues, que tout le monde parlait des choses étranges qui se passaient dans la cour du temple. Il croyait que les gens étaient sur le point de se tourner vers Dieu.

De Pengcheng, j'allai directement à une station importante de notre Mission, où j'avais été invité à tenir une série de dix jours. C'était la morte saison et je m'attendais à ce que tous les chrétiens des annexes fussent aux réunions. Imaginez ma déception quand j'appris qu'aucun effort n'avait été fait pour les inviter. Il n'y eut pas, pendant la série, plus de dix chrétiens du dehors à nos réunions.

À la réunion de prière que les missionnaires ont entre eux régulièrement, et que je suivais, on mentionna à peine mes réunions. Aucun missionnaire ne désirait pour son Église un contact plus intime avec Dieu. Même le missionnaire qui m'avait fait venir ne

prenait pas la chose au sérieux. Il s'inquiétait plus de ses chiens et de ses pigeons, que de l'onction de l'Esprit sur les membres de son troupeau.

À une réunion pendant laquelle plusieurs Chinois prièrent et se confessèrent dans une grande contrition, je vis le missionnaire les regarder, surpris et presque amusé. Mon cœur se serra, car je prévis des difficultés. Les Chinois sont prompts à remarquer une chose pareille, et ils en sont très vexés. Ils en concluent que les réunions ne sont faites que pour eux, et que les étrangers croient n'avoir rien à confesser.

Ce soir-là, deux évangélistes vinrent me voir. C'étaient deux hommes superbes du district de Changteh. Ils avaient assisté, quelques années auparavant, au puissant Réveil de Changtsun.

« Nous ne pouvons rester plus longtemps », me dirent-ils, « nous rentrons chez nous. Inutile d'essayer de sauver des âmes ici. Vous avez vu ce missionnaire aujourd'hui, qui nous regardait drôlement, tandis que nous étions sous l'action du Saint-Esprit. Il avait l'air de croire à une plaisanterie ! » Je leur fis remarquer que puisque le missionnaire ne paraissait pas comprendre l'urgence de cette bénédiction divine, il était urgent que ceux qui en avaient vu les pleins effets, restassent à leur poste. Ils me promirent de patienter.

Les réunions s'achevèrent. Il y eut quelques résultats, mais aucun mouvement puissant de l'Esprit. J'appris quelques semaines après, que le bruit courait dans cette ville que « Monsieur Goforth avait perdu sa puissance. Il avait prêché dix jours avec fort peu de résultat »

Les missionnaires réussissaient ainsi à se disculper. Je me demande parfois s'il n'est jamais venu à leur pensée qu'ils avaient, dans cet insuccès, quelque chose à se reprocher.

Ces réunions furent suivies immédiatement par d'autres, à Shuntehfu. Là, du moins, les missionnaires et les chrétiens chinois désiraient intensément la plus riche bénédiction de Dieu.

Le cabinet de travail du missionnaire chez lequel j'habitais était au-dessous de ma chambre. J'entendais chaque matin bien avant l'aube, les requêtes ardentes de mon hôte. À une réunion de prières je l'entendis dire, en éclatant en larmes : « Seigneur, je suis arrivé au point où je préfère la prière à ma nourriture » ! Et sans exagérer, c'était là l'esprit dominant chez les missionnaires. Ils étaient décidés à ne pas laisser partir Dieu avant qu'il les ait bénis. Le même esprit caractérisait les Chinois chrétiens. À une des réunions de prières du matin, le président dit : « Frères, vous êtes trop pressés de prier. Vous n'attendez même pas pour commencer votre prière que la précédente soit terminée. Vous n'avez pas donné une seule occasion de prier aux sœurs. J'ai remarqué plusieurs fois qu'une sœur, ici ou là, se levait pour prier, mais elle était toujours devancée par un frère. Ce matin, qu'il soit entendu que les hommes prieront intérieurement, pour que les sœurs aient enfin l'occasion de s'adresser à Dieu. La réunion est maintenant ouverte aux sœurs ».

Au même instant, au moins une douzaine d'hommes, presque tous en larmes, commencèrent à prier. La seule conclusion possible, c'est que l'Esprit les pressait d'une telle façon, qu'il leur fallait prier à tout prix.

Des péchés de toutes sortes furent confessés pendant cette série ; des torts furent réparés, des disputes apaisées.

Je vis sur l'estrade de vieux disciples de Confucius, des lettrés, brisés par l'Esprit, confessant Jésus-Christ. Plus de cinq cents hommes et femmes reconnurent pour la première fois Jésus comme leur Sauveur.

C'est peut-être l'un des mouvements les plus remarquables dont j'ai été témoin.

## Chapitre XI – L'œuvre de dieu parmi la jeunesse du Shantung

Un mouvement de l'Esprit commença à Putoupeichen ; il atteignit son apogée le sixième jour. J'en ai vu de semblables, par exemple à Shuntehfu, qui ont été plus puissants et de plus longue portée, mais dans aucun je n'ai senti davantage la maîtrise absolue de l'Esprit de Dieu sur une grande assemblée. Il semblait qu'à partir de ce jour tout dernier vestige d'opposition eût été balayé, afin que Christ seul fût exalté. Nous restâmes dans cette atmosphère pendant les deux derniers jours. Une merveilleuse réunion de témoignages eut lieu le dernier soir. Spontanément, beaucoup d'auditeurs promirent pleine obéissance au Saint-Esprit. Beaucoup affirmèrent ce fait remarquable : quand, le sixième jour, l'Esprit fut descendu avec puissance, ils s'étaient sentis guéris de leurs maladies. Je n'avais pas parlé dans mes discours de la guérison par la foi. Cependant ces chrétiens affirmaient que soudain, quand la puissance était à son apogée, leurs infirmités avaient disparu. Une autre fois, dans une province voisine, j'entendis à propos de guérison, des témoignages identiques. Dans les deux cas, le miracle coïncidait avec le moment le plus intense de la réunion.

Les missionnaires de Chowstun avaient eu de grandes difficultés avec leurs étudiants du collège. Ces jeunes gens avaient brisé les meubles et brûlé le directeur en effigie. Pendant mes réunions, ils occupaient la grande tribune de l'orgue, derrière l'estrade. D'habitude, ils chantaient remarquablement ; mais pendant mon discours je crus voir que mes auditeurs étaient amusés par quelque chose. Je pensai que les garçons devaient se moquer de moi ; les missionnaires confirmèrent plus tard mes soupçons. Le troisième matin, je fis asseoir tous les étudiants en face de moi. Ils prirent la chose comme une offense, et quand le chant commença, ils restèrent muets ; pas un seul n'ouvrit la bouche. Ils observèrent cette consigne toute la journée. Le directeur, très contrarié, me demanda s'il ne vaudrait pas mieux les obliger à chanter : « Jamais de la vie », répondis-je, « l'Esprit de Dieu va obliger ces jeunes gens à céder et à glorifier le Seigneur. Il le fera sans le moindre secours de notre part ».

Tout le jour suivant, même mutisme chez les garçons. Leur figures dures, fermées, hostiles, ne semblaient pas indiquer qu'ils fussent sur le point de céder. Cependant, le cinquième jour au matin, dès que j'entrai dans l'église, ces jeunes gens avaient les yeux rouges. Quand j'annonçai le premier cantique, avec quels accents ils le chantèrent ! Lorsque la réunion de prière commença, l'un après l'autre ils montèrent sur l'estrade pour confesser leurs péchés. Ils avouèrent qu'ils jouaient, qu'ils buvaient, qu'ils fréquentaient de mauvaises maisons. Quelques-uns étaient si écrasés par la douleur, qu'ils tombaient par terre dès le début de leur confession. Après les réunions, ces jeunes gens parcoururent en bandes, le dimanche, les villages environnants pour prêcher l'Évangile. Pendant les quatre derniers jours, absolument tout : les témoignages, les confessions, les prières, tout était dirigé par le Saint-Esprit. L'un des traits qui me frappèrent dans ces aveux des collaborateurs chinois, c'est qu'ils portaient sur l'usage du tabac et de l'alcool, qui semblait général.



Au dîner, le dernier jour, une des dames missionnaires me demanda : « Est-ce vraiment mal de fumer ? » — « Je ne vois pas l'utilité d'une question pareille, dis-je, car l'Esprit a manifesté assez clairement ces jours-ci ce qu'Il en pensait. Cependant je n'ai jamais entendu autant de confessions sur ce point spécial avant de venir ici ». — « Oui, mais Spurgeon fumait, répliqua-t-elle, « et vous ne pourriez trouver meilleur chrétien que lui ». — « Aucun de nous ne pense à dire le contraire », répondis-je, « mais je suis sûr que si Spurgeon avait su quelle excuse il vous donnerait à tous, il se serait débarrassé de son tabac au plus vite ».

Ceci mit fin à l'entretien, mais au moment de mon départ, un missionnaire qui avait entendu cette conversation me prit à part : « Vous allez, paraît-il, à Chingchowfu. Il y a là deux missionnaires qui sont de vrais saints. Ils fument tous les deux ; j'ai tenu à vous avertir que vous pourriez les froisser si vous parliez contre le tabac, et vous feriez plus de mal que de bien ». — « Je regrette de ne pas pouvoir profiter de vos conseils », répondis-je, « mes allocutions ne seront pas les mêmes que celles-ci, et je ne sais si j'y parlerai du tabac. Si je le fais, tant pis, il faudra que cela sorte ! »

À Chingchowfu comme à Chowtsun, les étudiants furent un élément de trouble. Ils étaient cinq ou six cents garçons et filles, sans compter les élèves de l'École Normale. Dès le premier jour, l'Esprit tomba avec force sur les chrétiens plus âgés. Jour après jour, le mouvement augmenta d'intensité et se répandit parmi les étudiantes ; mais les garçons restaient froids. Le sixième jour, quand l'auditoire entier semblait brisé, les jeunes gens étaient encore insensibles et fermés. Tandis que je parlais, je remarquai que les élèves de l'École Normale lisaient des livres ouverts sur leurs genoux. Je leur demandai à fois réitérées de laisser leur lecture de côté, pour écouter mon message. Ils levaient la tête un instant, puis ils se replongeaient dans leurs livres.

Le sixième soir, j'allais commencer mon discours, quand un des missionnaires vint sur l'estrade et me demanda la permission de dire un mot : « Je vous ai, mes chers amis, exhortés maintes fois à vous priver pour donner plus généreusement à l'œuvre d'évangélisation, afin de pouvoir apporter l'Évangile aux millions d'âmes qui nous entourent. Mais dans ces réunions, le Saint-Esprit m'a montré que je n'avais pas le droit de vous parler de sacrifice, puisque je fumais des cigares très chers. J'ai donc décidé de renoncer à ce luxe inutile ; et de verser l'argent de mon tabac au fonds de l'évangélisation ».

C'était l'un des deux missionnaires que je ne devais pas froisser en parlant de tabac ! C'était un saint, mais rien de ce que j'avais dit ne lui avait fait de la peine, et heureux sont ceux qui ont entendu ses paroles de renoncement !

Le septième jour, l'un des étudiants monta sur l'estrade avec une pile de livres. Il les jeta par terre d'un air de dégoût, et se tournant vers l'auditoire, il s'écria : « Ce sont des livres du Diable. Nous les avons achetés en ville. Ils sont écrits pour souiller l'esprit par de mauvaises pensées. Ils m'ont conduit à commettre adultère. Le Diable nous a suggéré de les lire pendant les réunions pour que nous ne puissions pas entendre la vérité, et pour que nous ne confessions pas nos péchés ».

Une brèche avait été faite à la résistance des étudiants. L'un après l'autre, ils racontèrent avec un vrai brisement de cœur le mal effroyable que, leur avait fait cette affreuse littérature. Des vingtaines se succédèrent ; cinq heures passaient, la réunion durait depuis cinq heures et demie et des douzaines attendaient leur tour. Les missionnaires me forcèrent à aller prendre un peu de repos.

La matinée du huitième jour, je ne pus, à cause des confessions, faire aucun discours. Ce soir-là., l'autre missionnaire de la station vint déclarer que, comme son collègue, il trouvait absurde de prêcher le renoncement, quand lui-même dépensait tant d'argent en tabac. Il allait, « lui aussi », verser cet argent-là au fonds d'évangélisation.

La veille de mon départ, je soupais chez ce missionnaire. Au cours du repas il me dit : « Mon domestique n'a jamais fait profession de conversion, et pendant ces réunions il ne m'a pas semblé fortement ému. Voudriez-vous lui parler ?

Volontiers, dis-je ; quand il viendra desservir, vous irez tous au salon, et je profiterai de l'occasion ».

— Comment se fait-il, dis-je au domestique, quand nous fûmes seuls, que tu ne te sois pas donné à ton Sauveur, quand tant d'autres l'ont fait.

— Mais je l'ai fait, me répondit-il en souriant ; j'étais debout avec beaucoup d'autres, le septième soir, prêt à aller confesser mes péchés, mais il était déjà minuit et demi, et vous avez terminé la réunion. Ce qui m'embarrassait depuis que j'avais pris Jésus pour Sauveur, c'est que je ne savais pas que Lui donner. Je ne reçois que quelques dollars par mois et j'ai une femme et deux enfants à ma charge. Mais mon maître s'est levé. et il a renoncé à ses cigares. J'ai pensé immédiatement : « Moi aussi, je vais lâcher mon tabac et en donner l'argent au Seigneur. J'ai été si heureux depuis, que je ne sais comment contenir ma joie ».

Quand, retourné au salon, je racontai à mon hôte le résultat de mon entretien, il éclata en pleurs : « J'abandonnerais bien plus que le tabac, dit-il, si cela pouvait amener de telles bénédictions !

À l'insu des missionnaires et de moi-même, les Collaborateurs chinois à Chefou avaient convenu d'empêcher dans mes réunions, toute confession publique. Ils avaient affirmé que des mouvements émotifs comme en Mandchourie ou en Corée ne pouvaient venir que du Diable, et non du Saint-Esprit. Ils avertirent tous les chrétiens de ne confesser leurs péchés sous aucun prétexte. Quand, le quatrième matin, quelques femmes montrèrent que le Saint-Esprit commençait à les toucher, deux diacres s'approchèrent d'elles et leur dirent : « Souvenez-vous de ce qui a été convenu ».

Elles s'arrêtèrent immédiatement.

Le cinquième matin, j'avais juste commencé mon allocution, quand un des anciens demanda la parole pour confesser ses péchés. Il ne pouvait plus en supporter le fardeau. Il avait menti, volé, commis adultère. Après qu'il se fût assis et que j'eus recommencé à parler, un évangéliste cria, qu'il voulait décharger sa conscience.

Il avait eu une querelle grave avec un de ses collègues. Le missionnaire, n'en sachant rien, les avait envoyés tous deux dans une annexe pour y présider un service de communion.

Il comprenait maintenant quel péché il avait commis en remplissant cet office sacré, le cœur plein de haine pour son frère en Christ. Ce qui aggravait son cas, c'est que tous les chrétiens présents à ce service connaissaient leur inimitié. Il conclut en exonérant son collègue de tout blâme et en prenant toute la faute sur lui. Je me remis à parler, mais au bout de quelques phrases, l'autre évangéliste m'interrompit. C'était lui, dit-il, la cause de la querelle ; son frère était absolument innocent. Je vis après cela qu'il était inutile de vouloir parler : les confessions se succédèrent jusqu'à la fin de la série.

Le dernier jour, la tente dressée pour l'occasion était comble. Parmi ceux qui rendirent témoignage à ce que Dieu avait fait pour eux, était cet ancien qui avait déclenché le mouvement : « Je suis l'homme le plus heureux qui soit dans cette tente », cria-t-il. « Mon frère aîné, comme beaucoup d'entre vous le savent, était très méchant. Il ne voulait même pas que devant lui je mentionne le nom de Jésus. Je n'osais pas ouvrir la bouche de peur qu'il ne me tue. Cependant aujourd'hui il est venu me voir, pour me demander s'il y avait le moindre espoir que Jésus ait pitié d'un pécheur tel que lui. Vous pouvez vous imaginer ma joie quand j'ai pu exposer à mon frère la voie du salut et l'amener à Jésus. Ne croyez-vous pas que j'ai raison de me croire l'homme le plus heureux sous cette tente aujourd'hui ? ».

Tandis que j'approchais en voiture de Hwanghsien, je rencontrai le Dr A. avec ses enfants et plusieurs évangélistes. Après les salutations habituelles, l'un des évangélistes me demanda : — « Devons-nous espérer que le Saint-Esprit travaillera ici comme en Mandchourie ? — Certainement, dis-je, le Saint-Esprit est tout prêt à réveiller son peuple, quel que soit l'endroit. Cela ne dépend pas de Lui, mais de nous. Êtes-vous prêts, oui ou non ? » Le sujet fut laissé de côté et nous continuâmes notre chemin.

Le deuxième matin, l'évangéliste qui m'avait posé la question éclata en pleurs tandis qu'il priait. Il devait préparer vingt-sept candidats au baptême et il en était indigne, n'ayant jamais reçu le Saint-Esprit. Il devait d'abord être instruit lui-même, avant d'enseigner les autres

À la table du déjeuner, le lendemain du sixième jour, le Dr A. me dit que, pendant la nuit, deux de ces évangélistes, dont l'un était celui mentionné plus haut, l'avaient réveillé longtemps après minuit. Ils désiraient prier avec lui. « M. Goforth, disaient-ils, est déjà là depuis cinq jours, et il n'y a aucun signe de vrai réveil. Nous avons si peur que le Seigneur nous délaisse que nous ne pouvons plus dormir ». Je fus très encouragé, et sûr que le moment de la bénédiction approchait.

Cependant, à la réunion du matin, rien de remarquable ne se produisit. L'après-midi, mon texte était Romains 8.26-27: l'aide que le Saint-Esprit donne dans la prière. Pendant la réunion de prière qui suivit, je sentis une tension toujours plus grande. Pendant vingt minutes, c'était à qui prierait. Il y en avait deux, trois, jusqu'à quatre, qui priaient en même temps. À mesure que la tension augmentait, les prières diminuèrent

pour cesser complètement. Personne n'osait plus prier. La présence de Dieu remplissait l'édifice.

Combien de temps dura ce silence, je l'ignore, mais enfin la tension fut interrompue par une voix qui criait : « Ô Seigneur, tu es venu ! » C'était l'évangéliste dont nous avons parlé. Le cri fut répété par l'auditoire. Quelques-uns tombèrent à genoux et confessèrent leurs péchés. Tous parlaient et priaient comme étrangers à ce qui se passait autour d'eux. Bien que ce fût, en apparence, le plus grand désordre, tout semblait dans un ordre parfait. Après que cela eût duré une heure, je pensai que le moment était venu de clore la réunion. D'une voix très forte je prononçai la bénédiction et annonçai que la réunion était finie ; mais personne ne sembla m'entendre.

L'Esprit continua de souffler, balayant tout, pendant encore une heure et demie. Je n'ai jamais vu une telle intensité dans la prière d'intercession. Même de petits écoliers, les joues baignées de larmes, priaient pour la conversion de leurs parents ou amis dans la ville lointaine. Mais le Saint-Esprit agit avec le plus de force parmi les étudiants de l'École Supérieure. À l'insu des missionnaires, et même de leurs professeurs chinois, ils avaient fondé un club athée. Les garçons les plus âgés en étaient membres ; ils lisaient dans leurs réunions secrètes des livres incroyables, venus du Japon, et qu'ils avaient introduits en cachette dans le Collège.

Quand le feu toucha leur cœur, ces jeunes gens vinrent, l'un après l'autre, s'agenouiller devant l'estrade pour confesser leur incrédulité et demander à Dieu de renouveler leur foi. Le président du club était dans une telle angoisse, que je crus qu'il allait briser ses mains sur le dossier du banc devant lui. « Seigneur Jésus, criait-il, prépare un fouet, garnis-le bien de cordes, et chasse de mon cœur le démon de l'incrédulité ».

À trois heures du matin, toute cette grande assemblée, hommes, femmes et enfants, étaient de nouveau à l'église, pour prier et chanter jusqu'à l'aurore. C'était en hiver ; la salle n'était pas chauffée, et cependant ils ne s'en souciaient pas. Quand j'arrivai à dix heures pour la réunion, leurs figures étaient illuminées. Ils avaient eu une vision pendant cette veille du matin.

Quand je partis de Hwanghsien, je savais qu'il n'y avait aucun membre de la congrégation qui ne fût converti.

Bien des années plus tard, je devais, à Pékin, parler à une grande École d'officiers. Mon sujet était : « Le Christianisme du général Feng ».

Après mon discours, 84 étudiants promirent de lire avec attention cette Bible qui avait opéré un tel changement dans la vie de cet homme remarquable. Comme j'allais quitter la salle, je remarquai un jeune officier, qui, le Nouveau Testament en mains, donnait des explications à un groupe de camarades. « Rien, mes amis, disait-il, ne pourra sauver notre pays que ce livre de Dieu ! ». Puis, me remarquant, il me salua : « Vous souvenez-vous de moi me dit-il. — Je crains que non, répondis-je. — Vous vous souvenez au moins de Hwanghsien » continua-t-il, « j'étais étudiant à l'école de la mission, quand vous fîtes ces réunions de Réveil si remarquables. Ce fut le soir du sixième jour que le démon de l'incrédulité fut chassé de mon cœur. Cette date est inoubliable pour moi ».

À Pingtuchow, tout semblait s'unir pour empêcher l'œuvre du Saint-Esprit. Tout d'abord, l'état de l'école supérieure était aussi mauvais que possible. Le directeur était un ex-ancien presbytérien. En 1900, il avait renié son Maître pour sauver sa vie. On avait apporté son cas devant le Conseil presbytéral. Au milieu de la discussion, l'ancien s'était mis en colère et avait accusé le Conseil. Il n'y avait plus qu'à le mettre sous discipline. L'homme était un lettré très capable ; une autre Mission l'engagea tout de suite et le nomma directeur d'une École supérieure à Pingtuchow. Un homme dans un état spirituel si lamentable n'était pas fait pour une telle responsabilité. Il ne dirigeait l'école que depuis quelques mois, quand un esprit d'insubordination parut parmi les élèves.

Le troisième jour de mes réunions, le Saint-Esprit, se mit à travailler parmi ces jeunes gens. Chaque fois qu'un d'entre eux confessait ses péchés, le directeur se levait : « Ô Seigneur, disait-il, reconforte-le, c'est un bon garçon, il n'a vraiment pas de quoi se tourmenter »

Mais ce ne fut que le sixième matin qu'un des missionnaires me signala l'obstacle principal. « Nous croyons que vous travaillez les yeux bandés. L'interdit est bien plus sérieux que vous ne pensez. Le missionnaire qui dirige en ce moment la station est l'ennemi mortel de celui qu'il remplace et qui est parti en congé. Il a écrit au Comité pour demander qu'on ne renvoie pas ici son collègue. Celui-ci a demandé au Comité le rappel du missionnaire qui est ici. Les Chinois sont au courant. Les collaborateurs ont pris parti pour l'un ou pour l'autre. Le pasteur chinois hait le missionnaire qui est ici et se proclame loyal vis-à-vis de celui qui est en congé. Nous nous sommes concertés, et nous nous demandons s'il ne faudrait pas essayer d'amener une réconciliation. À cela je répondis : « Laissez l'affaire entre les mains de Dieu ».

Mon sujet, à la réunion de prière missionnaire, était celui-ci : « Ayez foi en Dieu » (Marc 2.22). Avant la fin de mon discours, le missionnaire en question m'interrompit. « Avec l'aide de Dieu, dit-il, je vais redresser aujourd'hui tout ce que je peux ». Quand la réunion de prière fut finie, il alla se réconcilier avec le pasteur chinois et écrivit au Comité une lettre pour rétracter celle qui l'avait précédée. Au service du soir, le pasteur indigène lui donna la main devant tout le monde.

Dans les trois ans qui suivirent ces réunions, plus de trois mille membres furent ajoutés aux Églises de cette région.

## Chapitre XII – Le réveil dans les écoles de Kiangsu

J'étais invité à tenir à Nanking, au printemps de 1909, une série de neuf jours. Les chrétiens avaient un problème à résoudre : celui de trouver une salle assez grande pour contenir les foules qu'on comptait avoir. Les Amis ou Quakers possédaient le plus grand bâtiment, et il ne contenait que 600 places. Les pasteurs chinois proposèrent d'ériger une grande tente en sparterie ; mais les missionnaires firent remarquer que vu la saison pluvieuse, l'abri ne serait pas étanche. Les Chinois répondirent qu'il faudrait compter sur Dieu pour avoir du beau temps. Les missionnaires cédèrent et la tente, contenant 1 400 places, fut érigée.

J'arrivai à Nankin la veille, des réunions. La pluie tombait à torrents, rien ne faisait présager sa fin. J'examinai la tente ; elle était changée en passoire ! Il n'y avait pas un endroit sec où l'on pût s'asseoir. Mais le lendemain et les neuf jours qui suivirent, il ne tomba pas une goutte d'eau. Parfois, le temps semblait très menaçant, les nuages allaient se déverser sur nous... mais non, le temps restait sec. Et dès la fin de la série, il plut sans discontinuer pendant deux jours entiers ...

J'avais remarqué tout de suite la longueur extraordinaire de l'estrade, faite d'immenses planches de sapin. Craignant qu'elle ne prît trop de place sous la tente, j'avais proposé qu'on coupât les planches en deux. Mais comme elles étaient empruntées, il fallut laisser l'estrade telle quelle. Je compris, le dernier soir, pourquoi Dieu avait permis qu'elle fût si vaste : il y avait bien 1 500 auditeurs. Des centaines n'avaient pu entrer. La réunion du matin dura quatre heures. Mon discours fut très bref ; je laissai le reste du temps à la confession et à la prière. Chose étonnante, tous voulaient monter sur l'estrade pour confesser leurs péchés. Je n'ai jamais encouragé cette habitude ; je préfère même que les gens confessent de leur place et le plus discrètement possible, en priant. Mais ce jour-là, tout le monde défilait à la tribune. Il y avait une telle presse qu'il fallut improviser un autre escalier. Un de mes collègues m'aidait en se tenant à l'autre extrémité. Les gens parlaient face au public, puis ils se tournaient vers nous pour demander nos prières.

À trois heures moins dix, je montai sur l'estrade pour commencer la seconde réunion. Mais je vis qu'il était inutile de faire une allocution. Je pris avec moi cinq missionnaires, qui, sur différentes parties de la tribune, parlaient avec les personnes désireuses de se convertir. Ce n'était pas chose facile ; trente personnes à la fois avaient besoin de notre aide. Parfois un groupe d'écolières, la tête baissée, confuses d'être vues, montaient à leur tour. Elles disaient d'une voix forte : « Ne vous imaginez pas que nous montons ici pour qu'on nous regarde. Depuis plusieurs jours nous avons essayé de trouver la paix dans la confession privée, mais inutilement. Il a fallu obéir jusqu'au bout ! ».

À 9 heures moins dix, six heures après le commencement de la réunion, je dus la quitter pour prendre le bateau de Pékin où j'étais engagé pour d'autres réunions. En sortant de la tente, je vis une queue de personnes attendant leur tour pour confesser publiquement.

Quelques cas sont restés aussi nets dans ma mémoire que lorsque je les ai entendus, il y a vingt ans. Une écolière nous disait : « Mon père a un caractère difficile. J'ai appris à l'école à croire en Jésus, mais j'avais si peur de mon père, que je n'ai jamais osé lui en parler. Quand mes parents allaient au temple des idoles, ils m'emmenaient avec eux, et je ne résistais pas. Quand ils allaient au théâtre, ils m'invitaient à aller avec eux, je n'avais pas le courage de refuser. Quand ils jouaient aux cartes, j'étais assez lâche pour faire comme eux. Mais aujourd'hui je vais dans ma famille confesser mon Sauveur. Voulez-vous prier pour moi ? »

Un pasteur chinois d'une des églises de Nankin s'effondra complètement : « Les deux premiers jours, dit-il, je ne pouvais croire que j'eusse aucun péché ; je ne tirais rien des allocutions de M. Goforth. Le troisième jour, il parla de l'état de l'Église de Laodicée. Ma conscience fut transpercée. Pour la première fois, je me vis tel que j'étais. Il y a six mois, je me querellai avec mon fils, et dans ma colère je lui dis des choses inexcusables. Je fus si honteux ensuite, que je n'osai plus avoir le culte de famille. Cela dure depuis six mois. Si, pendant ce temps, l'un des miens était mort, chargé de son péché, je crois que j'en aurais été responsable devant Dieu ».

Un homme, au moment de confesser, fut profondément ému. L'estrade était secouée par ses sanglots. Je pensais qu'il allait confesser un meurtre, pour le moins. Finalement, retrouvant son calme, il nous dit : « Quand je me suis donné à Jésus, le diable m'a dit à l'oreille : « Inutile que tu témoignes ou que tu prêches aux autres ; c'est là l'œuvre des pasteurs et des évangélistes. Depuis sept ans j'ai suivi le conseil du diable. Je tremble à la pensée du nombre d'âmes que j'ai laissé mourir ».

Un certain évangéliste avait été un instrument remarquable pour le salut des âmes et pour le réveil des Églises. Mais depuis un an, bien qu'il semblât animé du même zèle, il n'avait plus de résultats.

Les missionnaires ne pouvaient en deviner la cause. Le dernier jour de la série, il confessa, complètement brisé, qu'il avait violé le septième commandement.

Un autre évangéliste nous avoua que le polo qu'il portait avait été malhonnêtement acquis. Il arracha le vêtement, le jeta sur l'estrade et sortit.

Un ancien prédicateur, qui était entré dans les affaires et y était devenue très riche, s'écria : « Je ne peux dire le nombre d'âmes que j'ai tuées, parce que j'ai abandonné la prédication de l'Évangile pour satisfaire la convoitise de mon cœur »

Un des principaux collaborateurs chinois avait beaucoup entravé nos réunions. Dans les premières, il avait entendu trop de confessions de ses compatriotes, mais aucune des missionnaires européens.

Le diable l'excita, il alla parmi les auditeurs et leur dit : Vous êtes des naïfs. Ces étrangers ont commis autant de péchés que nous, mais ils ne veulent pas s'abaisser à les confesser ; leur réputation leur est trop précieuse ». Il avait, de cette façon, en flattant leur orgueil, réuni autour de lui un grand nombre des principaux travailleurs. Pendant la dernière réunion, cet homme était comme dans une fournaise. Debout sur l'estrade, il semblait en agonie. Le spectacle de cinq ou six missionnaires, attendant

leur tour pour confesser, l'avait touché au vif. Il s'était rendu compte qu'il avait servi de jouet au diable.

La confession la plus remarquable peut-être, fut celle d'un évangéliste, qui dirigeait une des Églises les plus importantes d'une ville voisine. Demandant à sa mère de se lever, il énuméra tous les actes désobligeants et irrespectueux qu'il avait commis à son égard, et lui demanda par don. Il raconta, ensuite comment il avait agi honteusement vis-à-vis de sa femme. « Ma femme, dit-il, n'a reçu aucune éducation ; elle ne sait même pas lire. Quand je la comparais parfois à ces étudiantes intelligentes du collège, je pensais intérieurement que si elle mourait, j'aurais l'occasion d'épouser l'une de ces jeunes filles instruites et distinguées. Je vais, en rentrant chez moi, confesser mon péché à ma femme, et dorénavant je promets à Dieu de l'aimer comme je le dois. L'amour de Christ continua-t-il, ne m'a pas « pressé » dans mon ministère. Quand je fais un discours, le dimanche, les auditeurs me félicitent et me disent que j'ai bien prêché. Même les missionnaires me complimentent sur mes dons oratoires. Mais tout cela est superficiel. Je n'ai pas, au fond du cœur, l'amour des âmes. Si elles périssaient toutes, cela, ne me ferait rien... Depuis longtemps j'empoche les collectes. Le premier dimanche après mon retour, je le dirai à mon Église et je restituerai... J'ai un jeune frère, fumeur d'opium et mendiant ; c'est le résultat de ma dureté, à son égard. Je n'ai jamais essayé de le gagner par l'amour. Je ne sais où il est, mais je n'aurai de repos que je ne l'aie retrouvé ! »

Il tint parole. Il retourna dans son Église, confessa ses fautes à ses paroissiens, et peu après un réveil éclata. Il se mit à la recherche de son frère. Il alla de ville en ville, et finit par le retrouver, le dernier des miséreux, dans les rues de Yangchow. Il plaida avec tant de chaleur la cause de Jésus, que son frère se convertit. Il le ramena chez lui, et aux dernières nouvelles, le plus jeune frère avait trouvé un emploi stable à l'hôpital de la mission.

Dans l'automne de 1915, je vins à Hsuehowtu pour y tenir une série de réunions de quinze jours. L'École supérieure donnait beaucoup de peine aux missionnaires. Elle comprenait 150 étudiants, dont les deux tiers étaient de familles païennes. Le directeur, un missionnaire, ne pouvait y maintenir aucune discipline. Peu avant ma venue, les choses étaient arrivées à un tel point, qu'il avait décidé d'expulser à la fin de l'année une douzaine d'étudiants. Il espérait cependant que le Seigneur changerait le cœur de ces jeunes gens et qu'il pourrait en toute bonne conscience les garder.

Un des professeurs avait été renvoyé. Ce professeur en avait été si humilié, qu'il avait déclaré à ses amis, que si les missionnaires désiraient le voir dans leur Église, ils auraient à l'y traîner avec cinq cents paires de bœufs ! Un des étudiants avait affirmé, en parlant de moi et de nos réunions projetées : « Cet homme ne pourra faire quelque chose de nous que s'il peut fondre des barres de fer ! »

Le troisième jour de la série, un étudiant monta sur l'estrade, brisé par le repentir. Il déclara que si les étudiants non chrétiens ne se convertissaient pas, c'était sa faute, car il donnait un bien mauvais exemple. Il confessa plusieurs choses et donna l'impression



qu'il était un très mauvais sujet. Pourtant, après la réunion, j'appris qu'il était fils d'un des diacres, et l'un des meilleurs élèves de l'école.

Cet après-midi-là, on réunit en étude les jeunes gens. Le directeur remarqua que la place de celui-ci était vide. Le directeur alla le voir et le trouva dans la même angoisse au sujet du salut de ses camarades.

À la réunion des missionnaires, le huitième jour, on sentait d'une façon intense et exceptionnelle la présence et la puissance de Dieu. Cependant il n'y avait pas encore de brisement. On sentait, cependant, que l'Esprit de Dieu gouvernait absolument la réunion, laquelle ne prit fin qu'à neuf heures.

Le onzième matin, je n'avais encore parlé quelques minutes, quand l'un des jeunes gens cria : « Patientez un moment, s'il vous plaît, i faut que je confesse mes péchés ! » Il le fit, et je recommençais à peine mon discours, qu'un autre élève me suppliait de le laisser en faire autant. Je vis qu'il était inutile d'essayer de terminer mon allocution. Je laissai donc la réunion ouverte ; les jeunes gens en profitèrent, et à la fin de leurs aveux, ils me demandèrent de prier pour eux. Je le fis pour les premiers, mais ensuite je demandai : « L'un de ceux qui ont remporté la victoire voudrait-il prier pour cet ami ? » En général, un camarade répondait à mon appel.

La réunion de l'après-midi fut la répétition de celle du matin.

Un des cas frappants fut celui d'un homme d'aspect imposant, qui, sous le poids d'un remords intense, déclara que si l'Église était dans cet état pitoyable c'était sa faute. Un missionnaire me dit à l'oreille que j'avais devant moi l'ancien professeur. Sa profession de foi fut mise à l'épreuve un ou deux jours après. Il y avait un certain médecin rétrograde qui avait gêné les réunions en voulant toujours prier le premier dès qu'il en avait l'occasion. Tout le monde savait que, malgré son titre de chrétien, il vivait dans le vice.

Il était en retard un matin à la réunion de prière, mais sans se troubler il s'avança pour s'asseoir au premier rang. L'ancien professeur le saisit au passage et lui dit : « Frère, asseyez-vous là, ne dérangez pas la réunion ». La seule réponse du médecin -fut un coup terrible dans la poitrine de son interlocuteur. Puis il sortit de la salle, écumant de rage.

Le professeur, à notre grande surprise, n'essaya pas de rendre coup pour coup. Il l'aurait pu facilement, car il était très grand et bien musclé, tandis que son insulteur était de moitié de moitié plus petit que lui. Cependant, l'ex-professeur était connu pour avoir un caractère d'une rare violence. Il nous dit plus tard : « Je sais que le Saint-Esprit était en moi, le soir de ma confession. Croyez- vous que sans cela j'aurais pu recevoir sans broncher un coup de ce misérable ? Si cela était arrivé quelques jours plus tôt, je lui aurai sauté à la gorge et je l'aurais étranglé ». À la réunion de clôture, il rendit un témoignage remarquable sur ce que Dieu avait fait pour lui et les siens. Autour de lui étaient son père, sa mère, sa femme, ses enfants et ses frères, en tout quatorze personnes : « Nous sommes là, tous sauvés » s'écria-t-il, « et tous nous en donnons gloire à Dieu ! »

Le douzième matin, à la réunion de prière pour les missionnaires, la directrice de l'école des filles nous annonça que toutes ses élèves étaient converties. La dernière qui eût cédé, était une élève très indisciplinée, grande, laide, qui avait violé tous les règlements. Quand elle fut "touchée par le repentir, elle pouvait à peine se contenir. Elle alla faire des excuses de la façon la plus humble, à tous les professeurs. Puis elle demanda pardon à toutes celles de ses condisciples qu'elle avait offensés. Un des professeurs chinois; vénérable lettré; avait jusque-là résisté à l'Évangile en disant : « J'ai été élève du grand sage Confucius, je n'ai pas besoin de ce Jésus occidental ». Il fut vivement touché par cette scène. Émerveillé du changement incroyable qui s'était produit dans cette jeune fille jusque-là si insupportable, il s'écria en pleurant : « Jésus a conquis. Il est Dieu. Je cède ».

Quand la directrice eut fini de raconter cet incident, une personne s'écria : « Si seulement il en arrivait autant à l'école des garçons » Ces paroles étaient à peine prononcées que la femme du directeur de cette école entra très surexcitée dans la pièce où nous étions. « Je vous en prie, me dit-elle, venez vite à l'école. Depuis une heure les garçons sont prostrés en terre et pleurent. Mon mari et les professeurs sont dans le même état ». Je me hâtai d'aller à l'école, et la trouvai dans l'état décrit par Mme G. Je demandai au directeur comment cela avait commencé. « Ce matin, me répondit-il, je dis aux élèves convertis d'aller à la réunion de prière à l'église, et aux autres de rester avec moi ici. Il en resta 70. Je leur parlai un peu, puis leur dis : « Allez, mes enfants, dites simplement à Dieu où vous en êtes ». Presque aussitôt, le plus mauvais élève, promoteur de toutes les farces et de toutes les diableries, fut convaincu de péché. Il se confessa publiquement. D'autres le suivirent, et peu après les 70 avaient cessé toute résistance ».

Je n'essayai pas d'intervenir pendant une demi-heure. Puis pensant que les confessions étaient terminées, j'entonnai un chant. Tous les élèves reprirent bientôt leurs sièges. Je pus leur parler quelques minutes sur le verset 14 du cinquième chapitre de la 2<sup>e</sup> aux Corinthiens. Je leur dis que Jésus, dans son amour, avait été fait péché pour nous et avait subi le châtement de nos transgressions. Je leur racontai sa résurrection et leur dis que, par la foi dans son œuvre complètement achevée, nous pouvions ressusciter avec Lui : « Jeunes gens, leur dis-je, si vous voulez vous mettre aujourd'hui du côté de Jésus Christ, levez-vous » Tous les garçons, sauf un, se levèrent.

Après cela, les pipes furent cassées, les cigarettes et le tabac jetés aux ordures ; des couteaux, des crayons, des mouchoirs volés, furent rendus à leurs propriétaires. Le seul garçon qui avait refusé de se lever fut très tourmenté ce jour-là et la nuit suivante. Si devant lui on prononçait le nom de Jésus, il se mettait en colère. Mais à quatre heures du matin arriva la victoire. Il céda à son tour. Il alla voir immédiatement son professeur pour lui demander la permission de rentrer chez lui afin d'essayer d'amener ses parents aux réunions. Son père était mort trois mois auparavant dans l'incrédulité, et il n'avait jamais parlé de Jésus à son père, bien qu'il fût élève d'une école chrétienne. Il se sentait donc le meurtrier de l'âme de son père. La maison de famille était à vingt

kilomètres. Cependant, il revint pour la réunion d'une heure, avec onze de ses parents et amis.

À la fin des réunions, huit jeunes gens, élèves de l'école, me demandèrent un entretien. Ils voulaient connaître le secret de la puissance qui pourrait les rendre capables de rester fidèles à leur profession de foi. Les prières de ces jeunes, qui, si récemment encore, ne croyaient en rien, étaient remarquables par leur maturité spirituelle. Ils comprenaient aussi clairement que de vieux chrétiens ce que devait être le disciple du Christ. À mon départ, les professeurs m'affirmèrent que tous les élèves de leurs classes, sans exception, s'étaient donnés à Jésus-Christ.

## Chapitre XIII – Conclusion : les conditions indispensables du réveil

Un missionnaire me dit un jour, comme en guise d'excuse : « J'ai toujours désiré un réveil, mais ma station est si loin de tout, que je n'ai jamais pu y faire venir un évangéliste ». Comme si l'Esprit de Dieu n'agissait que par quelques privilégiés ! Nous sommes convaincus, nous l'affirmons avec pleine conviction, que le Réveil peut avoir lieu quand et où nous voulons. Ce prince des évangélistes, Finney, croyait que tout groupe de chrétiens qui faisaient de tout cœur et sans réserve la volonté de Dieu, pouvaient avoir un réveil. Moody affirmait constamment que la Pentecôte n'était que le spécimen de ce que voulait faire l'Esprit.

J'espère que de la lecture de ces pages, le lecteur ne conclura pas que l'Orient est mieux prédisposé au Réveil que les autres parties du monde ; ce serait un grave malentendu. Nous avons vu, dans nos propres pays, des auditoires remués, exactement comme ceux de Chine. Il est vrai que cela, prend généralement plus de temps. Mais qu'il y faille un jour ou une quinzaine, le principe est le même : N'importe quel groupe de chrétiens qui le désirent peuvent recevoir la pleine bénédiction de la Pentecôte.

En lisant la Parole de Dieu, il nous semble inconcevable que le Saint-Esprit veuille retarder son œuvre d'un jour. Nous pouvons être sûrs que, quand il ne peut pas déployer sa puissance, c'est toujours parce que l'homme n'a ni la foi, ni l'obéissance voulues. Si Dieu-le Saint-Esprit ne glorifie pas Jésus dans le monde aujourd'hui, comme à la Pentecôte, c'est nous qui sommes à blâmer. Après tout, qu'est-ce que le Réveil, sinon l'Esprit de Dieu possédant absolument notre vie ? Le Réveil est donc toujours possible quand l'homme se donne entièrement à Dieu. La résistance au Saint-Esprit est le seul péché qui puisse empêcher le Réveil.

Mais sommes-nous prêts à recevoir le Saint-Esprit? Apprécions-nous à leur valeur et le don et le donateur ? Voulons-nous payer le prix d'un Réveil par le Saint-Esprit ? Prenez la prière, par exemple. L'histoire des Réveils montre que tous ont été déclenchés par la prière. Cependant n'est-ce pas justement là que beaucoup d'entre nous tremblent et hésitent devant le prix à payer ? La Bible ne nous dit pas grand-chose de ce qui s'est passé dans la Chambre haute entre l'Ascension et la Pentecôte ; mais nous sommes certains que les disciples étaient avares des minutes qu'ils ne passaient pas à genoux.

Que d'interdits, de scories, de déchets à faire disparaître !

Le miracle de la Pentecôte fut la meilleure preuve de l'œuvre de purification qui s'était faite dans la Chambre haute. Nous savons que toutes les effusions du Saint-Esprit ont toujours été étroitement liées à la prière. « Quand ils eurent prié », nous dit Luc, « le lieu où ils étaient rassemblés trembla ; ils furent tous remplis du Saint-Esprit » (Actes 4.31).

Les grands mouvements de la Réforme ont été en grande partie les résultats de la prière. On dit de Luther qu'il obtenait de Dieu, en priant, tout ce qu'il voulait. Marie

Stuart craignait plus les prières de John Knox que toutes les armées de la reine Elizabeth. L'œuvre magnifique du Saint-Esprit, qui transforma chez les Moraves, en 1927, toutes les discordes en un grand amour, fit d'eux la plus grande force missionnaire du monde.

Cette œuvre eut sa source dans la prière. « Y a-t-il jamais eu dans l'histoire de l'Église, écrit l'évêque Hasse, une réunion de prière qui ait duré cent ans ? Les Moraves la commencèrent à Herrnhut en 1727 ; ils l'appelèrent l'intercession d'une heure. Se relayant nuit et jour, un frère ou une -sœur était toujours en prière. L'objet principal de ces requêtes était l'œuvre de Dieu par l'Église. La prière mène à l'action. Dans ce cas-là, elle créa un désir ardent, chez les Moraves, de porter le salut de Christ aux païens. Ce fut le commencement des missions modernes. De l'Église d'un petit village, il sortit, en vingt-cinq ans, plus de cent missionnaires. Nous ne trouverons nulle part et à aucune époque, aucun mouvement qui égale celui-là » (1).

(1) John Greenfield : *Power from on High*, p. p. 25, 26.

Mais pourquoi le mouvement morave n'aurait-il pas aujourd'hui sa contrepartie ? Pouvons-nous concevoir que l'Esprit de Dieu se lasse ? Nous pouvons être sûrs que la bénédiction nous attend, si nous consentons seulement à nous agenouiller et à la recevoir.

Le trait le plus saillant du Réveil wesleyen, ce fut l'accent que ses chefs mirent sur la prière. Leur habitude était de prier chaque matin de 4 à 5 heures et de 5 à 6 heures le soir. De grands croyants, William Bramwell par exemple, passaient la moitié de la nuit en prière, puis parcouraient une région, brûlants comme une flamme de feu ! Si seulement les millions de Méthodistes d'aujourd'hui donnaient à la prière la valeur que lui donnaient leurs grands ancêtres, quels miracles ne se produiraient-ils pas !

Finney comptait plus, pour produire le réveil, sur les prières de Nash et de Clary que sur sa propre irrésistible logique. Nous sommes si habitués à l'état laodicéen de l'Église que l'influence toute-puissante de la prière, au temps de Finney' nous stupéfie. Pensez un peu : quarante pasteurs et missionnaires furent appelés par Dieu et envoyés dans son champ, comme résultat des prières faites pendant un réveil dans l'école supérieure de Rochester ! En 1857, Finney voyait cinquante mille âmes par semaine se décider à se donner à Dieu. Dans beaucoup de villes, on ne trouvait pas d'assez grandes salles pour y tenir les réunions de prière. Ce fut alors que commença celle de Fulton Street, à New-York, dans une salle annexe d'une église. En quelques semaines l'église elle-même était devenue trop petite, et le surplus des auditeurs remplit d'autres églises voisines.

En 1858, Spurgeon réunit sa grande congrégation et lui dit : « L'Esprit de Dieu sauve en ce moment des multitudes d'âmes aux États-Unis. Comme Dieu ne fait pas acception de personnes, nous allons lui demander les mêmes bénédictions ici ». La réponse, ce fut le Réveil de 1859.

M. Moody, assure-t-on, n'acceptait pas d'invitation à tenir une série de réunions, sans faire promettre qu'elle serait préparée par la prière. Au sud du pays de Galles, peu avant le grand réveil de 1905, trois cents réunions de prière avaient été fondées. En

fait, le pays de Galles tout entier devint comme une immense réunion de prière. Le résultat fut qu'en deux mois, soixante-dix mille âmes s'étaient tournées vers Dieu.

À Calcutta, en 1902, deux missionnaires, avaient, entendu le Dr Torrey parler sur la prière. Elles en furent si frappées qu'en rentrant auprès de leurs paroissiens à Khassa, leur grand sujet fut : la prière. Le résultat ne se fit pas attendre : au printemps de 1905, les Khassiens priaient tous. Le *réveil* était inévitable. En quelques mois, huit mille convertis furent ajoutés à l'Église, dans cette partie de l'Inde.

Dans un de nos premiers chapitres, nous avons raconté comment le grand Réveil en Corée, en 1907, fut le fruit de la prière. Nous sommes convaincus aussi que l'origine de tous les Réveils dont nous avons été témoin en Chine fut : la prière.

Après une série de réunions spécialement émouvantes, un missionnaire me dit : « Si le Seigneur a tant accordé à nos prières, quoique qu'elles aient été si peu nombreuses; que n'aurions-nous pas obtenu, si nous avons prié davantage? »

« Quel est le secret du réveil ? demandait-t-on à un grand évangéliste. — « Il n'y en a pas », répondit-il « il vient toujours en réponse à la prière ».

Nous affirmons aussi que nous ne pouvons pas compter, sur un Réveil général, encerclant le globe entier par le Saint-Esprit, à moins de revenir tout d'abord à la Bible. Les doutes émis sur la Parole de Dieu déshonorent absolument son Auteur. Quelle douleur doit être la sienne, quand Il voit si peu estimé par les hommes le Livre qui seul rend témoignage à son Fils!

Si la Bible n'est pas pour nous, en toute sincérité, la Parole même de Dieu, nos prières ne sont que moquerie et dérision. Il n'y a jamais eu de Réveil là où n'existaient pas des hommes et des femmes croyant de tout leur cœur à la Parole de leur Dieu et s'appuyant sur ses promesses.

L'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu, est la seule arme qui ait jamais été utilisée avec puissance dans le Réveil. La Parole de Dieu est toujours, pour celui qui croit en ce qu'elle dit sur elle-même, une épée, un feu, un marteau qui brise le roc.

Dès que Luther eut traduit la Bible en allemand, l'Allemagne fut perdue pour Rome. Moody n'avait pas beaucoup d'instruction, mais il connaissait sa Bible, et il est certain que le monde n'a jamais connu et ne connaîtra peut-être jamais son égal comme gagnant d'âmes.

Lorsque j'étais étudiant, à Toronto, ma seule arme dans les prisons et les bas-fonds que je visitais, était la Bible. En Chine, j'ai souvent fait trente-cinq à quarante allocutions par semaine, qui n'étaient, somme toute, que des paraphrases de la Parole de Dieu. Je puis affirmer que pendant mes quarante-un ans de ministère, je ne me suis jamais adressé à un auditoire de Chinois sans avoir la Bible ouverte devant moi ; cela me permettait d'affirmer : « Ainsi dit l'Éternel ». Croyant que la simple prédication de l'Évangile suffisait pour amener des âmes à Christ, j'ai toujours agi en conséquence. Je n'ai jamais été déçu.

Mon collègue chinois, un des hommes les plus consacrés que je n'aie jamais connus, fut sauvé d'une vie de péché et de vices par la première allocution sur l'Évangile qu'il m'entendit prononcer.

Ce que je regrette le plus, en atteignant mes soixante-dix ans, c'est de ne pas avoir consacré plus de temps à l'étude de la Bible. Cependant, en moins de dix-neuf ans, j'ai lu tout le Nouveau Testament chinois cinquante-cinq fois. Cet éminent professeur de la Bible, le docteur Campbell-Morgan, déclare qu'il n'a jamais osé professer sur un livre de la Bible, avant de l'avoir lu au moins cinquante fois.

Il y a quelques années, un Monsieur qui était à la Convention de Keswick y prit un tel amour pour la Bible, qu'il la lut ensuite douze fois en trois ans. Vous pensez peut-être que c'était un homme de loisir ? Nullement, c'était un ouvrier qui partait chaque matin à 5h30 pour son usine.

La Bible n'était pas aussi négligée qu'aujourd'hui, quand les grands Réveils de 1857-59 éclatèrent en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Elle n'était pas si abandonnée au temps de Moody. Les lettrés chinois, sous la dynastie mandchoue, devaient savoir par cœur leurs grands classiques. Comment les lettrés des pays soi-disant chrétiens traitent-ils le plus grand des classiques ?

Il est tragique de voir combien peu les représentants du Seigneur Jésus en Chine connaissent Sa Parole. Il y a trente ans, l'idéal d'un missionnaire était de connaître assez sa Bible pour ne pas avoir besoin de transporter avec lui sa Concordance. L'indifférence pour la Parole de Dieu, que professent actuellement beaucoup de missionnaires, viendrait-elle de ce qu'ils ont découvert un meilleur moyen de répondre aux besoins spirituels d'un monde pécheur ?

Enfin, la grande raison du Réveil doit être le désir d'exalter dans nos cœurs Jésus-Christ comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Le Christ est pareil au Mont Everest, qui domine l'immense plaine. Si nous voulons qu'Il habite en nous, Il faut qu'Il prenne toute la place. Toute idole doit être détruite ; Isaac, le bien-aimé, doit être placé sur l'autel. Il faut refuser au moi jusqu'à la moindre satisfaction. C'est alors seulement que nous pourrons voir s'ouvrir devant nous les plus vastes horizons.

On raconte que Mahmoud, le grand conquérant mahométan, détruisait au fur et à mesure de ses victoires dans le nord de l'Inde, toutes les idoles qu'il rencontrait sur son chemin. Il arriva dans la ville de Guggerratt, qui contenait une idole vénérée tout spécialement par les habitants. Les notables vinrent trouver le vainqueur et le supplièrent d'épargner au moins ce dieu-là. Ils lui abandonnaient tous les autres, mais si Mahmoud détruisait celui-là, ils préféreraient mourir !

Ils plaidèrent leur cause avec une telle intensité que, pendant un instant, le cœur du général fléchit. Il lui semblait par trop cruel de priver ces pauvres gens de ce qu'ils aimaient mieux que la vie ; mais il se souvint qu'il avait fait serment de détruire toutes les idoles. La volonté d'Allah était absolue. Il se fit apporter un marteau, et d'un coup terrible fendit l'idole en deux. À sa stupéfaction, il en sortit tout un flot de bijoux et de pierres précieuses. Les habitants de la ville en avaient fait une cachette, et ils espéraient que le vainqueur, en leur laissant l'idole, leur permettrait, à son insu, de

sauver leurs richesses. Voyez la perte qu'aurait subie le vainqueur, s'il l'avait épargnée !

Y eut-il jamais une occasion pareille à celle qui fut donnée aux conducteurs spirituels de nos Églises, à la conférence d'Edimbourg en 1910, d'abandonner leurs idoles ecclésiastiques et d'entrer en contact avec les richesses insondables de Christ? Il n'y a jamais eu dans les temps modernes, une réunion ecclésiastique qui ait suscité plus d'espoirs. Des leaders religieux étaient venus de toutes les parties du monde. Plusieurs espéraient qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour les Missions, Le sujet du dernier jour était : « La Base de l'arrière (*The Home Base*) ». Ce sujet faisait naître la vision de magnifiques possibilités. Les Églises des pays chrétiens, fortifiées par le Saint-Esprit, allaient envoyer des hommes qualifiés, comme Paul et Barnabas. Avec de telles énormes ressources en agent et en vocations, le monde allait être évangélisé au cours d'une génération.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve. Je n'ai jamais éprouvé un plus vif désappointement que ce jour-là ! De tous ceux qui parlèrent à cette grande réunion, trois seulement mirent l'accent sur le Saint-Esprit comme étant le grand facteur de l'évangélisation du monde. À écouter les discours prononcés ce jour-là, on était obligé de conclure, que pour donner l'Évangile aux païens il suffisait d'avoir une meilleure organisation, des moyens matériels plus perfectionnés, un plus grand nombre de vocations masculines et féminines. Il y avait pourtant des symptômes, dans cette assemblée, qui faisaient prévoir que quelques étincelles de plus auraient suffi pour produire une explosion. Mais non ! Il en aurait trop coûté de mettre à bas l'idole ecclésiastique !

Frères, l'Esprit de Dieu est toujours avec nous. La Pentecôte est à notre portée. Si le Réveil nous est refusé, c'est qu'une idole est encore adorée en cachette ; c'est que nous mettons notre confiance dans les plans humains. Nous nous refusons à croire cette vérité immuable : « Ce n'est ni par la puissance, ni par la force, mais c'est par mon esprit dit l'Éternel des armées » (Zacharie 4.6).

*© Reproduction gratuite autorisée, pourvu qu'elle soit intégrale, et que les sources soient indiquées.*

*Traduit par Madame Arthur Blocher - Numérisation Yves Petrakian*

*Mise en page & publication [www.bible-foi.com](http://www.bible-foi.com)*